

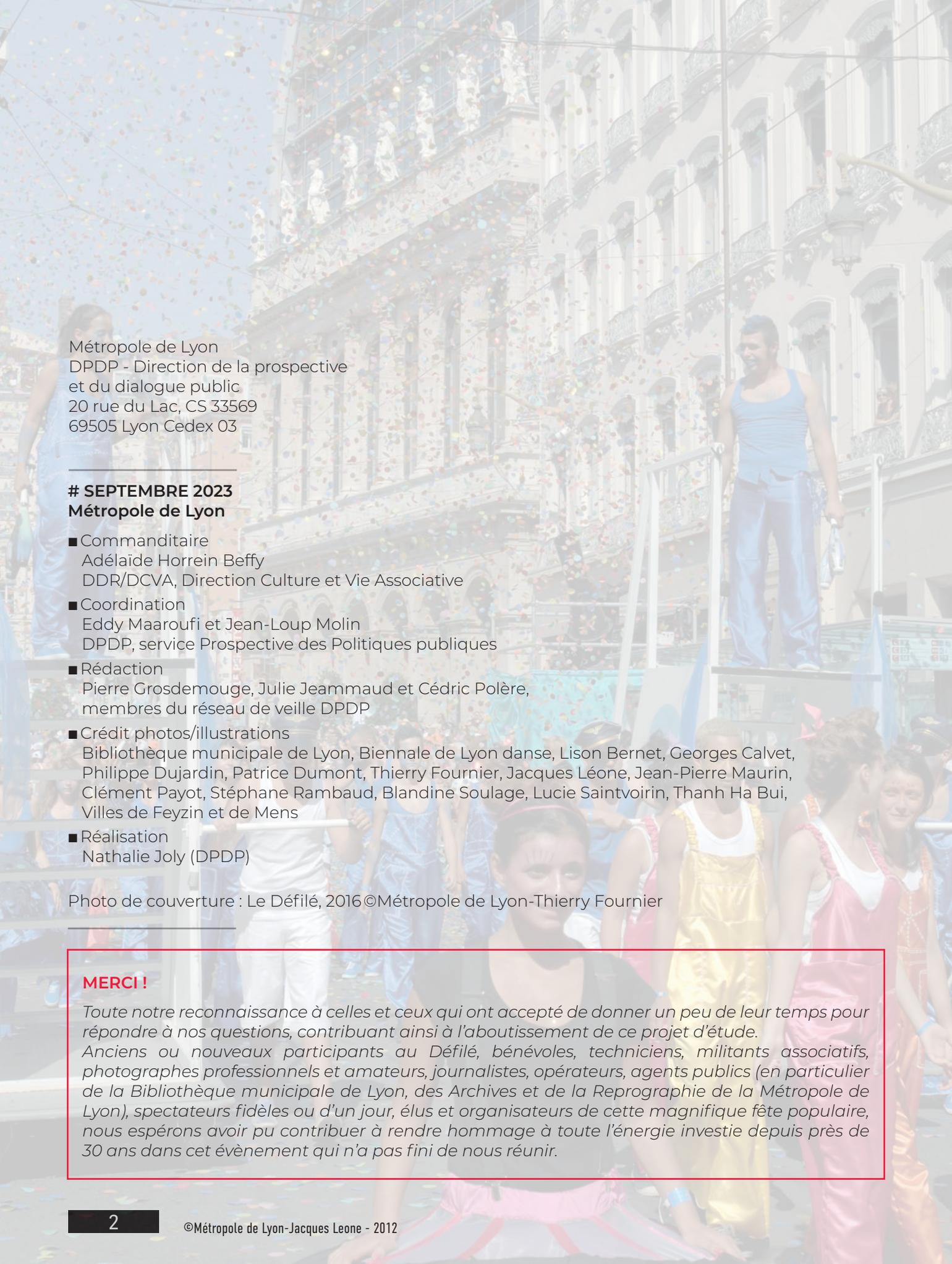
Le Défilé ... en coulisses



MÉTROPOLE

GRAND LYON

LA BIENNALE
DE LYON
DANSE



Métropole de Lyon
DPDP - Direction de la prospective
et du dialogue public
20 rue du Lac, CS 33569
69505 Lyon Cedex 03

SEPTEMBRE 2023
Métropole de Lyon

- Commanditaire
Adélaïde Horrein Beffy
DDR/DCVA, Direction Culture et Vie Associative
- Coordination
Eddy Maaroufi et Jean-Loup Molin
DPDP, service Prospective des Politiques publiques
- Rédaction
Pierre Grosdemouge, Julie Jeammaud et Cédric Polère,
membres du réseau de veille DPDP
- Crédit photos/illustrations
Bibliothèque municipale de Lyon, Biennale de Lyon danse, Lison Bernet, Georges Calvet,
Philippe Dujardin, Patrice Dumont, Thierry Fournier, Jacques Léone, Jean-Pierre Maurin,
Clément Payot, Stéphane Rambaud, Blandine Soulage, Lucie Saintvoirin, Thanh Ha Bui,
Villes de Feyzin et de Mens
- Réalisation
Nathalie Joly (DPDP)

Photo de couverture : Le Défilé, 2016 ©Métropole de Lyon-Thierry Fournier

MERCI !

Toute notre reconnaissance à celles et ceux qui ont accepté de donner un peu de leur temps pour répondre à nos questions, contribuant ainsi à l'aboutissement de ce projet d'étude. Anciens ou nouveaux participants au Défilé, bénévoles, techniciens, militants associatifs, photographes professionnels et amateurs, journalistes, opérateurs, agents publics (en particulier de la Bibliothèque municipale de Lyon, des Archives et de la Reprographie de la Métropole de Lyon), spectateurs fidèles ou d'un jour, élus et organisateurs de cette magnifique fête populaire, nous espérons avoir pu contribuer à rendre hommage à toute l'énergie investie depuis près de 30 ans dans cet évènement qui n'a pas fini de nous réunir.

Sommaire

Le Défilé de la Biennale de la danse

Préambule	4
Édito de 3 élus de la Métropole de Lyon	5
1. Organiser le défilé	7
• Organiser le Défilé en central : une recette, des imprévus	8
La « recette du Défilé » par ses chefs de projet	9
Trois questions à Xavier Phélut et Stéphanie Claudin, chefs de projet du Défilé depuis sa création	10
Les risques et aléas exposés par le directeur technique et le régisseur général	12
• Organiser le Défilé sur les territoires	16
Comment le Défilé arrive à Vaulx-en-Velin	17
Plongée dans une décennie de Défilés à Feyzin	24
Comment le Défilé arrive en Trièves-Matheysine	30
Quelques mots de sociologue	39
2. Préparer le défilé	43
• Qu'est ce qui fait venir au Défilé ?	46
• Une plongée dans les ateliers du Défilé	50
Plongée dans... un atelier danse	51
Plongée dans... un atelier de couture	66
3. Le jour du défilé	74
• La journée heure par heure	75
• Quelques mots de sociologue	83
4. Après le défilé, que nous reste-t-il ?	86
Making of / Retour rapide sur la méthodologie d'enquête	92

préambule

Comment le Défilé est-il vécu par les milliers de participants, mais aussi par les professionnels chorégraphes ou costumiers qui les encadrent, ou encore par les techniciens, responsables associatifs, les élus ?

En croisant les points de vue, ce cahier vous propose une plongée dans toutes les phases d'un Défilé, pour le décrire finalement de l'intérieur. Une expérience immersive qui suit la chronologie de préparation d'un Défilé : comment s'y prend la Biennale de la danse pour lancer une nouvelle édition ? Comment se construit un groupe du Défilé sur un territoire ? Quelles sont les motivations des participants à s'investir ? Quelle est la vie des ateliers de danse, costume, décoration-char, musique, où se prépare le Défilé ? Comment la journée du Défilé, aboutissement de longs mois de préparation, est-elle vécue ? Que se passe-t-il après pour les participants ?

Pour écrire ce cahier, nous sommes allés à la rencontre de celles et ceux qui donnent corps à cet événement. Partant d'une vingtaine de noms de chorégraphes, costumiers, opérateurs, élus et participants qui nous avaient été transmis par l'équipe de la Biennale de la danse, nous avons élargi notre focale au fil des contacts. Une centaine d'entretiens ont été menés entre mars 2021 et janvier 2022. Ils couvrent tant les différentes périodes de l'histoire du Défilé, que l'ensemble des territoires qu'il associe, de la banlieue lyonnaise jusqu'aux communes reculées des Alpes.

La méthode utilisée a été influencée par l'épidémie de Covid-19 qui, interdisant les répétitions des groupes et créant, au début de l'enquête, une grosse incertitude sur la possibilité même d'organiser un Défilé en 2021, a du même coup interdit toute possibilité d'observation directe. Heureusement, la richesse des entretiens, menés en face à face ou à défaut par « visio », a permis de réunir tous les éléments nécessaires pour raconter le Défilé, en collant au point de vue de ceux qui le font.

Pour donner un sentiment d'immersion, le cahier fait alterner des textes de fiction pour plonger dans la vie des ateliers, que nous avons rédigés à partir des témoignages recueillis, et des textes plus descriptifs assortis d'extraits des entretiens réalisés. Les photos choisies de la préparation au sein des groupes contribuent aussi à nous plonger dans cette expérience unique. Il ne manque que le son !

édito

REFAIRE CORPS PAR LE CORPS

Le succès d'un évènement culturel, à plus forte raison populaire et gratuit, est trop souvent mesuré à l'aune de l'affluence du public le jour J, des retours à chaud et de l'appréciation des uns et des autres.

Pour dépasser l'effet micro-trottoir, il faut pénétrer dans les coulisses et raconter le chemin intime que trace au fond des cœurs l'exigeante aventure du Défilé. La face immergée de l'iceberg reste la plus spectaculaire.

Nous mesurons alors l'engagement des acteurs, associatifs, bénévoles et agents publics qui donnent leur temps, leur énergie, pour partager un moment de grâce inestimable. Une chaîne humaine des chorégraphes aux costumières, unis pour faire danser les habitants et offrir au public ce qui devient leur spectacle à toutes et tous.

Le Défilé apparaît comme une leçon de confiance où malgré les frictions, la fatigue, les différences, à la fin, tous finissent par vibrer ensemble sur une scène immensément longue. La « communauté du Défilé » se réalise. Mieux, c'est peut-être la Métropole qui se concrétise dans ce rassemblement humain. Alors, le sentiment d'appartenir à un groupe, à un quartier, s'ouvre à des territoires plus vastes, à la société, au genre humain. Refaire corps par le corps.

Cela doit nous rendre collectivement fiers, personnellement acteurs, de cette utopie réalisée tous les deux ans qui conjure les malheurs du chacun pour soi.

Voilà ce que raconte ce cahier, l'aventure collective, à la fois culturelle et civique, du Défilé.

Nous le dédions à tout ceux qui l'auront fait vivre ces 27 dernières années et les 27 prochaines.

Cédric Van Styvendaël,
Vice-président à la Culture

Renaud Payre,
Vice-président à l'habitat, au logement social et à la politique de la ville

Laurence Boffet,
Vice-présidente à la participation et aux initiatives citoyennes



partie 1

Organiser le Défilé

On doit à Guy Darnet d'avoir « inventé » le Défilé de la Biennale de la danse, avec son talent, son humanité, ses intuitions pour repérer et soutenir des tendances artistiques émergentes, et son sens politique pour convaincre sur un projet qui au départ semblait fou.

On doit à Dominique Hervieu d'avoir élevé la qualité artistique du Défilé, d'avoir œuvré aussi à l'inscrire dans les territoires et à son renouvellement. L'un comme l'autre ont contribué à donner un cadre au travail d'organisation du Défilé.

Nous ouvrons ce cahier sur la manière dont un Défilé est préparé, très en amont, par des personnes qui occupent des postes clés au sein de l'équipe de la Biennale de la danse.

Nous verrons ensuite que l'organisation se décentralise vers des territoires différents, sur lesquels des acteurs variés vont se coordonner pour candidater au Défilé, puis pour préparer leur groupe à la parade finale.

ORGANISER LE DÉFILÉ EN CENTRAL : UNE RECETTE, DES IMPRÉVUS

L'organisation d'un Défilé est un travail de longue haleine...

Toute l'équipe de la Biennale y travaille : l'administration et la comptabilité formalisent les relations aux financeurs et versent aux groupes leur enveloppe forfaitaire, le service communication assure la promotion de l'événement (affiches, flyers, site web, réseaux sociaux), le service des publics présente la programmation aux participants puis les invite et les accueille aux spectacles de la Biennale...

Mais les chevilles ouvrières de l'organisation du Défilé restent ses chefs de projet, dont le travail d'accompagnement s'est rodé au fil des années au point qu'ils peuvent évoquer une « recette », ainsi que la direction technique, qui anticipe ou désamorce une multitude de problèmes. Ces séquences d'organisation du Défilé restent invisibles pour le public. C'est la raison pour laquelle nous vous les révélons ici.



Le Défilé (2010) © Métropole de Lyon-Jacques Leone

LA « RECETTE DU DÉFILÉ », PAR SES CHEFS DE PROJET



1. Diffuser l'appel à projets à un maximum de contacts

Envoyer l'appel à projets à 4 000 à 5 000 contacts (MJC, centres sociaux, chorégraphes, costumières, lycées, équipements culturels, mairies, etc.), dès que le thème du Défilé est validé par le comité de pilotage.

L'appel à projets peut susciter des vocations, et dans tous les cas il facilitera le travail de conviction de ceux qui se lanceront dans une candidature, par exemple un chorégraphe qui demandera à une commune ou une MJC d'être son opérateur. En ayant eux aussi reçu l'appel à projets, ils auront déjà eu vent du Défilé.

2. Accompagner les potentiels candidats

Accompagner les candidatures, y compris bien en amont, en rencontrant artistes, élus, responsables de structures. Durant la phase de préparation des candidatures, clarifier les attentes, et répondre aux doutes et interrogations : quel budget pour un Défilé ? Comment s'assurer un financement complémentaire ? À quelle structure d'insertion s'adresser ?... Ne pas hésiter à « ramener sur terre » les prétendants si besoin.

3. Impulser des partenariats

Aider les opérateurs et les équipes artistiques qui souhaitent déposer une candidature au Défilé à étoffer leurs partenariats, en suscitant des rapprochements entre structures, communes et artistes (chorégraphes, costumières, musiciens, plasticiens...). Utiliser pour cela une liste de contacts sans cesse actualisée.

Ne pas imposer des partenaires, mais plutôt faire savoir qu'il existe des acteurs qui pourraient être les bienvenus. Aiguiller l'opérateur ou le chorégraphe vers les structures ou professionnels situés sur leur territoire auxquels ils n'auraient pas pensé, ou avec lesquels ils n'ont pas d'antécédents de collaboration, tout en anticipant ce qui peut « matcher », en fonction des affinités. Ne pas dire par exemple « Il serait judicieux d'inclure dans votre projet tel ou tel partenaire » mais « Tel théâtre (ou MJC ou structure d'insertion) réalise un beau projet, telle costumière serait prête à partir sur le Défilé... ».

4. Recevoir les candidats avant la sélection

Convoquer les candidats suffisamment de temps avant la sélection officielle (idéalement deux semaines avant) pour une présentation de leur candidature devant les chefs de projet. C'est l'occasion de « sentir » leur projet, de les alerter s'ils ont fait l'impasse sur une dimension du projet ou s'il y a des parties trop faibles, de manière à ce qu'ils puissent le consolider. Attention : ne jamais réécrire leur projet mais les accompagner au mieux pour que leur dossier puisse être défendu lors du comité de pilotage.

Privilégier une réunion en présentiel d'au moins deux heures. Certains candidats seront représentés par le chorégraphe et l'opérateur, d'autres viendront en délégation entière (élus, équipe artistique, partenaires...).

5. Annoncer la bonne nouvelle ! ...et prendre son courage à deux mains pour informer les « recalés »

Une fois la sélection validée par le comité de pilotage, annoncer par téléphone la bonne nouvelle aux candidats retenus. Pour les « recalés », se préparer à expliquer les raisons du rejet et qu'il n'existe pas de grille de sélection formalisée qui permette de classer ou noter les candidatures.

6. Suivre régulièrement les répétitions

Lors des « réunions partenaires », organisées par l'opérateur en début de projet, faire en sorte que de nombreuses structures soient invitées pour la mobilisation des publics, et donner des pistes ou exemples pour qu'elles prennent conscience qu'elles trouveront une place dans le Défilé.

Se rendre - si possible - aux premières répétitions de chaque groupe puis entre trois et dix fois selon les groupes une année « normale » (hors Covid, attentats...) ; c'est indispensable pour suivre les projets et leur accompagnement global, aider à régler les problèmes à mesure et montrer l'intérêt que leur porte la Biennale.

Réaliser un accompagnement tout à la fois humain, artistique, administratif (contractualisations, cahier des charges, droits d'auteur), financier, en communication et relations presse. Se préparer à faire environ 150 déplacements sur un Défilé, en plus des mails et appels téléphoniques.



Xavier Phélut et Stéphanie Claudin ©Stéphane Rambaud

TROIS QUESTIONS À XAVIER PHÉLUT ET STÉPHANIE CLAUDIN, CHEFS DE PROJET DU DÉFILÉ DEPUIS SA CRÉATION

COMMENT AVEZ-VOUS COMMENCÉ À TRAVAILLER AU SERVICE DU DÉFILÉ ?

XP : Je suis arrivé pour le deuxième Défilé en 1998. Lors du premier, je travaillais à la Maison de la danse où j'organisais le festival européen de danses urbaines « Danse Ville Danse ». Je suis alors tombé dans la danse hip-hop qui était en pleine explosion, particulièrement dans notre région, et je n'en suis plus ressorti ! Aujourd'hui encore, une bonne moitié des chorégraphes du Défilé est issue du hip-hop, et j'ai eu un immense plaisir à accompagner, voir grandir et mûrir ce mouvement et son « école lyonnaise », issus des quartiers populaires.

SC : J'étais pour ma part stagiaire sur le premier Défilé en 1996, j'avais fait un stage au service Politique de la ville de la Ville de Lyon, auprès du chef de projet chargé de la culture.

Les problématiques d'accès à la culture, de démocratisation m'intéressaient beaucoup, et avaient déjà orienté mes choix de stage. Mon maître de stage était membre du comité de pilotage du Défilé, et il a tout de suite pensé à moi lorsqu'un poste de stagiaire a été évoqué. J'ai candidaté et l'aventure a commencé !

En 1998, lorsque la Biennale recrutait deux coordinateurs, j'étais toujours par là car j'avais fait un stage au service des publics de la Biennale d'art contemporain. J'ai été embauchée en CDI dans le cadre du dispositif « emploi jeune », et depuis, l'aventure continue !

DEPUIS 25 ANS, COMMENT S'ORGANISE VOTRE TRAVAIL AVEC LE OU LA DIRECTRICE ARTISTIQUE ?

XP : Nous sommes à 100% dédiés au Défilé, nous suivons le projet de A à Z alors que pour la direction artistique, le Défilé est un projet parmi d'autres, un élément important du festival de danse mais pas le seul ! Notre collaboration est basée sur des allers et retours réguliers avec des temps forts (sélection, ordre de passage...). Nous œuvrons ensemble dès le choix du thème, nous échangeons sur les candidatures, le déroulé des répétitions...

SC : Une fois le thème validé, les groupes sélectionnés et les groupes « invités » programmés — ouverture, clôture, final place Bellecour —, le tout sous l'autorité du Comité de pilotage, nous assurons l'ensemble de la relation aux groupes. La direction artistique nous laisse travailler en autonomie, et nous la tenons au courant au fur et à mesure de l'avancée des projets.

QUEL EST VOTRE RÔLE DANS LE SUIVI DES GROUPES ?

SC : Nous créons une relation de travail basée sur l'échange, le contact et la confiance. Nous sommes au service du projet et donc des groupes, le relationnel est très important, nous misons beaucoup sur les rapports humains.

Nous sommes à leur écoute, nous faisons de l'accompagnement, du conseil, nous partageons notre expérience pour aider au mieux les groupes à traverser cette aventure. Nous parlons autant d'artistique que d'administratif ou de technique. Nous sommes disponibles par mail, au téléphone, mais nous apprécions beaucoup de nous déplacer sur les territoires.

Notre présence est importante pour établir une bonne collaboration. Nous aimons savoir comment se passent les projets sur le terrain, et quitter notre bureau pour nous confronter à la réalité des projets !

XP : C'est pour cela que nous rendons de nombreuses visites à chaque groupe. Lorsque nous allons assister à la répétition d'un atelier de danse, le chorégraphe vient par exemple nous poser des questions sur le rythme de la déambulation, mais il sera sans doute possible de croiser un élu et de discuter de la dynamique de territoire, ou parler à la costumière venue prendre des mesures, pour faire le point sur l'avancée de ses réalisations. A-t-elle bien toutes ses matières premières ? L'atelier d'insertion prévu tous les jeudis avance-t-il bien ? C'est l'occasion de prendre la température des ateliers, et d'instaurer une confiance mutuelle indispensable à l'avancée du projet.

SC : Quand les participants nous ont repérés au bout de 3-4-5 visites dans leur atelier, c'est gagné ! Nous sommes aux côtés des groupes jusqu'au jour J pour partager ce grand moment de fête chargé en émotion. Quel plaisir de les accueillir et de les retrouver costumés sur le parcours !

Et tout ne s'arrête pas là, nous sommes ravis de les retrouver de nouveau lors des soirées de clôture organisées par chaque groupe, regarder les films et photos et échanger autour d'un bon buffet !



LES RISQUES ET ALÉAS EXPOSÉS PAR LE DIRECTEUR TECHNIQUE ET LE RÉGISSEUR GÉNÉRAL

La direction technique travaille très en amont de chaque Défilé pour préparer la ville à accueillir cet événement exceptionnel. Son travail se situe à l'interface entre les autres équipes de la Biennale, les groupes sélectionnés, et de nombreux services et corps de métiers mobilisés.

Le jour J, elle aura le challenge d'accueillir les groupes, ce qui suppose de mobiliser une énorme logistique pour le transport des participants, leur accueil dans des loges et au village des participants, le spectacle final et la collation, etc.

Nous nous appuyons sur l'entretien réalisé avec Dominique Hurtebize, directeur technique (recruté en 1995) et Michael Jayet, son régisseur général (arrivé en 2012) pour exposer ici les principaux risques et problèmes qu'il faut savoir anticiper. Chacun d'entre eux est illustré de problèmes réels que la direction technique nous a expliqué avoir dû affronter dans l'histoire du Défilé.

Risque 1.

« Oups, les danseurs n'entendent pas la musique de votre char, vous n'êtes plus dans le rythme ! »

Le son diffusé par les chars a une incidence directe sur la qualité du Défilé. La direction technique doit s'assurer que, dans chaque groupe, les défilants reçoivent le son avec le même niveau sonore, et que le son diffusé par le ou les chars du groupe ne débordent pas sur les cortèges adjacents.

C'EST DU VÉCU !

« Avant 2010, on avait des chars sous équipés, les danseurs n'entendaient pas la musique. Certains chars étaient mal équipés avec des gros systèmes son positionnés pas très haut, ce qui fait que les danseurs situés à un mètre devenaient sourds et ceux qui étaient à 10 mètres n'entendaient plus parce que les autres étaient devant l'enceinte ! J'ai préconisé des petits systèmes plus technologiques, qui permettent de décider à l'aide de logiciels que le son va démarrer à trois mètres derrière le char et s'arrêter à 43 mètres devant le char. C'est relativement précis, à un mètre près, ce qui permet que tous les danseurs aient à peu près le même niveau sonore, et surtout que ça ne déborde pas sur le char suivant. En termes d'alimentation électrique, on a aussi imposé des groupes électrogènes silencieux, et pas des groupes de chantier, qui étaient bruyants et polluaient. »

Risque 2.

« Oups, votre cortège est bien trop lent, revoyez complètement la chorégraphie ! »

Une répétition générale du Défilé avec l'ensemble des groupes ne pouvant être mise en œuvre, il convient de s'assurer, dès leurs premières répétitions, que les groupes avancent à la même cadence. L'homogénéité visuelle du Défilé en dépend ! On pourra vérifier leur vitesse en marchant à côté du cortège.

S'il n'est pas possible que le groupe aille à la bonne vitesse, il s'agira de proposer au chorégraphe de retravailler sa rythmique. Plus largement, il est nécessaire pour l'équipe technique de se rendre le plus tôt possible aux répétitions. D'autant qu'il est difficile et coûteux de corriger un mauvais choix technique initial.

C'EST DU VÉCU !

« Lors du premier Défilé, le public s'impatientait tant les écarts s'étaient creusés entre chaque groupe. Ensuite, après 2008, il y a eu les tentatives des « pointillés » qui devaient donner une impression d'unité visuelle au Défilé. Ce n'était pas concluant. Finalement, la meilleure solution est de vérifier la vitesse de déplacement des groupes, tout le long de l'année, de les chronométrer. Quand on met bout à bout 12 ou 15 groupes de défilants, s'ils ne vont pas tous à la même vitesse, ça ne fonctionne pas ! »

Risque 3.

« Oups, le Sytral vous informe qu'il ignore où en est son prestataire sur le chantier Rue de la Ré, contactez d'urgence le chef de chantier ! »

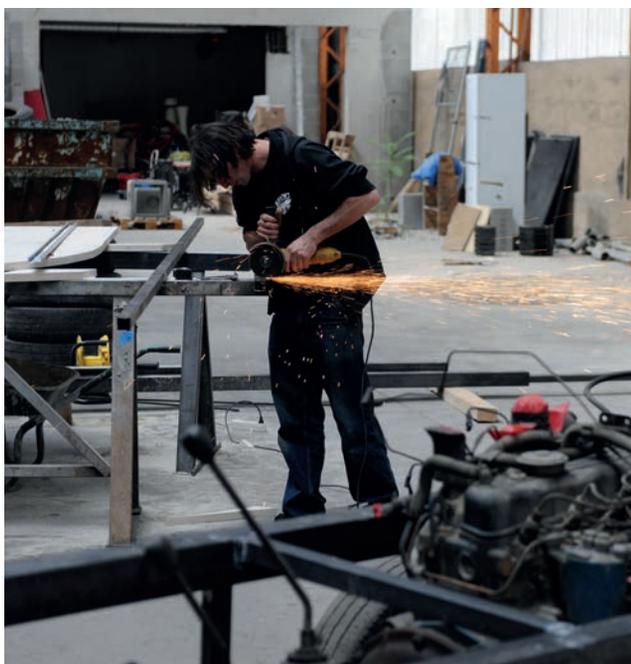
L'envoi d'un dossier « technique, sécurité et logistique » à la Ville de Lyon, obligatoire pour occuper temporairement l'espace public, ne suffit pas à se prémunir contre les mauvaises surprises : même les services de la Ville ont du mal à avoir une visibilité totale sur ce qui se passe dans l'espace public, tant il y a d'opérateurs qui ont eux-mêmes de nombreux prestataires.

Les travaux sur le parcours du Défilé peuvent aussi le mettre en danger. Il convient donc de planifier des réunions de coordination avec les services de la Ville de Lyon et de la Métropole pour donner à chacun une feuille de route : les services de l'éducation, et des sports pour obtenir des loges (lycées, écoles, équipements sportifs...), les pompiers, les polices nationale et municipale pour la sécurité, les espaces verts et la voirie pour anticiper des opérations de sécurisation et de démontage (arbres, mobiliers urbains...), le Sytral-TCL pour les détournements des lignes, le service des festivités pour le prêt des tentes et des barrières, etc. Il faut prévoir en amont du Défilé la mise en place d'un Comité technique avec tous les services concernés.

C'EST DU VÉCU !

« Chacun essaie de faire des efforts pour trouver un compromis. Mais les chantiers c'est un vrai souci. Une année, je me souviens : on avait eu, malgré le Service occupation temporaire de l'espace public (Otep) qui coordonne une quinzaine de services pour prévenir des manifestations et qui donne des autorisations, un problème avec un chantier du Sytral. Il y a quelques électrons libres : les concessionnaires du gaz, des réseaux d'eau, d'électricité, etc., dont on ne sait jamais vraiment ce qu'ils font.

Le Sytral avait eu une autorisation pour faire un chantier vers le Monoprix, et ce chantier créait un cul-de-sac et bloquait vraiment le passage du public, des chars et des participants. Heureusement j'avais déposé mon dossier bien en amont, et le Sytral a fait déplacer des dizaines de mètres de palissade, par leurs entreprises, ce qui leur a coûté un peu d'argent et a décalé le chantier d'une semaine. »



Le Défilé (2012) © Métropole de Lyon-Jacques Leone

Risque 4.

« Oups, des bornes d'accès livraison ont été installées sur le parcours du Défilé. Vous devez les démonter avant la semaine prochaine ! »

La direction technique doit arpenter régulièrement le parcours du Défilé, pour faire remonter le plus tôt possible aux services concernés la présence de mobiliers urbains qui pourraient poser problème et s'assurer qu'ils pourront être enlevés le jour du Défilé.

C'EST DU VÉCU !

« On a vu apparaître il y a deux-trois ans sur la rue de la Ré des nouvelles bornes d'accès livraison extrêmement complexes techniquement, donc extrêmement difficiles à démonter. Pour le prochain Défilé, il faudra en démonter une ou deux, et les autres imposeront des contraintes. »

Risque 5.

« Oups, un char est construit n'importe comment, il pourrait prendre feu lors du Défilé au milieu du public, changez le système électrique ! »

Les chars doivent concentrer l'attention parce qu'ensemble, électricité, essence, et produits non ignifugés peuvent former un cocktail explosif s'ils sont mis en place par des amateurs sans un respect scrupuleux des règles de sécurité. Il convient de vérifier en particulier leur alimentation électrique et de louer systématiquement des groupes électrogènes de secours pour le Défilé.

C'EST DU VÉCU !

« Lors d'une répétition générale sur un groupe, j'étais allé voir le montage du char et on avait déjà soulevé pas mal de problèmes avec mes techniciens, en plus d'un risque de feu évident. Deux groupes électrogènes sous-dimensionnés, qui n'ont jamais démarré. Ce qu'on a dit s'est avéré vrai dès la répétition en fait, le musicien mal amarré, le matériel prêt à tomber, enfin... C'est des dimanches où on fait des kilomètres et quand on revient on se dit qu'on ne s'est pas déplacé pour rien. »

Risque 6.

« Oups, le camion porteur du char n'est pas autorisé à pénétrer dans les rues de Lyon, rebroussez chemin ! »

La direction technique accorde une attention toute particulière aux véhicules tractant les chars (démarrage, capacité à tenir le parcours...). Louer une dépanneuse au cas où un camion tractant un char tombe en panne. Anticiper que les chars volumineux qui arrivent par convoi exceptionnel n'ont pas le droit de rouler le week-end dans Lyon, et devront arriver dès vendredi soir.

C'EST DU VÉCU !

« En 1996, lors du premier Défilé, Guy Darmet avait invité la compagnie « Impéatriz » du Brésil, qui avait fait le carnaval de Rio. Il a fallu qu'on leur prépare un char. Un de mes anciens régisseurs généraux du Défilé était en charge de la déco et du fonctionnement, de l'accueil des danseurs de ce char-là, et de grand matin, le grand camion qu'on avait loué est tombé en panne. Le service des festivités de la Ville nous avait alors gentiment prêté un camion en mettant un chauffeur du service sur le Défilé pour qu'on puisse remonter toute la déco et que notre char puisse défilé. C'était assez cocasse. Ils nous ont sauvé le coup, le matin-même. »

Risque 7.

« Oups, France 3 demande à savoir quel groupe entrera sur la place Bellecour à 16h27 pour leur direct, envoyez d'urgence le nom du groupe, du chorégraphe, et la description des costumes ! »

Il convient d'établir un timing du Défilé, à la minute près, de manière à anticiper où sera chaque groupe à chaque instant, de prévoir où les chaînes de télévision pourront positionner leur car régie.

C'EST DU VÉCU !

« Je passe beaucoup de temps sur le *timing*, c'est vraiment assez complexe et ça me met bien la pression, mais on réussit en principe plutôt bien ! On nous demande, pour différentes raisons – que ce soit la TV qui va vouloir faire du différé ou du direct à tel endroit, ou la présence d'un(e) ministre à telle heure qui veut savoir ce qu'il(elle) pourra voir à ce moment-là –, de faire tout un travail de simulation pour savoir qui, quel groupe, quel chorégraphe, sera à tel endroit à tel moment du Défilé.

En fonction de l'ordre de passage des groupes qui est décidé avec le (la) directeur(trice) artistique, nous calculons une vitesse moyenne et on doit être capable de dire à 17h12 qui sera devant le carré Partenaires, qui sera devant la TV place de la République, qui sera prêt à arriver place Bellecour. Pour simuler leur présence à tel endroit à tel moment, il faut prendre en compte le nombre de groupes, leur taille, leur vitesse de déplacement, les arrêts : certains groupes ont une vitesse constante, d'autres vont courir puis s'arrêter pendant 20 secondes puis repartir... Ça c'est une bonne partie du job. »

Risque 8.

« Oups, prévenez les usagers que toutes les lignes de la Presqu'île sont détournées (C3, C13, C14, C18, S1...) ! »

Le Défilé bouleverse l'organisation des transports en commun. Pour limiter les répercussions sur les usagers, il faut très en amont préparer le plan de circulation.

C'EST DU VÉCU !

« Les télévisions s'installent place Bellecour. Elles arrivent la veille avec leur dispositif, ce qui veut dire que les TCL doivent détourner certains bus. Cela pose des problèmes d'horaires, de planning.

Les transports en commun ne sont pas une petite partie par rapport au Défilé : il faut leur demander de couper l'alimentation électrique des trolleybus sur une partie du parcours, et aussi de détourner certaines lignes de bus pendant les opérations de montage la veille, avant que France 3 arrive.

Le jour du Défilé, des bus s'arrêtent dès 6h du matin, d'autres sont détournés, c'est toute une organisation pour eux aussi. Il faut savoir aussi que nous n'avons pas retenu certains parcours à cause des rails du tram. »



Le Défilé (2010) © Métropole de Lyon-Jacques Leone



Le Défilé (2018) © Métropole de Lyon-Thierry Fournier

Risque 9.

« Oups, la police municipale ne bloque plus la circulation, les agents de nettoyage ne sont plus protégés des voitures ! »

La direction technique doit aussi mettre en place un rétroplanning pour le retour du cœur de la ville à son fonctionnement habituel.

C'EST DU VÉQU !

« Dès que c'est fini, on essaie de temporiser avec notre coordinateur sécurité, parce qu'il reste un peu de public et qu'il faut que les personnels des services techniques de la Ville et de la Métropole positionnés sur la partie en amont vers les Terreaux, ou en aval vers Bellecour, puissent nettoyer et débarrasser les barrières tout en étant protégés par la sécurité et par la police.

On a une forte tension avec la police nationale qui veut libérer ses fonctionnaires, parce que c'est dimanche, que les agents sont payés en heures supplémentaires, qu'il y a un impact financier, et qu'il faut libérer le flux de la circulation le plus rapidement possible parce que les automobilistes rouspètent. »

Risque exceptionnel

« Oups, vous avez trois semaines pour prévoir un autre parcours ! »

C'est à partir du moment où un parcours est retenu que l'organisation d'un Défilé se met en place. Un changement de dernière minute de parcours est sans doute l'aléa le moins prévisible et le plus redouté. L'équipe technique doit alors revoir tous ses plans !

C'EST DU VÉQU !

« En 2016, avec les attentats, on s'est retrouvé en trois semaines à monter le Défilé au stade de Gerland. C'était une sacrée gageure pour les groupes et pour nous, parce qu'en termes technique et logistique ce n'est plus du tout la même chose de monter un spectacle et notamment un Défilé dans un stade. Je l'ai vécu avec beaucoup de pression et de stress, parce que la décision a été prise par le maire de Lyon le 24 août. J'ai demandé à tous les régisseurs de reprendre le 25.

Techniquement, au niveau sécurité, ça a été extrêmement éprouvant : le 25 août notre copie était blanche à nouveau ! Ce qu'on fait généralement en dix mois, on l'a fait en trois semaines. J'ai appelé toutes les équipes parce que les techniciens et les régisseurs sont tous intermittents du spectacle, donc ils viennent au coup par coup, selon les besoins et le calendrier qu'on monte en amont par rapport à la progression de la préparation. Là j'ai pris mon téléphone en disant : tout le monde débarque au bureau tout de suite, vous êtes dispo ? [rires]

On a changé toute l'organisation... J'ai discuté avec les autorités, pompiers, police, responsables des stades, sécurité, etc. Cerise sur le gâteau : ne pas endommager la pelouse. Et revoir toute l'organisation logistique, réorganiser des loges et réquisitionner le palais des sports pour que les groupes puissent se changer : c'était une nouvelle organisation. »

ORGANISER LE DÉFILÉ SUR LES TERRITOIRES

Qu'ont en commun Vaulx-en-Velin, Feyzin, le Trièves et la Matheysine ?

Peu de choses *a priori*, sinon qu'ils ont tous participé au Défilé de la Biennale de la danse et que nous les avons retenus, parmi la soixantaine de territoires qui ont porté un projet de Défilé depuis 1996, pour donner un aperçu des différentes façons dont il peut s'implanter dans les territoires, et des différentes manières dont cette arrivée peut être vécue.

À travers ces récits, basés sur des témoignages nous racontant l'organisation du Défilé sur les territoires, et sa capacité singulière à s'adapter aux contextes qui l'accueillent, voici donc un chapitre où l'on découvre que... la magie du Défilé, cette passionnante comédie humaine, n'existerait pas sans le talent de ses acteurs !



Le Défilé(2021)©Métropole de Lyon-Lucie Saintvoirin

[1] Voir Begag Azouz. La révolte des lascars contre l'oubli à Vaulx-en-Velin. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°49, 1990. Immigrés et autres. pp. 114-121

[2] https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2015/09/18/khaled-kelkal-premier-djihadiste-made-in-france_4762322_4500055.html

[3] Les LCR, ou locaux collectifs résidentiels, sont des espaces situés en rez-de-chaussée d'immeubles HLM, dédiés à l'animation du quartier et aux activités associatives. C'est Médiactif, financé par les offices HLM et la ville de Vaulx-en-Velin, qui était en charge de l'animation de ces espaces.

COMMENT LE DÉFILÉ ARRIVE À VAULX-EN-VELIN

Ce que le premier Défilé a pu représenter pour une commune populaire de la banlieue lyonnaise en 1996.

Vaulx-en-Velin est une commune historique du Défilé, présente à chaque édition depuis 1996. Une participation fortement médiatisée, d'une part car elle est emblématique d'une vision du Défilé comme « rituel d'agglomération », à l'occasion duquel les quartiers périphériques investissent le centre-ville, et par lequel les différences sociales, ethniques, culturelles s'effacent dans ce moment utopique d'égalité et de partage. D'autre part, car les Vaudais ont souvent fait sensation par la qualité de leurs prestations artistiques.

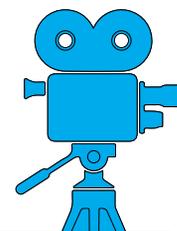
Il y a de nombreuses histoires sur le Défilé à Vaulx-en-Velin. On aurait pu par exemple choisir de raconter comment Vaulx-en-Velin et Sainte-Foy-lès-Lyon, deux communes aux antipodes par leur composition sociale, en sont venues à s'unir pour défiler ensemble. Mais nous avons préféré parler des commencements. Comment alors le Défilé est-il arrivé à Vaulx-en-Velin en 1996 ? Comment a-t-il été pensé, construit et vécu ? Quels idéaux en ont été le moteur ? Quels effets cette première participation a-t-elle pu avoir sur la commune et ses habitants ?

Pour aborder ces questions, voici une partie de l'histoire du Défilé à Vaulx-en-Velin, basée sur les témoignages de Nicole Garnier, alors coordinatrice de l'opérateur Médiactif, Sonya Farès, assistante chorégraphe de la compagnie Ulumbu, Farida Bertekh, Agnès Calvet, et Nicole Garnier (homonyme), toutes trois participantes danseuses. Racontée 25 ans plus tard, cette première édition laisse un souvenir empreint d'émotions et de la folle énergie qui traversa le groupe durant les mois de préparation, jusqu'au jour J du Défilé.

Plongeons dans l'effervescence de ce tout premier Défilé vaudais.

UN DÉFILÉ EN « ZONE SENSIBLE » ?

Dans les années 1990, Vaulx-en-Velin comptait environ 45 000 habitants, dont près de la moitié étaient âgés de moins de 25 ans, avec une forte proportion d'immigrés ou de descendants d'immigrés. Malgré les nombreux équipements culturels, les grandes écoles (école nationale d'architecture, ENTPE) et les entreprises du territoire, le chômage moyen y était de 16 %, et le parc de logements sociaux représentait près de 80 % de l'habitat total.



Où l'on découvre que...
le Défilé, c'est l'occasion
d'améliorer l'image d'une ville
noyée sous les clichés...

Populaire, particulièrement cosmopolite (on y dénombre plus de quarante nationalités), et au paysage marqué par plusieurs grands ensembles, cette commune de l'Est lyonnais est souvent accablée de représentations négatives, notamment depuis les révoltes violentes qui l'ont secouée durant cette même décennie, et leur traitement médiatique [1]. Devenue un symbole du « malaise des banlieues », la ville refait les gros titres des médias en 1994 à l'occasion de nouvelles émeutes, puis en 1995, en tant que ville où a grandi Khaled Kelkal, celui que certains nomment « le premier terroriste made in France » [2].

« L'évolution de Vaulx-en-Velin a été énorme. Ça s'est agrandi, on était dans une campagne avec des fermiers, et puis petit à petit la ville elle se booste, et après il y a eu ces problèmes, et on s'est retrouvé dans cette banlieue montrée du doigt. C'est un peu dommage. Ouais, et puis (soupir) comme vous le savez, l'histoire fait que quand on vient d'une banlieue qui a été un peu agitée on est mis de côté. Bon moi j'ai fini mes études dans les années 80, on n'avait pas cette possibilité de montrer ce qu'on vaut au niveau de notre métier. » ([participante](#))

C'est dans ce contexte que le Défilé arrive à Vaulx-en-Velin. Médiactif, entreprise de médiation sociale subventionnée par les pouvoirs publics, assure à l'époque plusieurs missions pour la Ville, dont l'animation du dispositif des Locaux collectifs résidentiels des HLM [3]. C'est elle qui portera le projet du Défilé. Nicole, médiatrice tout juste embauchée à Médiactif, raconte son arrivée dans la commune :

« Je suis arrivée à Vaulx-en-Velin en 1995, après une reprise d'études en médiation culturelle. La ville était quand même relativement apaisée par rapport aux émeutes qui avaient eu lieu. J'ai été embauchée par Miloud Lekouara, le gérant de Médiactif. Je pense qu'il a répondu à un appel d'offres plutôt au moment où ça chauffait, parce que c'était un type très engagé. Et il avait mis en place d'autres missions qui, je pense, pouvaient effectivement réguler un peu ce qui se passait. Je travaillais avec mes deux larrons, Aicha Soltani et Patrick Lerno, mes collègues qui étaient eux-mêmes vaudais. Moi, j'arrivais de Lyon quand même, mais j'ai été très vite acceptée. » ([coordinatrice](#))



Le Défilé (1996) © Georges Calvet

Au même moment, l'appel de Guy Darmet pour réaliser un grand Défilé inspiré du Carnaval de Rio se diffuse dans toute l'agglomération, et arrive jusqu'à Nicole par l'intermédiaire de Gilberte Hugouvieux – membre d'Inter Services Migrants.

Au sein de cette association engagée depuis plusieurs années dans la reconnaissance des danses traditionnelles issues de l'immigration, et de la danse hip-hop dans la région, Gilberte accompagnera toute la préparation du projet, en tant que membre du premier comité de pilotage.

« Le Défilé est arrivé, franchement, uniquement, au début, par la fameuse Gilberte Hugouvieux, qui était évidemment en plein dedans. C'était une des clés quand même, un des pivots centraux. Et c'est elle qui m'a branchée en me disant : « Nicole, il faut absolument que tu montes le projet sur Vaulx-en-Velin, il n'y en a pas ! ».

Il se trouve que je la connaissais parce que j'avais fait des stages à Inter Services Migrants dans le cadre de mes études tardives et que j'avais beaucoup aimé. Du coup, quand elle m'a dit "Il faut que tu fonces, c'est vachement important", je lui ai fait confiance.

Après, je l'ai transmis à mes collègues. Ça tombait bien, pareil, ils étaient branchés. Il fallait ensuite soumettre un projet au comité de pilotage qui accompagnait cette mission. Ça a été accepté assez vite. Et on a fait notre premier projet comme ça. » (coordinatrice)

Les Vaudais se saisissent rapidement du Défilé, pour porter différents enjeux. Sonya résume ainsi sa motivation à participer à cette première édition, dont on pense alors qu'elle sera peut-être sans lendemain.

« Quand mon chorégraphe m'a proposé de faire le Défilé je lui ai dit "Ben écoute, c'est super. Ça va permettre de rencontrer du monde. Il va y avoir des grands, des petits, des gros, des minces, des noirs, des blancs... Tout le monde, on sera mélangés. Et comme nous, c'est ce qu'on recherche, l'intergénérationnel, l'interculturel et tout ça... Et puis, ça permettra aussi de voir les Vaudais autrement".

Parce que tout de suite, vous savez, quand on parle de Vaulx-en-Velin, Vénissieux et des zones comme ça, c'est toujours... non. Voilà. » (assistante chorégraphe)

MAILLAGE ASSOCIATIF ET IMPLICATION CITOYENNE

L'énergie associative de Vaulx-en-Velin se révèle, le Défilé s'appuie sur ce maillage dense pour exister.

L'appel d'offre remporté et l'enveloppe du Défilé en poche, Médiactif peut compter sur le soutien de la mairie et de plusieurs structures publiques (MJC, centres sociaux, école d'architecture, etc.) pour fournir des lieux et du matériel nécessaires au bon déroulement des préparatifs. Le « Copil » réunit des représentants de différents services de la Ville, certains très enthousiastes et d'autres plutôt sceptiques, pour accompagner ce projet ambitieux.

L'important maillage associatif présent sur le territoire est tout à fait déterminant dans la construction du premier Défilé vaudais. Quelques personnes pivots, des « hommes et femmes d'associations », jouent un rôle central dans le recrutement des participants et l'accompagnement de l'opérateur. Le bouche à oreille suffit pour réunir un groupe de plus de soixante-dix bénévoles, et constituer l'ensemble de l'équipe artistique.

« À Médiactif, et ça a été très important pour moi, j'avais avec moi deux personnes qui étaient d'associations du cru. Il y en a un, Patrick Lerno, qui était antillais et qui avait une association qui s'appelait Bambou, composée de musiciens et chanteurs antillais. Et Aicha Soltani qui était très connue parce qu'elle a été vraiment une femme d'association. Eux-mêmes avaient, chacun, une association, plus d'autres associations. Ce qui fait que cela a été facile, ça a ramené plein de gens qui étaient soit dans les structures, soit dans les associations. » (coordinatrice)

« C'est en parlant comme ça, ça va vite de bouche à oreille, "Tiens il va y avoir le Défilé tu veux pas essayer ?", "pourquoi pas ?". On va bouger, allez, c'est parti comme ça. C'est du bouche à oreille, l'autre qui dit à l'autre, "Bah écoute, on va s'inscrire". Avec ma fille, on s'est dit qu'on allait s'inscrire toutes les deux. [...] Ça ne m'a pas fait peur parce que je connaissais déjà un groupe antillais, je faisais un peu de danse, j'allais les voir quand ils jouaient, comme ça, "Viens, viens". Je connaissais déjà un petit peu. Je ne suis pas allée comme ça toute seule, c'est ça qui m'a fait partir à l'aventure. » (participante)

Les répétitions et les ateliers de confection (du char et des costumes) s'organisent dans des gymnases, des écoles, mais aussi dans l'espace public dès l'arrivée des beaux jours.

Le Théâtre de verdure au cœur de Vaulx-en-Velin sera notamment un haut lieu du Défilé sur le territoire. Cette inscription dans l'espace public permet de faire connaître l'événement, de l'ouvrir à de nouveaux publics, mais implique de « faire avec » les aléas

de la vie citadine. Nicole Garnier souligne également comment le Défilé était pensé d'emblée par Médiactif comme un outil d'intervention sociale et de développement local pour le territoire.

«Le projet a commencé un peu doucement. Mais après, quand les gens ont vu ou entendu, les curieux qui regardaient par leur fenêtre, ils sont venus voir : "Est-ce qu'on peut venir ? Est-ce qu'on peut s'inscrire ?".»
(assistante chorégraphe)

«Je me rappelle d'un mec, pendant longtemps, il traînait encore aux abords des Amphis, là où il y a le Théâtre de verdure. Il venait. Il était des fois très calme, des fois pas calme du tout. Il mordait les jambes des danseuses. Donc il fallait le réguler, jusqu'à l'inclure. On ne pouvait pas l'empêcher. On était en plein air. Donc il faut savoir faire avec ça. [...] Pour nous, travailleurs, c'est sûr qu'on avait trouvé vraiment le moyen d'entrer en contact privilégié avec plein de gens extrêmement différents.

Autre anecdote, d'une femme qui habitait juste à côté des Amphis. Donc elle est venue vraiment parce qu'elle a entendu le bruit, la musique. Elle adorait danser, elle était complètement investie. Et un jour, je ne la vois plus venir. Je me demandais ce qui se passait, il y avait un truc. Je connaissais sa fenêtre, donc je l'ai interpellée, je suis montée. Et en fait, on lui avait coupé l'électricité, elle était dans la merde. Elle ne venait plus danser. Du coup, j'avais fait intervenir l'une des deux élues pour qu'elle revienne, elle était trop bien.

Des anecdotes pour dire que les gens qui venaient danser étaient contents d'être là, mais ils traversaient des moments vraiment pas drôles du tout. Du coup, c'est vraiment pour eux une échappatoire aussi de se retrouver comme ça avec d'autres gens et de danser.»
(coordinatrice)



Défilé (2002) ©Georges Calvet

LA DANSE DES CINQ CONTINENTS

Où l'on découvre que...
célébrer l'identité
multiculturelle de sa ville,
c'est une bonne opportunité pour
l'assumer jusqu'à tisser les liens
entre communautés...

Pour son premier Défilé à la Biennale *Aquarela do Brasil*, Vaulx-en-Velin se donne pour thème «La danse des cinq continents». L'identité cosmopolite de la ville s'y exprime, en même temps que le message d'égalité et de revendication de citoyenneté qui semble lier les Vaudais dans cette grande aventure.

Cette identité du Défilé vaudais s'appuie une fois encore sur la dynamique associative. La ville regorge en effet d'associations dites «communautaires», selon les mots de la coordinatrice, qui réunissent des individus partageant une même culture, bien souvent autour de la promotion de traits culturels comme la danse, la musique, la gastronomie. Un vivier de talents et d'expressions artistiques culturellement variés, que les Vaudais mettront à l'honneur dans l'objectif fédérateur de réunir la ville dans sa différence.

«La réflexion dans notre comité de pilotage était quand même de croiser les cultures et de montrer un peu les différences. La chorégraphie avait été faite en visitant beaucoup d'associations qui avaient leur propre pratique. Et Fifi, on y allait ensemble, il relevait des choses qu'il a réinjectées après dans sa chorégraphie. [...] Parce qu'à Vaulx-en-Velin y'avait un paquet d'associations communautaires, plus de cinquante ! Il y a les associations de Réunionnais, d'Algériens, de Marocains, de Tunisiens, de toute l'Afrique, il y avait *Sol de Espagna*...

C'était multiple et varié. Et nous, notre mission était justement que chacune poursuive son objet spécifique, mais qu'elles aient aussi un projet collectif, culturel. On a vu dans le Défilé l'opportunité de relier toutes ces associations communautaires de Vaulx-en-Velin. Et du coup, tout le travail qu'on a fait - il s'appelait "La danse des cinq continents", ça n'a été qu'avec des gens des associations communautaires.» (coordinatrice)

Les participants décrivent une expérience interculturelle qui s'étend bien au-delà de la danse. À travers les ateliers de musique, réunissant des musiciens aux formations très différentes, les répétitions et les temps festifs organisés par Médiactif (barbecue et autres rencontres qui ponctuent les mois de répétitions), les Vaudais partagent et découvrent leurs cultures : chacun ramène sa spécialité culinaire, partage ses codes et savoir-faire esthétiques et vestimentaires, etc.

« C'EST COMME ÇA À VAULX-EN-VELIN, TOUT LE MONDE FAIT LA FÊTE ! »

Où l'on découvre que...
quand une ville a des quartiers
« sensibles », on n'est jamais loin
d'un esprit festif...

Si le Défilé a si bien pris à Vaulx-en-Velin, il est probable que cela tienne aussi aux caractéristiques socio-culturelles des Vaudais. La disponibilité de certains participants, et les assignations spatiales que rencontrent les classes populaires, auraient joué, tout comme le sens de l'engagement qui anime de nombreux participants, bénévoles dans de multiples associations.

« À Vaulx, les gens ne partent pas beaucoup en vacances. Donc ils étaient tout heureux des répétitions de l'été. Nous, tout l'été, on répétait. Venir aux répétitions, ce n'était pas une corvée, c'était un plus. » (coordinatrice)

« On savait que l'année de la Biennale, tous les samedis étaient pris pour les répètes. On ne discutait pas ça. Et tous les gens qui participaient ne discutaient pas ça, ne disaient pas "Ah ben moi je pars, je vais à tel endroit, ou je dois m'occuper de mes enfants".

Est-ce que ça venait de la disponibilité des gens dans les banlieues, ou d'un truc... qui était dans l'idée, enfin dans la suite du mouvement ouvrier de l'éducation populaire, où les gens étaient habitués à faire des trucs ensemble pendant leur temps libre ? » (participante)

Mais ce que célèbrent les témoignages, ce sont aussi et surtout le sens de la fête, l'énergie débordante et le rapport à la danse et à la musique des Vaudais.

« Ça s'y prête, une ville comme ça. Honnêtement, ça s'y prête, parce qu'ils aiment la fête, ils aiment la danse, ils aiment la musique. Si on a affaire à des gens qui sont complètement hermétiques à ça, ça ne peut pas marcher. Mais ici, les gens savent tous danser et faire de la musique, sans être professionnels, comme ça, par plaisir. C'est comme ça, Vaulx-en-Velin, tout le monde danse. Donc c'est facile. Franchement, c'est facile. » (coordinatrice)

« À la base je ne suis pas danseuse, par contre j'ai toujours aimé danser. Danser, si j'avais pu en faire un métier, je l'aurais fait, après dans des circonstances ou autre... dans les fêtes, les mariages... mais moi c'est inné donc après [rires], j'ai continué dans la danse. » (participante)

« J'ai toujours aimé danser. [...] Je faisais de la danse, ce n'était pas de la zumba à l'époque... C'était la danse, du zouk, du truc créole, des danses traditionnelles. » (participante)

DE RIO À VAULX : RÉVÉLER LES TALENTS DES BANLIEUES

L'ancrage de l'opérateur Médiactif et les relais interpersonnels permettent d'impulser une dynamique qui s'appuie quasiment exclusivement sur les forces du territoire. Le chorégraphe est un jeune vaudais, Fifi M'Bumba, accompagné de danseurs de sa compagnie de danse afro (Ulumbu).

Le char est conçu et réalisé bénévolement par des étudiants de l'école d'architecture (association étudiante Splash Delirium). Les costumes sont à la charge de Fatima Adjili et Samir Taibi, jeunes vaudais qui rêvent de couture en professionnel.

Les musiciens, tous bénévoles, viennent d'horizons très divers. Les répétitions sont chaque fois documentées par Georges Calvet, un retraité devenu photographe connu de tous à Vaulx-en-Velin [4].

Tel qu'il est raconté, le projet donne l'impression d'une certaine horizontalité et d'une forte appropriation, tant par les professionnels que les amateurs. Le Défilé est mis à la sauce vaudaise, par et pour les habitants.

Où l'on découvre que...
l'huile de coude a sa source dans
le cœur des amateurs... Et que ça
aide bien face aux problèmes !

« J'ai toujours l'image [rires], de quand on a répété, le chorégraphe, des gens, la couture... On avait un budget défini mais ils nous ont donné vraiment les pleins pouvoirs. Autant pour les couturières que pour les chars, que pour... On avait carte blanche. » (participante)

« Ce que je voudrais revendiquer pour ce projet à l'époque, c'est que c'était vraiment avec des gens du quartier. La costumière était une nana du Mont-Pilât, qui est l'un des quartiers les plus difficiles. Elle cousait et était copine avec un mec qui était au Mas du Taureau et qui voulait être créateur de costumes. Du coup, Aïcha les avait branchés. Quelle galère ! Je ne m'en rendais pas compte, mais elle était très fragile et très jeune. Et en même temps, elle était géniale, cette fille, un grand talent.

Le chorégraphe, Fifi, il faisait partie de l'association Ulumbu, qui était géniale, mais qui était une association. C'est très fragile, tous ces endroits. C'est la fragilité d'un projet comme ça quand on veut le mener avec la vraie conviction de dire "On fait avec des gens du terroir", qui ne sont pas forcément des professionnels. C'est une prise de risque permanente qu'on fait. [...] Je me disais que ce sont des tremplins pour des jeunes qui avaient des envies et qui n'avaient pas les moyens de leurs envies.

Je me disais qu'à travers un projet comme ça, ça les met en situation "professionnelle". Et ça les met dans un réseau parce qu'après, ça a été vu, son travail, quand même à Fatima Adjili, ce n'est pas de la merde, ses costumes, c'était vachement bien. » (coordinatrice)

La prégnance d'amateurs et de structures légères (associations) induit en effet une certaine fragilité. Les mois de préparation sont ponctués de quelques frayeurs : des tensions importantes éclatent entre la coordinatrice et la couturière, le chorégraphe hésite à partir saisir une opportunité professionnelle à l'étranger et ne sera retenu que par son passeport périmé, etc. Mais cette période se caractérise surtout par un investissement très important des participants professionnels et amateurs, rémunérés ou bénévoles.

« Il y a eu beaucoup beaucoup de travail. Je ne pensais pas que ça allait prendre autant de temps, parce que ça demande beaucoup d'énergie, un grand investissement. Mais, franchement, on oublie tout ça après. C'est le résultat qui compte. » ([assistante chorégraphe](#))

« On payait tout, on payait les matériaux et tout ça. Cela faisait partie de l'enveloppe. Par contre, on ne donnait pas de salaire, on ne donnait pas d'argent. [...] Il y avait juste une enveloppe qui arrivait à Médiactif, et le gérant nous donnait des salaires de misère et on n'avait même pas des temps complets. Il fallait vraiment avoir envie de travailler pour accepter. » ([coordinatrice](#))

« Mon mari [Georges Calvet], lui, il s'est imposé un travail monstrueux, il suivait toutes les répétitions, il faisait beaucoup de portraits, il aimait donner ses photos, etc. Il ne s'est jamais fait un rond avec, ça ne l'intéressait pas de toute façon. Et après il allait faire des photos aux fêtes scolaires de Vaulx-en-Velin, aux groupes associatifs, on l'invitait dans les mariages [rires]. Voilà donc bon c'était ça la Biennale. » ([participante](#))

En faisant la part belle aux amateurs, le projet cherche à révéler les talents, susciter des vocations, soutenir des carrières. Pour appuyer l'idée d'un projet par et pour les citoyens, la vision des écoles de Samba de Guy Darmet est régulièrement convoquée, témoignant d'une certaine identification des Vaudais aux favelas brésiliennes, qui peuvent chaque année faire la démonstration des potentiels qu'elles renferment.

« Nous, on suivait ce que Darmet avait dit : "Dans les favelas, voilà ce que l'on observe. Il y a les écoles de samba. Et de ces écoles, partent des talents magnifiques que l'on peut accompagner". Du coup, on essayait de faire pareil. Et effectivement, c'est vrai que ça marche. Il y a des talents magnifiques et des gens qui peuvent modifier le cours de leur vie doucement. » ([coordinatrice](#))

« Quand Guy Darmet nous a proposé ça, on s'est dit pourquoi pas, pourquoi pas faire comme au Brésil, nous on était marqué dans ce sens-là, et on s'est dit oui pourquoi pas devenir un genre de Défilé comme un carnaval à notre manière. Et ça été un... c'était un beau succès. » ([participante](#))

UN PROJET NOURRI D'IDÉAUX DE L'ÉDUCATION POPULAIRE

Où l'on découvre que...
défiler, c'est aussi s'affirmer
comme citoyen...

On sent que le projet vaudais est fortement influencé par les idéaux politiques de certains participants amateurs et professionnels, issus de l'éducation populaire. De nombreuses structures liées à ce courant sont en effet impliquées dans le projet (centres sociaux, MJC, etc.), ou gravitent autour (les Francas, scouts musulmans, etc.). Sans oublier que la ville est un bastion communiste historique, élisant un maire PCF ou proche de ce parti depuis 1929, et ce jusqu'en 2014.



Ces idéaux politiques sont parfois sous-jacents, parfois directement exprimés, selon des termes variés. Dans cette diversité de points de vue, on décèle une envie commune de permettre à chacun de s'exprimer, développer sa capacité à vivre en société, et surtout y trouver sa place en tant que citoyen à part entière. Un idéal qui sous-tend le choix des professionnels de favoriser l'implication des amateurs du quartier, et des participants bénévoles de se saisir de cet espace.

« Ce Défilé était vraiment vécu comme une revendication de citoyenneté, les gens ne le formulaient pas mais c'était ça. [...] C'était vraiment de l'animation populaire. Telle que je l'ai vécu... Bien qu'il y ait des tiraillements, et des imperfections, c'était cette idée du truc ensemble. C'est la vraie égalité... et les gens je pense ont des ressources pour peu qu'on les écoute, pour peu qu'on... qu'on prenne le temps. » ([participante](#))

« Effectivement, ça a confirmé – au départ, quand on y a réfléchi – cette rencontre de cette population avec ces enfants, des jeunes, des moins jeunes, toutes classes confondues. Là, on était tous pareils. On était vraiment des frères, des sœurs... C'était magnifique. C'était magnifique. » ([assistante chorégraphe](#))

Cet idéal égalitaire et humaniste nourrit l'effervescence du territoire durant toute la préparation, avant l'apothéose du jour J au centre-ville de Lyon, où les Vaudais se présentent devant des centaines de milliers de spectateurs.

[4] <https://www.leprogres.fr/rhone/2013/03/27/le-centre-social-et-culturel-peyri-rend-hommage-a-georges-calvet>

LES VAUDAIS FIERS DE LEUR PROJET : REPRÉSENTER SA VILLE, DÉJOUER LES STIGMATES

Où l'on découvre que...
Le premier Défilé « rue de la Ré »
fut un geste politique autant
qu'une performance artistique...

Les souvenirs de ce premier Défilé rue de la République transpirent la joie. Les embûches et l'incertitude de la réussite du projet ne la rendront que plus éclatante. Après l'aventure de la préparation, c'est le défi du jour J : le char va-t-il être acheminé à temps ? Les danseurs vont-ils réussir à tenir jusqu'à la place Bellecour ? Le public sera-t-il au rendez-vous ?

«Moi, c'était plutôt un challenge pour voir si on peut arriver à danser de l'Hôtel de Ville jusqu'à Bellecour sans s'arrêter. C'est quand même énorme. Parce qu'on se dit "Est-ce qu'on va pouvoir le faire, est-ce qu'on ne va pas pouvoir le faire et puis euh... Comment va être la réaction du public..." Donc c'est un premier projet, mais même pour le staff de Guy Darnet et tout ça, c'est aussi une première pour eux, donc on était un peu dans le flou.»
(participante)

Les Vaudais, très fiers de leur projet, s'approprient le centre-ville de Lyon, et par là-même cherchent à donner une autre image de leur commune. La richesse multiculturelle, et les talents artistiques exposés ce jour-là, visent à conjurer le stigmate de ces jeunes banlieusards, pour beaucoup issus de l'immigration.

«Vaulx-en-Velin c'est quand même une ville un peu compliquée, mais qui est sauvée par tout ce tissu associatif très festif et très événementiel. Donc les gens qui y vivent, très souvent, défendent leur ville parce que le positif est plus fort que le négatif. Pour les Vaudais c'était très important d'aller à Lyon. Au fur et à mesure qu'on répétait, puisque le char était magnifique, il plaisait à tout le monde, ils se sont aperçus qu'il y avait vraiment un beau projet qui tenait la route, ça les rendait complètement euphoriques parce qu'ils étaient fiers de ce qu'ils allaient montrer.

Dans le car, je n'ai jamais vu une fiesta comme ça. C'est des youyous, des chants, de la danse. C'était vraiment le truc de ouf. Ils criaient par les fenêtres "On est de Vaulx-en-Velin", "C'est Vaulx-en-Velin qui débarque !" Ils voulaient vraiment affirmer que Vaulx-en-Velin était là. Donc c'est incroyable. Tout le monde était dans le délire complet, aucune peur. Il n'y a pas d'angoisse, il n'y a pas des trucs comme ça. Ce n'est que de la joie, de l'enthousiasme et de l'énergie, beaucoup, beaucoup d'énergie.» (coordinatrice)

«Qui est-ce qui traverse Vaulx-en-Velin qui est-ce qui sait qu'il y a 40 associations, pleines de nationalités différentes ?» (participante)



Le Défilé (2002) © Georges Calvet

Les discriminations qui sont encore le quotidien de beaucoup de jeunes sont, en un sens, effacées par l'effet carnavalesque de cette grande parade joyeuse.

«Personne ne s'attendait au Défilé, tel qu'il était. Ça a été un choc. D'autant plus qu'il y avait une crainte énorme, dès que les banlieues arrivent dans le centre-ville, il y avait toujours ce racisme ordinaire et classique, la crainte des émeutes, qu'ils cassent tout, qu'ils cassent les vitrines, etc. Et en fait, il n'y a eu aucun problème. Et ça, ça a été une victoire positive sur l'image que les mômes de banlieue avaient, et comment occuper le centre-ville. Il y avait un... comment dirais-je ? Il y avait un geste politique très fort, d'amener les jeunes dans le centre-ville, de les rendre visibles, dans une partie positive d'eux-mêmes.» (Gilberte Hugouvieux, responsable à l'époque d'Inter Services Migrants)

«Donc on a défilé, et on n'a eu aucun problème. Et même, quand on a fini et qu'on nous a dispatchés, on continuait à rentrer, costumés, dans les cafés, les restaurants. C'était incroyable. Et on ne s'est jamais fait jeter de nulle part, au contraire tout le monde était content comme tout.

Donc voilà des choses qui sont intéressantes, parce qu'ils voient quand même déferler des bandes d'arabes et des noirs, parce que des blancs, il n'y en avait pas beaucoup dans le Défilé. Ils n'ont pas d'appréhension et ils sont très contents. Cela veut dire que tout ce qui revêt quelque chose de festif et artistique, danser et chanter, c'est très bien accueilli. Donc pour moi, c'est vraiment un langage, c'est quelque chose qui parle à tout le monde, même un restaurateur qui est peut-être très éloigné de ce genre de pratiques, ou pas. Mais c'est incroyable ce que ça... Moi, j'ai adoré.» (coordinatrice)

C'est aussi l'intense dynamique associative de Vaulx-en-Velin qui se donne à voir. Une effervescence, des publics, et une culture professionnelle qui font la fierté de la coordinatrice.

LES RETOMBÉES DU DÉFILÉ

Où l'on découvre que...
de l'individu vers le collectif,
le Défilé, c'est une culture à part
entière, qui s'ancre au fil
des danses...

Les Vaudais reprennent donc en partie la maîtrise de leur image, et se voient apparaître sous un nouveau jour dans l'espace médiatique. Le premier Défilé aura un impact certain sur les représentations de la ville, ou plutôt des villes et de leurs habitants. Dans leurs paroles, Farida et Nicole soulignent qu'au-delà de Vaulx-en-Velin, c'est également Lyon qui a été transformée par le premier Défilé.

«Quand on est arrivé, on était super contents, parce qu'on se disait "Chouette on est arrivé". J'ai même une photo de *Libération* où je suis en première page, et j'étais comme ça le poing levé, en disant "Ouais je suis arrivée !" Et c'est une dame pour qui je fais des ménages, parce que moi je ne suis pas abonnée à *Libération*, et puis elle m'a dit "Regarde tu es dedans", je lui dis "Ah bon *Libération* ?" [rires].

Que je vois *Le Progrès* ou... mais là quand je me suis vue dans *Libération*, ah ça m'a... Je me suis dit "Ben si *Libération* était présent aussi, c'est que c'était quand même un évènement qui était... une première", surtout pour Lyon, parce que tout se passe sur Paris. Là, c'est bien quelque chose à nous, les Lyonnais, donc c'est... c'est ça aussi, c'est cette fierté aussi d'avoir quelque chose à nous.» (participante)

«Monsieur Guy Darmet il a fait une belle affaire. Il nous a laissé ça comme héritage à Lyon. Avec tous les milliers de gens qui viennent assister à ça, c'est le plus beau jour de – ce n'est pas carnaval, là-bas à Rio, c'est carnaval, ici c'est le plus beau Défilé d'Europe malgré tout.» (participante)

Les effets sur le territoire sont aussi notables. Des espaces associatifs ouvrent dans la foulée, et cette première expérience permettra de créer une véritable «culture Défilé» soutenue par Médiactif – opérateur du groupe vaudais jusqu'en 2014 – et ses partenaires. Elle se retrouve également au niveau des participants, car beaucoup de la première édition sont devenus des historiques, s'inscrivant assidûment à chaque édition – ou presque – et ce encore aujourd'hui, 25 ans plus tard. Cette force vive «d'anciens du Défilé», qui pour certains montent en responsabilité d'un Défilé à l'autre, contribuera largement à la réussite des éditions suivantes.

«Je pense que ce sont des projets comme ça qui ont fait qu'il y a eu quand même une énergie associative collective qui a été remarquée, parce qu'après ils sont venus me chercher pour prendre la direction du centre social, parce qu'ils ont trouvé que j'avais fait un joli travail. J'ai l'impression qu'on a développé une telle énergie et qu'on a réussi à entraîner une telle participation, aussi bien des gens que des structures associatives et des structures qui sont aussi associatives, mais plus grandes, comme la MJC ou l'Epic, ça les a un peu interpellés quand même. Et ils ont créé des bâtiments associatifs. Ils ont créé l'espace Carco, qui est un bâtiment associatif, et Frachon. Je suis sûre que ça a compté pour la mise en place de ces bâtiments. C'est sûr et certain.» (coordinatrice)



Le Défilé (2004) ©Georges Calvet

PLONGÉE DANS UNE DÉCENNIE DE DÉFILÉS À FEYZIN

La commune de Feyzin a participé (et deviendra même opératrice) à quatre éditions du Défilé : en 2012, 2016, 2018 et 2020. Son implantation sur la commune est née de différents hasards et rencontres, s'est pérennisée par le travail des équipes et des artistes, et a finalement permis à la Ville d'étoffer sa politique culturelle autour d'un fort axe « danse », ainsi que de modifier son image. Ce récit documente cette appropriation du Défilé par la municipalité.

Il se base sur les propos de Murielle Laurent, actuelle maire de Feyzin après y avoir été adjointe à la culture, Béatrice Zeroug, actuelle adjointe à la culture, et Aurélien Kairo, danseur et chorégraphe mêlant héritage hip-hop et vocabulaire de la danse contemporaine (il a été danseur de Marie-Claude Pietragalla).

LA RENCONTRE ENTRE LA COMMUNE ET LE DÉFILÉ : HASARD DES PERSONNES ET CONCORDANCES DE VALEURS

La présence du Défilé à Feyzin doit beaucoup à la volonté de l'actuelle maire, qui a d'abord été conseillère municipale déléguée à la musique et aux musiques actuelles. Originaire d'une petite commune de la Drôme, elle avait été marquée par le premier Défilé auquel elle avait assisté, en 2001.

« J'en garde un souvenir très très impressionnant, ça m'a semblé surdimensionné par rapport aux manifestations culturelles que j'avais pu connaître, j'ai trouvé ça grandiose ! [...] Je n'y suis pas retournée après, mais quand la question de la Biennale est venue dans l'histoire feyzinoise, le fait que Feyzin puisse y participer, j'ai trouvé ça super original ! [...] Ça s'est fait assez naturellement ». (maire)

Autre hasard, le lien entre deux techniciennes des services culture de Feyzin et Saint-Genis-Laval, qui permet de lancer le partenariat entre les deux communes et l'entrée de Feyzin dans le cadre du Défilé.

« C'est la responsable du service culture de l'époque qui était en lien avec la responsable du service culturel de Saint-Genis-Laval, et en fait, la directrice culturelle de la ville de Saint-Genis-Laval a dit à celle de Feyzin qu'eux repartaient pour la Biennale de la danse et qu'ils cherchaient une ville partenaire. Notre directrice est venue nous en parler à nous élus, et ça a commencé comme ça ». (maire)

À cette même période, le chorégraphe Aurélien Kairo (Compagnie De Fakto) vient d'emménager sur la commune de Feyzin.

Où l'on découvre que...
un peu de chance et beaucoup
de volonté peuvent être utiles
pour réunir artistes, élus et
agents communaux...

« Donc il se trouve qu'on a déménagé parce que marre d'être en appart, tout simplement hein, pour des raisons familiales, les enfants et tout, donc on atterrit à Feyzin, on connaissait pas du tout la mairie hein, mais bon après nous, on va les voir, puisqu'on habite ce terrain-là, et puis, ça a embrayé sur le Défilé, et puis après voilà... »

Pour participer au Défilé, la ville rencontre différentes compagnies. L'affinité avec la compagnie De Fakto est immédiate, basée sur une proximité de valeurs et de méthodes.

« On a rencontré différentes compagnies, et c'est leur manière de travailler aussi qui nous a complètement convenu. [...] La relation s'est faite naturellement, ça a été tout de suite. Il y a des partenariats comme ça. Ils ont bien compris les valeurs qu'on voulait transmettre par cette Biennale et je pense... enfin, j'en suis sûre, on partage des valeurs communes, sur la question de l'égalité, de la transmission, l'intérêt pour la jeunesse... » (maire)

« On a construit une relation ensemble, de travail, d'envies communes, de politiques communes aussi. On ne cache pas qu'on a toujours eu aussi un engagement politique, et ce que fait Feyzin en termes de culture, c'est bien. Ce sont nos responsables et ils assurent. Le jour où ils assurent plus, on se casse ! [Irides] Avoir une conscience politique c'est important, parmi les artistes... Pour nous c'est très important. » (chorégraphe)

Cette proximité et ce choix ne tiennent pas à l'esthétique hip-hop de la compagnie, mais notamment à la volonté partagée avec la municipalité d'agir « en direction de la jeunesse » (maire), d'être dans une logique d'éducation populaire, de « petite culture » (chorégraphe), plutôt que d'excellence et de recherche de rayonnement à tout prix.



Le Défilé(2010)©Métropole de Lyon-Jacques Leone

LES CRAINTES ET LES DIFFICULTÉS DU DÉBUT POUR LES ÉLUS

Le lancement du Défilé représente une épreuve « impressionnante » pour les élus, notamment en raison de leur méconnaissance du champ de la politique culturelle et de la cartographie des acteurs :

« Moi, j'étais assistante commerciale, au début je me suis vraiment demandé ce qui me tombait sur la tête ! [...] J'étais conseillère municipale, donc pas une habitude des institutions... Du coup, la DRAC, la Région, sur les aspects culturels, c'étaient des choses lointaines pour moi, je ne savais pas non plus que "la Biennale" existait en tant que telle, c'est des choses que j'ai découvertes quand on s'est inscrit dans la démarche Biennale de la danse. » (maire)

L'inscription dans le Défilé a représenté pour la ville l'engagement d'un important investissement budgétaire, sous le regard critique et inquiet d'une partie du conseil municipal.

« Les principales critiques ont tourné autour du budget. Les retours sur investissement, le ratio. Mais c'est pas le genre d'évènement sur lequel on doit faire ce genre de calcul ! On nous disait que c'était beaucoup d'argent pour pas grand-chose, pour très peu de gens. On sait très bien que la culture, ça ne rapporte pas, pas comme ça. Ça rapporte humainement, sur le plan relationnel, et la Biennale en est un très très bon exemple. » (maire)

Où l'on découvre que...
le Défilé, quoi qu'on en dise,
c'est quand même beaucoup
d'angoisse pour nos édiles...

L'inscription dans le Défilé est vécue comme un défi important pour la ville. D'autres élus de Feyzin avaient décliné précédemment la responsabilité de porter un tel projet.

« Je me souviens de notre première signature, c'était avec Saint-Genis-Laval à l'époque, et je dois dire que j'en garde un souvenir assez ému, parce que c'était un engagement fort, de s'inscrire dans la démarche de la Biennale de la danse. Quand on ne le vit pas de l'intérieur, qu'on ne sait pas comment ça fonctionne, on appréhende : est-ce qu'on va avoir assez de moyens, est-ce que la relation avec la Biennale va bien se passer, est-ce qu'on va être à la hauteur du projet... » (maire)

LES BUDGETS ET LEUR GESTION

Où l'on découvre que...
pour une commune, mobiliser
budgets, lieux, publics et
partenaires, ça n'est jamais
une mince affaire !

La ville fait le choix de « réussir » le Défilé en y consacrant un budget important (70 000 € pour la dernière édition), englobant une subvention directe (25 000 €) et un ensemble d'actions et de prestations (mise à disposition de lieux, de personnels...). À cette participation s'ajoute celle des autres communes et partenaires pour former un budget global plus important :

« C'est conséquent. Il y a la DRAC, je sais qu'il y a tout le monde, c'est un pot commun. [...] Là en 2020 à Feyzin, c'est... Feyzin/Vaulx-en-Velin/Pierre-Bénite, on dépassait les 100 000 € hein. » (chorégraphe)

Les participations des différentes communes engagées sont inégales, fonction de leur capacité et de leurs choix budgétaires. La construction du partenariat implique donc une répartition des actions menées sur les territoires en fonction de celle des financements apportés :

« Pierre-Bénite ils sont petits, ils ont dit En 2020 "Nous on a que 10 000 €, est-ce qu'on peut faire quelque chose avec vous ?" Donc voilà. Donc on leur a ouvert la porte, hein. [...] Après, Feyzin et Vaulx-en-Velin mettaient la même somme d'argent, donc du coup après, on est plutôt partis sur un budget équitable, en termes d'actions, sur le territoire, et tout ça. Après, Pierre-Bénite, c'était plus en fonction de ce qu'ils apportaient, quoi. [...] Les politiques sont très regardants par rapport à ça, et c'est normal, ils ont raison. Il y en a qui mettent plus, il y en a qui mettent moins, tu ne peux pas avoir autant en mettant moins que d'autres, quoi. C'est pas simple hein. » (chorégraphe)

La gestion d'une telle somme peut s'avérer difficile, voire impossible pour les compagnies qui n'ont pas forcément l'assise financière et les capacités techniques nécessaires.

« Pendant très longtemps, au sein de ma compagnie, c'était les plus gros budgets qu'on avait, donc, c'était lourd à gérer. On avait même de gros problèmes de trésorerie pour pouvoir les porter, donc c'est mieux que ce soient effectivement des opérateurs et les villes qui les portent. Parce que ce ne sont pas toutes les compagnies de toute façon qui pourraient le faire. [...] Il faut de la trésorerie, il faut de l'administratif, c'est lourd en coordination. En logistique c'est très lourd aussi. Nous on n'a pas les ressources humaines. C'est impossible. » (chorégraphe)

Le portage mais aussi le travail de coordination financière, assuré par une personne dédiée par le porteur, sont donc identifiés comme des aspects cruciaux pour la réussite du projet. La municipalité a dès le départ mis à disposition un coordinateur dédié à cette gestion, qui se complexifie à mesure que le Défilé approche.

“Je pense qu’il y a des territoires où ils n’y arrivent pas parce que justement il n’y a pas ce rôle qui est bien pris en compte, qui est anticipé, et que du coup...c’est la ressource la plus sensible. [...] On est sous l’eau. On travaille la nuit nous, tout le temps. Faire de l’administratif, des devis, des ci, des ça, on nous demande tout le temps des trucs. [...] Et puis quand il y a un coordinateur ou une coordinatrice qui n’assure pas, qui n’est pas compétent ou qui ne fait pas le job, ou que je sais pas quoi, pfff... laisse tomber. C’est un désastre ! [rires] On l’a vu plein de fois sur le Défilé, ça. Vraiment le point crucial, en interne, c’est la coordination.» (chorégraphe)



Le Défilé(2016)©Ville de Feyzin - Patrice Dumont

Où l’on découvre que...
s’engager dans le Défilé permet
(parfois) de prendre conscience de
la valeur du patrimoine local...

(RÉ)INVESTIR SON TERRITOIRE

Autre sujet d’importance, l’organisation du Défilé implique pour les communes de trouver différents lieux : lieux de répétition pour les danseurs, les musiciens, lieux de création des costumes, lieux de stockage des costumes et des chars.

“Il y a tout ce travail-là, qui se fait par une discussion entre les communes : on se demande qui est en capacité d’accueillir quoi, mais ce travail s’est toujours bien passé, en termes d’articulation entre les communes. Nous, on a libéré un étage de l’école de musique pour que les costumes puissent être stockés, il y avait des ateliers couture dans les communes concernées ... On discute entre communes : "Moi j’ai un lieu là"...» (maire)

La coopération se fait d’autant plus facilement que l’occupation des lieux par le Défilé n’est que temporaire, ce qui limite les contraintes et permet d’envisager des solutions variées. La municipalité de Feyzin cherche également à pérenniser la présence de la compagnie au-delà du moment du Défilé. Elle envisage d’abord d’anciens locaux de la section Segpa du collège, dont la réhabilitation s’avère trop coûteuse, puis entame une collaboration avec le centre de loisirs municipal.

La compagnie, installée dans le centre de loisirs, est ainsi mise en réseau avec les autres associations et acteurs résidents. La Ville demande alors à ces différents acteurs, mais aussi à l’école de musique municipale et à l’Épicerie moderne, salle de musiques actuelles, de travailler ensemble autour d’un axe «danse». La compagnie propose la création d’un centre de formation chorégraphique dédié à la danse hip-hop, dont le succès est immédiat.

“Ils nous ont filé un lieu et on s’est dit "Qu’est-ce qu’on va faire dedans ?". Ils ont dit «Bah c’est à vous d’y réfléchir», donc avec Karla, ma compagne, on a monté un centre de formation professionnelle pour les danseurs interprètes, hip-hop. [...] On est le seul et unique en région Auvergne-Rhône-Alpes à faire ça... Et on a une quinzaine de jeunes, à l’année. [...] C’est un centre de formation professionnelle, pas une école de danse ! Certifié Pôle Emploi, 900 h annuelles de formation, etc. donc, c’est vraiment pour ceux qui se professionnalisent. Donc dès que ça a ouvert, on a eu du monde et ça a tout de suite marché.

À chaque promo, on a 50% de nos effectifs qui trouvent du travail après, avec des compagnies. C’est plus que les conservatoires, en termes de stats.» (chorégraphe)

CONQUÉRIR LES PUBLICS

Comme dans d'autres communes, le Défilé attire en premier des participants issus des classes moyennes, ce qui ravive l'enjeu de faire venir des participants issus des milieux et quartiers populaires. Lors des premières éditions, cette ambition a été facilitée par l'inscription de plusieurs quartiers en Politique de la ville. Rapidement cependant, la commune a perdu ce soutien et les budgets afférents.

«Les premières années, ça a bien fonctionné, nous on a pu mettre en place des actions Politique de la ville autour de la Biennale de la danse. [...] Maintenant on a deux quartiers en veille active, mais on n'a pas pu faire d'actions "Biennale de la danse" avec ces quartiers. C'est des choses qu'on n'a pas pu maintenir. C'est vraiment lié à la perte de la Politique de la ville. Ça nous servait à financer surtout des postes, de personnes qui pouvaient mettre en place des actions, nous aider à penser à comment toucher ces quartiers... Là, on n'a plus de financements de postes, et on n'a pas la ressource en interne pour le faire.» (maire)

Et le Défilé s'institutionnalise au fil des éditions, perdant son statut de nouveauté attractive pour les jeunes.

«Avec le temps, le Défilé, pour les jeunes, ça s'est inscrit comme un truc de vieux, quoi : "Mais non, ça c'est pour ma daronne, c'est ma daronne qui va danser là, moi c'est pas pour moi"». (chorégraphe)

Le recrutement des publics «Politique de la ville», et plus largement des jeunes et des publics «éloignés de la culture» va donc reposer sur un ensemble de stratégies mises en place par la municipalité et la compagnie De Fakto.

Où l'on découvre que...
pour assurer une mixité
des participants, le travail doit
être autant social qu'esthétique
ou partenarial...

«On met les mains dans le cambouis et on travaille plusieurs publics séparément, pour après tenter de les regrouper, de les rejoindre à la fin. Pour nous, attraper des jeunes et les mettre dans le Défilé, c'est vraiment à chaque fois un enjeu incroyable.» (chorégraphe)

– Proposer une diversité de possibilités d'engagement

«Les jeunes, on est obligés de les faire entrer dans le projet de manière différente que les adultes, parce que sinon, on les perd tout de suite. Ça demande de créer le projet à plusieurs vitesses : un grand groupe d'adultes qui part du début, pendant 10 mois, et qui répète une fois par semaine, il faut une régularité comme ça pour les adultes. [...] Les jeunes il ne faut pas trop leur parler du futur hein [rires]. [...] Donc c'est plutôt des stages pendant les vacances.» (chorégraphe)

– Aller vers les jeunes par des démonstrations *in situ*

«On essaie d'inventer toutes sortes d'interventions pour d'abord essayer de les séduire, les accrocher [...], il faut des interventions à l'école, pour susciter l'envie, etc. On est plus sur de l'accroche, c'est-à-dire qu'on parle même pas de chorégraphies pour l'instant, ou du Défilé, hein. [...] On intervient pendant la récréation. Ils ne savent même pas, ils sont même pas au courant de ce qui se passe. À la récréation, on met la musique, on fait une démonstration, on les fait danser. Ils kiffent, après ils disent "Mais pourquoi vous êtes là ?" et là on prend un micro et on dit "Voilà on est là parce qu'on a envie que vous veniez danser. Vous avez vu, c'est kiffant, est-ce que ça vous a plu ?", oui, "Est-ce que vous voulez continuer ?"» (chorégraphe)

– Confier l'animation du public jeune à des enseignants jeunes

«Le plus dur c'est qu'ils accrochent avec leur professeur. Et souvent les chorégraphes et tout ça et nous, on est trop vieux. [...] Il y a un problème générationnel. Nous du coup on pilote les adultes, et on chapeaute les grands rassemblements sur les deux derniers mois on va dire, pour rapprocher tous les groupes et tout ça, mais en fait, nous on a plusieurs professeurs, qui sont issus de notre centre de formation, qui ont déjà plus 21, 22 ans. Et ça ça parle mieux à des ados que de suivre un mec qui a 45 ans, tu vois.» (chorégraphe)

– Faciliter l'intégration de personnes doutant de leurs compétences

L'esthétique hip-hop est présentée comme attractive pour les publics jeunes, le chorégraphe propose des gestes chorégraphiques simples, afin qu'ils soient accessibles. Dans la même logique, la compagnie mise également sur sa costumière, dont le travail allie qualité esthétique et accessibilité pratique. Il permet ainsi d'inclure des publics a priori impressionnés par le travail artistique.

«Cette costumière, elle a un savoir-faire incroyable. [...] Elle sait faire avec rien, avec n'importe quelle matière, tu dis "Mais ça je le mets à la poubelle", et en fait non, elle récupère et elle fait un truc génial. Juste avec du papier, des ciseaux, un pistolet à colle, et c'est tout, quoi. Et ça fait que tout le monde peut venir en fait... Et participer à des choses incroyables avec des outils... tous simples. [...] La dimension socio-culturelle pour moi est là, c'est d'apporter de la culture à tous les publics. [...] Que tu saches danser ou pas, que tu viennes de tel quartier ou de celui-là... Tu dois apprendre la choré, c'est tout. [rires] Tu dois juste prendre un ciseau et couper ce truc-là, c'est tout. Et on participe ensemble.» (chorégraphe)

– Un travail partenarial

La rencontre de différents publics, notamment jeunes et populaires, repose également sur l'action de partenaires. Le plus stratégique est l'Éducation nationale, les collèges, mais le lien avec le Défilé dépend largement de la bonne volonté des personnels en poste, régulièrement rejouée.

“On est sur des one-shots... On arrive comme ça, parachutés, alors qu'on n'est pas inscrits dans des cursus. [...] On appelle la directrice du collège par exemple. Si elle n'est pas sensible à la danse déjà, elle va faire "Ouais, bon, faut voir, je veux bien prendre un rendez-vous, pour quoi pas...", mais elle peut très bien dire "Non, mais ils font déjà du théâtre ou autre chose"... [...] On a connu des directeurs qui étaient géniaux, et puis il y en a qui sont..."» (chorégraphe)

Les services municipaux concernant la jeunesse sont largement impliqués, avec le projet de sensibiliser progressivement les nouvelles générations au Défilé : l'école de musique, le centre social, le centre de loisirs, les écoles municipales qui proposent aux élèves de réaliser des accessoires sur le temps périscolaire.



Le Défilé (2018) © Ville de Feyzin

EFFETS ET RETOMBÉES DU DÉFILÉ

Où l'on découvre que...
pour une ville, en dix ans
de Défilé, les retombées positives
ne sont pas dures à trouver...

Après une dizaine d'années d'implication dans le Défilé, la ville peut commencer à mesurer des effets de son appropriation de l'événement.

– La production d'une nouvelle politique culturelle

La municipalité a fait le choix d'une mobilisation importante autour du Défilé, appuyée sur un portage politique et financier fort et continu. Elle a ambitionné d'utiliser le Défilé pour transformer la politique culturelle communale. Le lien avec la compagnie s'est donc étoffé par la mise en place d'un conventionnement, l'attribution de missions en périscolaire et péri-colège, une programmation danse avec l'Épicerie moderne, le soutien au centre de formation.

“C'est des choses qu'on n'aurait pas faites s'il n'y avait pas eu la Biennale ! [...] C'est un engagement fort, dans la mesure où ça donne un autre sens à la politique culturelle de la Ville. Pour Feyzin, ça marque un petit peu un tournant, dans le sens où Feyzin avec l'Épicerie moderne s'était inscrit dans une démarche de musiques actuelles. Et là, on part sur un autre art, tout en gardant le soutien et l'engagement auprès de l'école de musique.” (maire)

– Une évolution de l'image de la ville

D'autre part, la ville de Feyzin est très marquée par son image industrielle, notamment attachée à la présence de la raffinerie. Pour la municipalité, une participation importante à la Biennale permet de présenter un autre visage :

“ Avec l'histoire de Feyzin, qui est liée à la plateforme de raffinage, en termes d'image, c'est aussi bien que Feyzin soit connue sur des questions culturelles, Feyzin a fait beaucoup de choses du point de vue culturel, donc participer à la Biennale, ça permet de montrer ça. Ça permet de se dire "Tiens, il n'y a pas que la raffinerie..." » (maire)

La Biennale est également l'occasion de faire apparaître et de mettre en valeur un patrimoine historique pour lequel la ville n'était pas connue. C'est par exemple le cas du Fort de Feyzin, ouvert à la Biennale par les services du patrimoine :

“Le fait qu'on stocke, par exemple le char dans le Fort de Feyzin, ça a permis aussi de faire connaître ce fort ! C'est toutes ces petites choses qui ont permis de donner une autre image, un autre rayonnement de la commune, autrement que par la raffinerie.” (adjointe à la culture)



Le Défilé (2016) © Ville de Feyzin - Patrice Dumont

– Des relations de travail durables avec les communes partenaires

Les partenariats avec d'autres municipalités autour d'un tel projet, à la fois coûteux, atypique, mobilisateur, permettent une meilleure connaissance réciproque, et la mise en place de collaborations entre élus et techniciens.

« Ça nous permet de mieux nous connaître avec les autres équipes, les autres communes, au-delà parfois de nos étiquettes politiques. Justement avec Saint-Genis-Laval, Vaulx-en-Velin, Pierre-Bénite, Saint-Priest, qui est Les Républicains... Moi je suis socialiste, on a des orientations politiques assez différentes. Mais là, on s'est retrouvés : ça a été un temps pour nous connaître, les maires, les élus, de créer un autre tissu relationnel, de connaître mieux les dirigeants et les territoires. » (maire)

Cette collaboration exigeante implique parfois pour les communes de faire preuve d'une transparence dont elles n'ont pas l'habitude, de montrer des difficultés parfois anciennes. L'une des villes partenaires a ainsi été amenée à « avouer » aux autres ses difficultés en matière de transports :

« Ils ne pouvaient pas transporter les participants sur les lieux. [...] Les villes n'osent pas forcément se dire leurs difficultés, avouer qu'elles ont tel ou tel souci. Ça crée parfois des incompréhensions, de la tension entre communes partenaires. C'est parfois difficile de dire ses difficultés, ... Comment on fait ? Qui paie ? La Biennale ? La commune porteuse ? » (maire)

Cette épreuve concerne aussi les différents services techniques mobilisés sur des demandes hors normes.

Dans la plupart des cas, l'effort demandé est vécu comme un challenge :

« Pour les services aussi, c'est une aventure ! Dans les repas du personnel, il y a toujours un moment où la Biennale de la danse est abordée ! Ça rappelle des souvenirs aux uns et aux autres... » (adjointe à la culture)

– Une relation avec des habitants que l'on a du mal à rencontrer ailleurs

Le Défilé implique environ 10% de la population feyzinoise, et notamment des habitants qui ne fréquenteraient pas ou peu les services municipaux, qu'il s'agisse de personnes dont les difficultés n'ont pas été détectées, ou de personnes susceptibles de s'engager dans la vie de la cité.

« C'est des gens qu'on capte, à un moment donné, et qu'on garde après dans nos scopes, qu'on n'aurait pas détectés autrement. [...] Ça permet d'attirer des publics qu'on ne voit pas dans d'autres instances, des parents d'élèves par exemple. On a des typologies de publics qui n'apparaissent pas dans nos scopes habituels. » (maire)

Enfin le Défilé apporte une certaine fierté aux participants comme aux spectateurs.

« Même si elle n'est pas mesurée concrètement, voir le char de sa ville, ça donne vraiment un sentiment de fierté, se dire "On est là, quoi ! On l'a fait !" [...] Et il y a une dynamique vraiment particulière, qui se maintient, après la Biennale, il y a des liens, des histoires qui naissent. Humainement, c'est un apport intéressant. » (maire)

COMMENT LE DÉFILÉ ARRIVE EN TRIÈVES-MATHEYSINE

Le Trièves et la Matheysine, deux territoires du sud de l'Isère, ont participé ensemble à une édition du Défilé en 2018. L'arrivée du Défilé y doit beaucoup à une chorégraphe en résidence d'artiste, qui entend conclure en beauté ce projet, et à des acteurs culturels très mobilisés. Ce récit documente cette appropriation du Défilé par ce territoire.

Il se base sur les propos de Sylvie Guillermin, danseuse et chorégraphe grenobloise, directrice artistique du projet, de Valère Bertrand, directeur du Pot au Noir, l'espace artistique opérateur du projet, de Delphine Pelloux, coordinatrice culturelle au sein de la Communauté de Communes du Trièves, François Richer directeur du Cinéma-Théâtre de La Mure, Cathy Pastor, danseuse et chorégraphe adjointe du projet, Françoise Paris, chargée de développement culturel Matheysine-Trièves au Département de l'Isère, de deux participants, ainsi que sur les archives du projet.

LA RENCONTRE ENTRE LE TERRITOIRE ET LE DÉFILÉ : DES LIENS TISSÉS DE LONGUE DATE PAR UNE CHORÉGRAPHE

Où l'on découvre que...
le Défilé peut être
la conclusion magnifique
d'une résidence artistique...

Le Trièves est un territoire de moyenne montagne, peu peuplé (10 000 habitants) qui s'organise autour de trois communes principales : Monestier-de-Clermont, Mens, et Clelles. Ce territoire a découvert le Défilé en 2014. À l'initiative d'une costumière qui travaillait sur le Défilé, les centres socio-culturels ont organisé une « sortie famille » au Défilé qui a donné aux participants une forte envie de revenir.

Mais l'idée de lancer ce territoire dans l'aventure du Défilé vient essentiellement d'une personne, Sylvie Guillermin, danseuse et chorégraphe grenobloise qui a créé sa compagnie en 1988. Pendant 20 ans, elle a construit sa carrière sur des résidences longues, en lien avec des théâtres, restant par exemple six ans au Grand Angle de Voiron, autant au théâtre du Vellein à Villefontaine, trois ans au Dôme Théâtre d'Albertville, et plus récemment dans des territoires ruraux. Elle anime des ateliers, se passionne pour le travail de

création avec les amateurs, la rencontre sous toutes ses formes. Le Défilé correspond totalement à sa démarche d'artiste, c'est pour elle une évidence que d'y participer.

« La démarche de Guy Darnet à l'époque allait vraiment avec moi, ce que j'étais en train de découvrir du rapport aux gens, du rapport au public. De faire connaître notre art, parce que la danse c'est quand même pas simple, le corps c'est quand même pas facile du tout, et tout ce qui va avec : les costumes, les maquillages, l'exigence qu'on leur demande, etc., tout en étant, bien sûr, assez ouvert. J'aime bien cet équilibre qu'on doit trouver... »

On amène notre qualité professionnelle et en même temps on se doit d'être ouvert aux autres, à tous les âges. Je pense que c'est ça qui a fait que j'ai aimé. L'autre chose, c'était d'emmener les gens, leur faire découvrir le fait de danser une heure dans la rue, face à des gens.

Chaque fois [lors du Défilé] il y avait du monde, c'était un truc de dingue. Et c'est extrêmement fort de pouvoir partager cette émotion-là, ce qu'on vit sur scène, avec des personnes qui, elles, n'ont jamais été sur scène. »
(chorégraphe)

Sylvie Guillermin a accepté de prendre la direction artistique de quatre projets pour le Défilé, entre 1998 et 2016, chaque fois à la demande d'un théâtre qui l'accueillait en résidence. Mais cette fois, alors qu'en cette année 2018 elle achève sa troisième année de résidence d'artiste dans le Trièves, c'est elle qui propose de candidater.

Pour préparer le Défilé, sa résidence est alors prolongée d'un an par un avenant à la convention qui la lie au Département. La compagnie Sylvie Guillermin va alors concevoir le projet dans son ensemble, apporter ses ressources en interne (sept personnes, dont quatre danseurs) et ses réseaux. Intitulé Ahim-sa, « non-violence » en hindou, le projet s'inscrit dans la thématique de la paix du Défilé 2018.

UN TERRITOIRE DU TRIÈVES TROP PETIT POUR ENVISAGER DE PARTIR SEUL, ET UN OPÉRATEUR DONT LE CHOIX S'IMPOSE

Le territoire du Trièves est trop petit à lui seul pour envisager de lancer le projet, pour mobiliser en moins d'un an les 150 participants minimum fixés par la Biennale, et pour boucler le budget du groupe. Sylvie Guillermin propose alors un projet porté par deux territoires, le Trièves et la Matheysine. Comme le résume un acteur culturel, « Un territoire avait l'idée, l'autre avait l'argent ».



Carte repère du territoire, Trièves-Matheysine (d'après AURG)©Clément Payot

Sylvie Guillermin connaît de longue date le directeur du Pot au Noir, qui l'accueille en résidence. Cette structure très professionnelle programme une quarantaine de représentations et une quinzaine de résidences par an, installée entre champs et forêts, qui carbure à l'engagement et qu'elle espère voir porter le projet de Défilé.

«Au tout départ en 1997, le Pot au Noir c'est un projet complètement utopique d'une bande de copains, qui ont l'opportunité d'investir une grange située à Saint-Paul-lès-Monestier, c'est-à-dire à côté de Monestier-de-Clermont. Ces copains, ce sont tous des professionnels du spectacle : des comédiens, scénographes, des techniciens, des danseurs, des musiciens. Sylvie, c'est vraiment une vieille camarade de route. On est à peu près de la même génération, et on se connaissait avant même que le Pot au Noir existe.» (opérateur)

Le projet d'une participation au Défilé correspond à la mission que s'est donnée ce centre de soutenir la création artistique, en créant des liens au sein du territoire du Trièves. Le directeur du Pot au Noir voit précisément dans le projet trois avantages : finir par un « feu d'artifice » la résidence d'artiste de la Compagnie Sylvie Guillermin qu'il a hébergé pendant trois ans, créer des habitudes d'échanges entre le Trièves et la Matheysine, et contribuer à ce que la culture devienne enfin une priorité sur le Trièves aux yeux des élus.

Le Pot au Noir joue le rôle de facilitateur, il met à disposition ses réseaux et ses moyens techniques : un technicien, un camion, des espaces de stockage.

Il vient en appui de la coordination du projet surtout assurée par la Compagnie Sylvie Guillermin.

«Quand Sylvie, qui était en résidence, me dit "Tiens, j'aimerais bien terminer notre résidence de territoire par la Biennale", j'ai dit "Oui super !", et puis on a fait un tour de table avec le Département, avec la Com-com [Communauté de communes], avec Sylvie, avec nous, et quand il a fallu trouver le porteur du projet, tout le monde nous a regardés. En gros, personne ne voulait y aller. Sylvie ne pouvait pas y aller directement avec sa compagnie, et donc en gros tout le monde sur le territoire avait envie d'y aller mais personne ne voulait assumer le travail que ça représente. Donc on y est allé.» (opérateur)



Répétition (2018) © Ville de Mens

PARTIE LA PLUS DÉLICATE DU PROJET : LE MAILLAGE ENTRE LE TRIÈVES ET LA MATHEYSINE

Où l'on découvre que...
dans l'identité d'un territoire,
il ne faut jamais sous-estimer les
effets du relief...

Le porteur du projet anticipe l'énormité du travail à fournir mais cela ne le dissuade pas. Là où la part d'inconnu est la plus grande, c'est sur la manière de conduire un projet avec deux territoires si différents et de les faire travailler ensemble.

Ils ont beau être réunis depuis 2015 dans une instance administrative, le canton de Matheysine-Trièves dont le bureau est situé à La Mure, avoir quelques liens (comme une radio locale), ils sont profondément séparés par l'histoire et la géographie.

« La synergie Matheysine-Trièves, ça, pffou... [rires], tout le monde en doutait. Comme on n'est plus vraiment des lapins de trois semaines, on savait qu'administrativement, techniquement, logistiquement, ça allait être quelque chose. Ça allait être une aventure. On est des gens au sein de la structure qui aimons ces aventures-là, donc on le pressentait. Moi Lyon je connais, j'y ai travaillé, ça ne m'est pas complètement inconnu. Là où je ne mesurais pas les difficultés, c'est dans la liaison entre la Matheysine et le Trièves. Ça a été une vraie surprise ». (opérateur)

En effet, entre Trièves et Matheysine, les antagonismes sont solidement ancrés.

« Je pense que le Trièves a toujours été un territoire très précurseur et très dynamique, aussi bien dans sa structuration administrative - parce que très tôt, le Trièves, s'est doté de services culturels. Si je dis ça, c'est aussi pour mettre en miroir avec La Mure. Le Trièves c'est un territoire rural, la Matheysine c'est un territoire ouvrier. Ils sont très en retard par rapport à leur structuration et par rapport aussi à une sensibilité des élus en termes de politique culturelle. Il y a un vieil antagonisme, comme entre les Stéphanois et les Lyonnais [rires]. Il faut aussi savoir que Mens est protestante, et Monestier est catholique. Et oui oui, ce n'est pas encore les guerres de religion mais c'est vraiment ancré ça, dans le territoire, dans la sociologie des habitants. » (opérateur)

« Moi, je l'ai vécu d'être assis en terrasse au café à La Mure et d'entendre parler du tournoi de pétanque à Mens : "Déjà, on leur a foutu une branlée et puis c'est des vanu-pieds et c'est des fadas." Ce n'est pas grave. Je ne l'ai pas pris pour moi, j'ai bu mon café mais le Trièves a une image très décalée par rapport à la Matheysine. » (participant)

Les habitants du Trièves n'ont guère l'habitude de se rendre en Matheysine, sinon ceux de Mens à La Mure assez proche, de même que les Matheysins ne se rendent qu'exceptionnellement dans le Trièves.

Le territoire de la Matheysine (20000 habitants) est historiquement marqué par l'exploitation agricole et les ressources de son sous-sol, riche en anthracite. Il a dû faire un virage économique qui n'est pas encore achevé.

“ Pour la faire courte, La Mure était une région minière pendant plus d'un siècle, et qui se trouve sur un plateau, on est à 900 mètres d'altitude, et d'un point de vue géographique en rupture avec le reste du bassin grenoblois par la géographie.

Pendant longtemps, ça a été un facteur de croissance extraordinaire, et donc le réflexe de garder ce facteur de croissance pour soi-même a existé, avant que les mines ne ferment, où là, inversement, ça a meurtri le territoire et la population, qui a pu en faire un élément de culture propre, et qui a conduit à une forme d'insularisme qui est parfois un peu surprenant, et qui évolue grandement depuis une dizaine ou une quinzaine d'années par un renouvellement fort de la population. [...]

Le basculement d'une industrie très forte comme le charbon vers le bois et le tourisme, ce n'est pas la même culture dans la manière d'approcher l'ouverture au monde et comment on perçoit le monde. Je vous l'ai fait court, c'est évidemment caricatural. » ([directeur Cinéma-Théâtre de La Mure](#))

L'APPUI EN MATHEYSINE SUR LE CINÉMA-THÉÂTRE ET LA COMPAGNIE LES PETITS PAS DANS LES GRANDS

Pour mobiliser en Matheysine, les Triévois prennent contact avec le directeur du Cinéma-Théâtre de La Mure, l'équipement de centralité culturelle de ce territoire. Le directeur du Pot au Noir peine au départ à travailler avec son homologue.

“ On a deux façons de travailler différentes avec Jacques Richer [directeur du Cinéma-Théâtre de La Mure], et il a fallu apprendre à se connaître, à se découvrir. Le Cinéma-théâtre, il porte bien son nom : ils sont surtout sur une programmation ciné. Jacques Richer il est très cinéma. Le spectacle vivant, il connaît moins. Par contre, les techniciens du cinéma de La Mure travaillent aussi au Pot au Noir. Et ça, je peux vous dire heureusement que les techniciens connaissent bien les ressources de ces deux structures, car je pense que si ça n'avait pas été le cas, on n'y serait pas arrivé ». ([opérateur](#))

Une autre personne clé est contactée : Cathy Pastor, une danseuse et chorégraphe qui dirige une école de danse à La Mure. Cathy Pastor connaît bien le Défilé, dont elle a eu une première expérience en 2008 sur le projet du chorégraphe Christophe Delachaux en Isère, comme répétitrice d'un groupe de participants : la bonne humeur des répétitions, l'entrée dans la « rue de la Ré » le jour du Défilé, tout lui a plu.

Quand Sylvie Guillermin lui propose de repartir pour l'édition 2018 en tant qu'assistante chorégraphe, c'est un oui immédiat. Cathy Pastor apporte un relais tout à fait conséquent par rapport à l'ampleur du projet.

“ Sylvie Guillermin m'a contactée à double titre : c'est-à-dire que moi, j'ai une structure ici, un lieu qui sert d'école de danse, on peut appeler ça comme ça, je n'aime pas trop ce nom, voilà, avec un grand vivier de danseurs jeunes et moins jeunes, du reste, et puis elle m'a proposé d'être assistante à la chorégraphie avec elle sur ce projet. Donc double intérêt pour moi : super-intérêt pour la structure parce que ça permettait à des amateurs de participer à une aventure incroyable, humaine, artistique, travailler avec un autre chorégraphe, avec d'autres gens, on rencontre des gens différents et pour le coup, là, sur deux territoires, donc c'était doublement intéressant. Et puis pour moi, en tant que chorégraphe, de travailler avec Sylvie et son équipe, les musiciens, les décoratrices, c'était une nouvelle aventure artistique qui était super intéressante ». ([assistante-chorégraphe](#))

DES COLLECTIVITÉS DIVERSEMMENT CONVAINCUES

Où l'on découvre que...
d'une collectivité à l'autre,
les préoccupations ne sont pas
forcément communes...

La seule collectivité territoriale vraiment désireuse d'encourager les échanges entre Trièves et Matheysine est le Département de l'Isère. Il mène une politique de développement culturel en travaillant souvent dans une logique d'inter-territorialité, en s'appuyant sur ses « référents culture ». Françoise Paris est ainsi, en 2018, la référente culture Trièves-Matheysine au sein de la Maison du Département de la Matheysine.

Le Département joue un rôle majeur dans le projet de Défilé, il apporte un soutien à la fois indirect (financement de la résidence d'artiste de Sylvie Guillermin, subventions de fonctionnement au Pot au Noir et au Cinéma-Théâtre) et direct, puisqu'il finance le projet à hauteur de 15000 euros.

De son côté, la communauté de communes du Trièves a un véritable service culturel, une originalité pour une intercommunalité aussi petite. Il s'est structuré dans les années 90 autour de la lecture publique et l'accompagnement des artistes, nombreux sur le territoire, par des aides techniques, comme les prêts de matériel son et lumière, le tout dans une tradition de concertation avec les associations locales.

Cette «com com» du Trièves est rapidement convaincue de l'intérêt du projet. Elle est volontaire, à condition d'économiser ses deniers. Elle met à disposition du projet les moyens humains du service culturel, des moyens techniques (un appartement et une salle à Mens pour installer les ateliers couture/décors et stocker le matériel), mais financièrement apporte peu (subventions d'environ 3000 euros).

«Le Trièves est très dynamique mais aussi très économe [rires]. Depuis qu'on travaille sur le territoire, on se rend compte que le territoire se fait payer une politique culturelle par les autres collectivités.

En gros, en ce qui concerne le financement des associations du territoire, qu'elles soient culturelles ou sportives, c'est très mince quand même. Sur l'équipe en résidence de territoire, le Département met 15000 euros, le territoire met 1000 euros.

Il y a déjà une gestion, ce n'est même pas de bon père de famille, c'est une gestion de très bon père de famille nombreuse. C'est-à-dire que c'est la mentalité paysanne, où un sou c'est un sou, et attention à la dépense ! Il y a ça, il y a le fait que la culture oui, mais plus au sens de l'animation du territoire. Donc on accompagne les propositions en mettant en place un accompagnement technique.» (opérateur)

Le service culturel de la «com-com» est chapeauté par une élue à la culture, Véronique Menvielle, enseignante passionnée de danse, qui va faire participer sa classe de CM1-CM2 au Défilé.

Ce service voit dans la participation au Défilé l'occasion de structurer un peu la filière de la danse sur le territoire, d'inclure dans le projet des publics fragiles ou en insertion, de rassembler les habitants du Trièves au-delà des anciennes frontières administratives, de travailler aussi avec la Matheysine.

«L'objectif c'est clairement la cohésion sociale.

Anciennement, il y avait trois petites communautés de communes chez nous sur le Trièves donc trois secteurs.

En 2012, on a fusionné, voilà : nouvelle communauté de communes, mais du coup, on va dire que, encore aujourd'hui, il y a un peu deux secteurs, deux zones, que le Col du Fau délimite d'ailleurs. Il y a le Trièves-Nord et le Trièves-Sud. On a toujours aussi cet objectif de se mélanger, de faire des ponts entre ces deux secteurs».

(service culturel communauté de communes du Trièves)

Contrairement à son équivalent dans le Trièves, la communauté de communes de la Matheysine (CCM) n'a absolument pas structuré une action culturelle.

«La communauté de communes de La Mure n'avait pas de service culturel. Il n'y avait pas de territoire des affaires culturelles sur la Matheysine, c'était un peu Jacques Richer qui faisait office de directeur des affaires culturelles (DAC)».

(opérateur)



Atelier danse (2018) © Ville de Mens

DES ÉLUS QU'IL FAUT CONVAINCRE DE L'INTÉRÊT DU PROJET

Sans participation de la Matheysine, le projet n'est pas viable financièrement. Pendant un temps, tout est suspendu au feu vert des élus de la communauté de communes. Accepteront-ils de monter un projet commun de Défilé ? Et leur réponse ne vient pas.

« Dans le Trièves, les élus ont été convaincus tout de suite ! Parce que la culture dans le Trièves est développée depuis très longtemps. Il y a un Pôle ressources et un super théâtre qui s'appelle le Pot au Noir, qui depuis 20 ans fait un super boulot avec des artistes.

En Matheysine, c'est différent, il y a aussi des gens qui font des choses, mais on va dire plus récemment, et ils sont plus réticents. Les Matheysins sont différents, donc les élus sont différents, il faut beaucoup discuter pour qu'ils soient emballés, ce n'était pas si simple que ça [rires].

On y est arrivé, mais on a eu beaucoup de rendez-vous, de réunions, pour qu'ils disent ok. » (chorégraphe)

UNE CONVENTION TERRITORIALE D'ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE QUI NE FAIT PAS L'UNANIMITÉ

Le directeur du Cinéma Théâtre de La Mure est chargé de la coordination de la Convention Territoriale d'Éducation Artistique et Culturelle (CTEAC), dont les financements apportés par la DRAC à la Communauté de communes de la Matheysine ont pour contrepartie de structurer l'intervention culturelle dans le territoire. Ce directeur voit alors dans le projet de Défilé l'occasion d'utiliser ces financements, dont la communauté de communes ne sait trop que faire.

Certains élus municipaux freinent : pourquoi engager des sommes aussi importantes dans la culture ? Pourquoi payer un spectacle qui va être présenté à Lyon ? Ce projet de Défilé n'est-il pas, comme la CTEAC, le moyen pour l'intercommunalité de mettre la main sur la compétence culture jusque-là dévolue aux communes ?

De fait, aux yeux de bien des responsables politiques, cette convention, voulue au départ par quelques élus de La Mure, reste associée à la mise en place imposée par le préfet d'une « communauté de communes de la Matheysine ».

Dans cet EPCI, très étendu géographiquement, certains territoires ne se reconnaissent pas : ainsi de la région de Corps, qui relève d'un autre bassin géographique et humain que celui de la Matheysine. Le projet de CTEAC suscite donc des résistances :

« On a mis en place une CTEAC en 2014 qui a pris véritablement effet en 2016 sur le territoire, un accouchement relativement dans la douleur.

Avant, il y avait deux communautés de communes qui ont été obligées de fusionner, et il a fallu inventer la CTEAC en même temps que les élus apprenaient eux-mêmes à se dépatouiller de quelque chose qui venait de plus haut, puisque c'était la Préfecture qui a dit "Maintenant ça va être ça le format." [...]

Il y avait des résistances de partout, et une nécessité d'apprendre, voire un apprentissage du vocabulaire du milieu culturel par rapport aux objectifs. On s'est beaucoup heurtés à ces questions-là de ce qu'on appelle l'éducation artistique et culturelle.

On ne va pas lancer le débat de ce qu'est la culture, mais oui, la compétence culture ne fait pas partie des compétences dans les statuts de la communauté de communes. » (directeur Cinéma-Théâtre de La Mure)

LES ÉLUS SE RENDENT COMPTE DES BÉNÉFICES D'IMAGE DU PROJET

Le directeur du Cinéma Théâtre, convaincu que le Défilé est une opportunité pour la CTEAC, arrive à force d'insistance et fort du soutien de la DRAC à obtenir l'adhésion *a minima* des élus au projet.

« Comme coordinateur de la CTEAC, j'y vois une possibilité de rebond puissante, parce que participer à la Biennale était un objectif pour faire un travail local, on s'est servi de cet objectif.

En termes de mise en place du dispositif, il a fallu expliquer aux élus que c'était une chance inouïe de pouvoir participer à la Biennale, ça a été long à expliquer pourquoi il faut autant d'argent pour mettre en place des actions qui permettent de participer à la Biennale.

De ce point de vue-là, la DRAC Rhône-Alpes a été un appui tout à fait conséquent. Il a fallu faire venir les institutions pour que le message passe que ce n'était pas une petite compagnie qui d'un seul coup proposait un projet à 30 000 euros. [...]

Nous, on y a vu une superbe opportunité, parce que ça nous donnait un objectif qui était tout à fait flatteur pour rassembler une partie de la population autour d'un projet artistique qu'on allait ensuite présenter à Lyon, la capitale régionale. » (directeur Cinéma Théâtre de La Mure)

Sylvie Guillermin utilise ses réseaux tissés de longue date en Trièves et Matheysine pour créer une dynamique et lever les suspensions. Elle a travaillé avec les écoles, est connue des enseignants, des enfants, des professionnels de la culture... Autant de points d'appui pour mobiliser. Mais cela ne suffit pas. Il faut attendre que le projet soit bien avancé pour que les élus triévois et matheysins arrivent à une nouvelle perception du projet.

“Il y a eu le fait que petit à petit, "Biennale de la danse, ah ! On va faire des bus pour aller à Lyon, ah !" Il y a une aventure, on sort de nos frontières, on sort de nos prés carrés en fait, on ne va pas l'un chez l'autre, on va tous les deux ailleurs.

Pour les élus, à un moment, on ne sort pas des frontières pour aller dans l'Oisans. On va à Lyon, place Bellecour avec le président de la Région avec... avec - il y avait encore le ministre de l'Intérieur, comment il s'appelle, Collomb. Et oui oui oui, on jouait dans la cour des grands, au niveau des élus.

Ça compte pour eux. Je pense que c'est de faire valoir son territoire. On est quand même en moyenne montagne, le Trièves c'est 10 000 habitants, enfin voilà. C'est extrêmement valorisant pour des élus : le grand reportage France3, les discussions. Tout d'un coup, il y a quelque chose. Ça a été aussi une aventure pour eux, personnellement.»

(opérateur)

LE CHOIX D'ALTERNER LES RÉPÉTITIONS ENTRE TRIÈVES ET MATHEYSINE

Où l'on découvre que...
se transformer en clowns
peut décoincer les relations
entre des territoires...

Lors d'un filage du Défilé, les élus des deux territoires sont présents.

“On n'était pas loin [à quelques jours] d'un premier filage de Défilé, et la Biennale nous dit : «On va envoyer quelqu'un, l'équipe vidéo pour avoir les images et tout ça, rendez-vous à La Mure, tel jour, telle heure».

Tous les élus sont là : le président de la communauté de communes du Trièves, le président de la communauté de commune de La Mure, il y avait le Département qui était là. Nous, nous étions là en tant qu'opérateurs et naturellement Sylvie était là avec les 80 participants. C'était tendu. Il n'y avait pas forcément de grandes effusions. Et ce qui s'est produit, c'est que la personne qui faisait la vidéo s'est trouvée dans les bouchons. ● ● ●



Mens, répétition Cie Sylvie Guillermin (2018) © Jean-Pierre Maurin

● ● ● Après, il y avait eu un peu de neige, donc elle n'a pas eu un quart d'heure de retard, ni une demi-heure, mais une heure et demie de retard. Alors quand vous faites patienter des élus une heure trente, soit ça prend la mouche et ça tourne les talons, et ça s'en va. Soit ce temps-là d'attente - moi c'est vrai je suis comédien, j'ai fait pas mal de comédie, j'ai travaillé longtemps avec un clown, enfin bon.

Jacques et moi, qui commençons à bien travailler, à bien nous connaître, on a commencé vraiment à faire rigoler les gens. Et c'est parce qu'on les a fait rigoler de cette situation... Alors il y avait certainement un terreau propice qui est lié au travail de Sylvie, au travail que nous avons fait les uns les autres. Mais on a commencé à desserrer notre cravate, à parler d'autres choses que de politique, et à se poser des questions, voilà.

C'est vraiment là que la dynamique commune des deux territoires s'est amorcée. [...] Avant on travaillait, on travaillait, mais on n'avait pas les 06 par exemple. On avait des délais de réponse qui étaient [rires]... À partir de ce moment-là, des choses se sont décoincées et on a vraiment senti qu'on le faisait ensemble en fait.»
(opérateur)

Comme c'est la première participation du Trièves et de la Matheysine au Défilé, il n'existe pas, contrairement aux «groupes historiques», un vivier de participants prêts à repartir. Il faut faire l'effort du recrutement aux ateliers, expliquer pourquoi bloquer tant de temps pour les répétitions, faire avec les contraintes d'une géographie aux vallées très encaissées qui rendent peu naturels les déplacements. Monestier-de-Clermont/La Mure, c'est une heure sur une route qui tournicote à 40 kilomètres/heure de moyenne... Les partenaires du projet se mobilisent donc pour faire venir les habitants aux ateliers. Quelle que soit leur relation à la danse, ils sont les bienvenus. La thématique de la non-violence choisie par Sylvie Guillermin est rassembleuse. Lors du premier week-end d'atelier à Mens, les 16-17 décembre 2017, 35 personnes sont présentes, avec un mélange entre Triévois et Matheysins, même si les Mensois sont sur-représentés en raison de la situation centrale de leur commune. Des partenariats avec le foyer Les Gantiers (jeunes et adultes en situation de handicap), le foyer Alhpi (personnes victimes de lésions cérébrales) et l'ADA (réfugiés sans papiers, accueillis à Mens chez des habitants) diversifient le profil des participants. En revanche, les contacts pris avec les collègues et lycées échouent à mobiliser les jeunes.

Pour les répétitions, les participants sont répartis dans quatre sous-groupes, chacun encadrés par un intervenant assistant-chorégraphe de la compagnie Guillermin. Mais tous, y compris les équipes décors et costumes, se retrouvent dans le même lieu de répétition de manière à favoriser les échanges. Les trois premières répétitions ont lieu dans le Trièves à Mens et Monestier-de-Clermont, les trois suivantes en Matheysine à La Mure.

La compagnie Guillermin met en place des repas partagés quand les répétitions ont lieu sur un week-end et lors des générales, l'occasion pour les Triévois de partager les produits locaux/bios dont ils se sont fait une spécialité.

Les deux répétitions générales à La Mure et à Mens, l'une pendant la Fête de la musique, l'autre pendant la Fête des habitants, réunissent, entre fin juin et début juillet, respectivement 300-400 et 500-600 personnes. Elles permettent de constater que le projet n'est pas au point techniquement. Le Défilé n'est pas assez rapide, il avance en accordéon, le son n'est pas assez puissant et ne valorise pas le travail du musicien Arash. Autant de problèmes à régler avant le Défilé.

Finalement, le jour du Défilé est mémorable, et engendre pour ce groupe des joies décuplées par le fait d'avoir réussi malgré bien des difficultés.

LE DÉFILÉ À LYON : DES RELATIONS FACILITÉES ENTRE STRUCTURES ET PROFESSIONNELS

Où l'on découvre que...
conformément au bon sens,
une personne injoignable
peut l'être un peu moins quand
on la connaît un peu plus...

Le projet a renforcé les liens entre les deux principales structures culturelles, le Ciné-Théâtre de La Mure et le Pot au Noir de Monestier-de-Clermont, donnant plus d'opportunités aux spectacles créés/accueillis par chaque structure de tourner, au bénéfice des artistes et du public.

«Le fait de mieux se connaître, le fait d'avoir les 06, on met moins de temps à se convaincre - ou pas d'ailleurs - d'une opportunité commune. C'est simplement ça.»
(opérateur)

Au-delà des deux structures, la participation au Défilé a rendu bien plus faciles les contacts entre les acteurs des deux territoires : Cathy Pastor répond ainsi à des demandes nombreuses suite au Défilé, et travaille davantage avec le Trièves. Le directeur du Ciné-Théâtre de La Mure n'a plus tout à fait l'image de l'homme injoignable.

« Jacques Richer, pour moi, avant, c'était tout le temps l'homme injoignable. Le fait d'avoir préparé ça avec lui, je sais que maintenant, c'est beaucoup plus facile. Je peux faire un mail. Est-ce que c'est parce que maintenant on s'est rencontrés par le biais de ce projet, du coup, il répond plus facilement aussi » ([service culturel communauté de communes du Trièves](#))

En Matheysine le Défilé a permis de structurer l'intervention culturelle. Il a pu aussi modifier la perception de certains élus sur le pouvoir de la culture à contribuer au vivre ensemble et à l'identité du territoire. Une graine de culture qui peut être donnera des fruits plus tard.

« À la fin, quand on s'est tous revus, les élus ont dit : "Effectivement, on ne regrette pas, c'était génial, et on a bien fait de le faire". Donc là, peut-être que c'est gagné, dans le sens où ça leur donnera certainement envie de continuer à faire des choses avec des artistes. Donc c'est sûr que le Défilé initie d'autres projets, sur le territoire. Il y a des appels à projets, pour des compagnies en résidence par exemple, via la communauté de communes, et peut-être que la Matheysine aura envie de reparticiper, de ré-emmener les gens à Lyon, ce qui serait formidable. » ([chorégraphe](#))



"Vivre ensemble" (2018) © Jean-Pierre Maurin



Atelier couture (2018) © Ville de Mens

QUELQUES MOTS DE SOCIOLOGUE...

LE DÉFILÉ : UNE RÉPONSE AUX BESOINS DES TERRITOIRES, UN RÉVÉLATEUR DE LEURS RESSOURCES

Tel un caméléon, le Défilé prend la couleur des lieux sur lesquels il s'implante. Les récits précédents montrent une grande variété de territoires, d'un point de vue social comme géographique. Banlieue, commune industrielle ou zone rurale, chaque territoire se saisit du Défilé et l'acclimate à l'ensemble de ses enjeux locaux : développement ou renouvellement de la politique culturelle ici, rapprochement de communes en tension là, volonté d'appartenir à la métropole ou de montrer une nouvelle image, mise en avant de telle ou telle partie de la population...

Le Défilé est au service de la vie politique locale et de ses besoins, et finit par prendre une forme singulière et par revêtir, aux yeux des élus comme des habitants, une signification originale, propre à un territoire ou à un bassin de vie.

De même, ses effets de fond, durables, ne sont pas perceptibles à un public qui n'assiste qu'à la déambulation du « jour J », rue de la République : créations d'associations, transformations des politiques culturelles ou sociales, interconnaissance d'acteurs...

Lorsque l'on prend en compte ce temps de la préparation, et celui plus long encore de l'implantation locale au fil des éditions, il n'y a donc plus un Défilé, mais des Défilés, colorés chacun des enjeux et de l'histoire locaux. Cette diversité est rendue possible par la logique de « carte blanche » selon laquelle le Défilé se propose aux territoires, ce qui en fait un révélateur des besoins d'agir, des capacités créatives et organisationnelles et des potentiels locaux.

Cette autonomie des acteurs fait du Défilé un processus complexe de co-production de politiques publiques, impliquant élus et groupes sociaux habitants, mais aussi services de la métropole et acteurs du champ culturel, dans un ensemble de collaborations et de rapports de pouvoir complexes (Douillet [5]).

UN LIEN AVEC LES ACTEURS DE TERRAIN QUI PERMET (ENFIN !) LA PARTICIPATION

On peut s'étonner de la capacité du Défilé à entraîner la participation des habitants des communes concernées, notamment si l'on a en tête les traditionnelles difficultés des politiques publiques à obtenir ce type de mobilisation. Les récits qui précèdent laissent deviner certaines raisons de ce succès.

La mise en œuvre du Défilé repose largement sur la sollicitation d'acteurs associatifs, engagés, voire militants. C'est leur implantation dans le tissu local, leur « capital d'autochtonie », qui permet les prises de contact avec les populations locales et leur implication durable. Les positions reconnues de ces acteurs dans la vie locale tiennent souvent moins à leurs diplômes ou à l'intitulé de leurs postes qu'aux preuves d'intégrité, d'autonomie et d'engagement pour leur territoire, qu'ils ont pu apporter au fil de leurs parcours.

Bien souvent, les démarches de « participation citoyenne » cherchent à contourner ce type d'interlocuteurs, qui représentent la menace d'un contre-pouvoir au sein des espaces de dialogue initiés par les pouvoirs publics (Leclercq [6]). Mais dans le cadre du Défilé, la présence d'une forme de militantisme est considérée comme acceptable, dans la mesure où cet événement porte sur des objectifs culturels et de renforcement du lien social, et non sur des revendications habitantes, susceptibles de générer du conflit ou de mettre en défaut les pouvoirs publics.

En effet, l'objectif de la mobilisation (danser, créer un événement festif) fournit une cause commune, fédératrice, aux populations locales comme aux pouvoirs publics. Il y a là un alignement des intérêts que l'on ne retrouve pas dans d'autres projets de participation.

RELIER SON TERRITOIRE À LA MÉTROPOLE LYONNAISE : PROCESSUS DE VALORISATION ET QUESTIONNEMENT DU SENTIMENT D'APPARTENANCE

En allant suivre le Défilé sur des territoires divers, ces récits font apparaître des enjeux liés à leurs différents statuts et les décalages qui peuvent exister entre vision institutionnelle et vision habitante.

Les enjeux liés aux différences de statuts apparaissent dans les effets de contraste, dont joue l'organisation même du Défilé, entre d'une part les territoires périphériques, relégués (banlieues, milieu rural) et d'autre

part la ville centre, Lyon. L'effet de reconnaissance, de légitimation que produit pour les habitants des périphéries l'opportunité de «défiler à Lyon» est à la fois un objectif et un moteur de l'événement.

Le Défilé peut être vu comme un passage, collectivement pris en charge et ritualisé, d'un territoire stigmatisé à un territoire renommé. Ce passage, forme de consécration, apparaît comme le point culminant d'une série de valorisations successives, formant un processus de reconnaissance pour les territoires engagés : valorisation par la sollicitation du secteur associatif, valorisation par les élus locaux, puis par les services de la Métropole, puis par les médias locaux voire nationaux, reconnaissance professionnelle parfois, et enfin applaudissements du large public communiant dans la rue centrale de la ville centre.

Autre élément marquant, la place grandissante prise par les projets interterritoriaux et les groupes issus d'intercommunalités. L'équipe du Défilé de la Biennale, en encourageant les porteurs de projet à déposer de telles candidatures, les préfets, en les imposant parfois, poussent les populations participantes à se défaire d'un sentiment d'appartenance hyperlocale (la commune, le quartier). Si ce mouvement correspond à une évolution souhaitée par les pouvoirs publics (volonté de voir se développer un sentiment d'appartenance métropolitain, par exemple), il n'est pas toujours en phase avec le ressenti des populations.

On remarque par exemple que la communauté de communes de Matheysine a intégré les communes situées autour de Corps, mais que les habitants de ces communes ne se sentent pas Matheysins, et n'ont finalement pas participé au projet de Défilé Trièves-Matheysine de 2018, tant pour des raisons logistiques liées à l'éloignement géographique, que pour des raisons liées aux représentations que se font les habitants de leurs appartenances (Morvan [7]).

Dans d'autres cas cependant, le dépassement des identités locales se fait plus volontiers, permettant parfois à des communes que tout oppose (couleur politique de l'exécutif, composition sociale des populations...) de travailler ensemble, voire de se découvrir des intérêts communs. On constate également une

facilité croissante des habitants à circuler d'un territoire à l'autre et à participer à des groupes ne représentant pas «leur» territoire. Ce sont alors parfois les élus locaux qui peuvent regretter ce manque d'identification et la disparition d'une logique d'attachement à la «bannière» communale.

LE RÔLE DES PERSONNALITÉS LOCALES DANS LE SUCCÈS D'UNE POLITIQUE CULTURELLE

On voit dans ces récits que le moment de l'implantation du Défilé sur un nouveau territoire est une sorte de flottement : le Défilé n'existe pas encore ici comme institution, avec ses habitudes, ses normes de fonctionnement qui s'imposent aux participants, ses conventions auxquelles chacun se conforme à chaque édition (lieux habituels de répétition, chorégraphe attiré, répartition des ateliers...). Ce temps d'implantation est un temps «instituant», un temps d'invention du Défilé tel qu'il prendra forme sur le territoire donné. Dans ce temps d'invention, on observe que les individualités pèsent davantage qu'une institution en devenir. Les récits d'implantation sont donc marqués par le rôle prépondérant de ceux qui «créent» le Défilé sur tel ou tel territoire, proposent des manières de le mener, des collaborations, des lieux, qui par la suite deviendront des habitudes voire des normes.

Le temps d'implantation est celui des «personnalités», acteurs dotés d'un certain charisme et d'une capacité d'engagement et de mobilisation singulière. Ces personnalités sont également souvent des acteurs «multi-positionnés», ayant un pied dans différents mondes (monde artistique, monde de l'action publique, monde du travail social, monde de la vie quotidienne locale). De par ces positionnements multiples, ces personnalités sont à même de comprendre et de traduire le langage et les enjeux des différents acteurs, d'entendre parler et de saisir des opportunités (lieu de répétition, intérêt potentiel d'une association pour le Défilé, possibilité d'une subvention...).

Elles bénéficient également de la légitimité et de la reconnaissance qu'offrent ces différents milieux, et sont à même de proposer des formes satisfaisant les attentes d'interlocuteurs variés (besoins d'expression individuelle des danseurs, besoins d'animation des élus, besoins d'expériences encadrées et valorisantes des bénéficiaires du travail social, etc.). Elles prennent ainsi une position centrale dans l'agencement du puzzle d'acteurs et de structures qui permet l'implantation du Défilé.

[5] Douillet, Anne-Cécile, et Rémi Lefebvre. «Chapitre 4. Qui gouverne localement ? Pouvoir politique et fabrique de l'action publique au local», *Sociologie politique du pouvoir local*. Sous la direction de Douillet Anne-Cécile, Lefebvre Rémi. Armand Colin, 2017, pp. 147-193.

[6] Benjamin Leclercq, «Le développement social urbain dans les HLM, entre substitution et contournement des associations de locataires», in *Démobiliser les quartiers*, Delfini, Talpin, Vulbeau, Septentrion, 2021.

[7] Bertrand Morvan, «Représentations de la métropolisation : nouveaux lieux, nouveaux territoires», *Quaderni*, 83 | 2014, 101-112.



Défilé de la Cie SambaSax (2014)©Stéphane Rambaud



Le cortège s'ouvre avec les révoateurs, des slameurs qui avancent avec un piège à rêves géant et scandent la légèreté dans la parole. Suivent les danseurs(2010)©Stéphane Rambaud

partie 2

Préparer le Défilé

Chaque Défilé, ce sont donc des mois de préparation pour chacun des groupes. Presque un an avant le Défilé, on présente les projets artistiques, on informe, on diffuse, on motive les participants potentiels, on recrute des bénévoles, on cherche des lieux pour répéter, coudre, fabriquer les chars, stocker les accessoires...

Six à neuf mois avant le Défilé, les ateliers de danse, de musique, de couture des costumes et de fabrication des chars sont lancés. Commence alors une période intense, faite de rencontres, d'apprentissages et d'efforts.

Dans cette partie, nous allons revenir sur quelques-unes de ces étapes. Le Défilé est un événement si riche qu'il nous a fallu faire des choix, en matière de territoires, de publics, d'expériences individuelles et collectives. Néanmoins, nous avons veillé à ce que toutes les paroles qui nous ont été confiées trouvent leur place, ou a minima résonnent dans les récits qui viennent.

Les DÉCLENCHEURS de PARTICIPATION

OPPORTUNITÉS

C'est une activité que je n'ai jamais faite

Et c'est un événement hors norme

J'ai compris que moi aussi je peux participer

C'est gratuit!

C'est une super occasion de faire de la danse!

J'aime la culture

Je me reconnais dans les valeurs du défilé

Je suis accros au défilé!

Je veux vivre la vie d'artiste

J'admire ce chorégraphe

Je veux faire l'expérience d'un milieu que j'admire

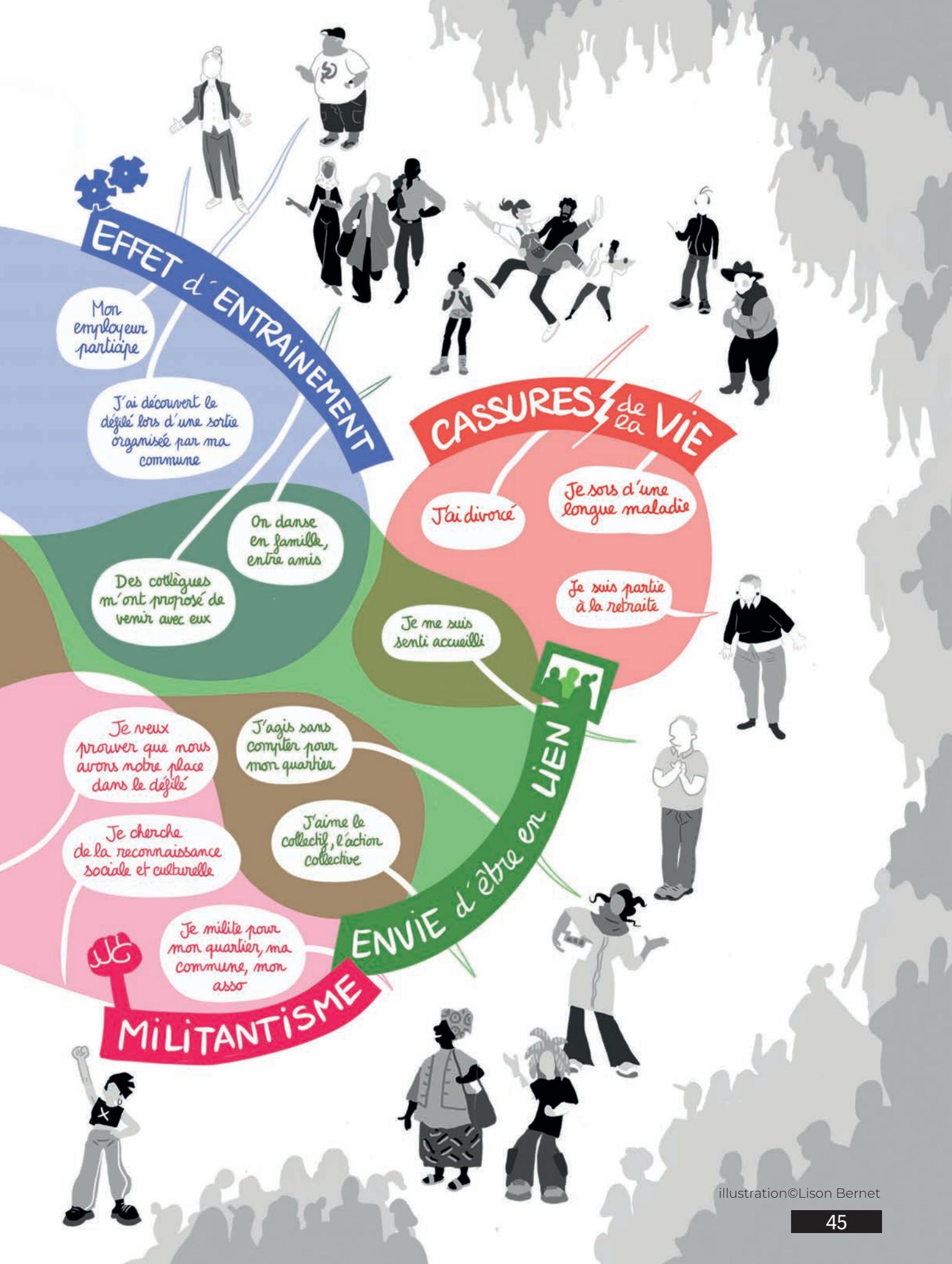
J'adhère à ce projet artistique

Je crois à la transformation de la société grâce à la culture

GOÛT de la CULTURE

Ma commune participe

Ma chorale, mon cours d'art plastique, mon asso ou ma MJC participe



EFFET d'ENTRAINEMENT

Mon employeur participe

J'ai découvert le défilé lors d'une sortie organisée par ma commune

On danse en famille, entre amis

Des collègues m'ont proposé de venir avec eux

CASSURES de la VIE

J'ai divorcé

Je suis partie à la retraite

Je suis d'une longue maladie

Je me suis senti accueilli

ENVIE d'être en LIEN

Je veux prouver que nous avons notre place dans le défilé

J'agis sans compter pour mon quartier

Je cherche de la reconnaissance sociale et culturelle

J'aime le collectif, l'action collective

MILITANTISME

Je milite pour mon quartier, ma commune, mon asso



QU'EST CE QUI FAIT VENIR AU DÉFILÉ ?

Pour la plupart des métropolitains, le Défilé fait partie du décor. Il est de ces événements dont on sait qu'ils existent, dont on a vu l'affiche ou un reportage à la télévision, auquel on est allé éventuellement une fois... il y a un certain temps déjà. Il a donc été intéressant d'interroger les participants sur ce qui les avait amenés à franchir le pas, ce qui les a motivés à s'inscrire et à participer à une première édition, et pour beaucoup d'entre eux, à revenir.

Sans avoir ici un panel exhaustif, on peut donner un aperçu de la diversité des médiations à l'œuvre et des motivations de ceux qui font le Défilé, bénévoles comme professionnels.



Défilé Fourvière (2021) © Métropole de Lyon-Thierry Fournier

L'IMPORTANCE DU RECRUTEMENT PAR LES CORPS INTERMÉDIAIRES

Beaucoup de participants ne sont pas venus d'eux-mêmes au Défilé, mais portés par une structure au sein de laquelle ils s'étaient déjà engagés par ailleurs. C'est parce que *mon* association artistique ou socio-culturelle (batucada, atelier danse, centre social...) est sollicitée par un opérateur que je me trouve embarqué dans le Défilé.

Une partie importante du recrutement est ainsi indirecte, et touche des personnes qui n'avaient pas de volonté *a priori* de participer. Une perspective qui éclaire le fait que certaines communes, possédant un tissu associatif plus dense, puissent davantage compter sur cet effet de capillarité impliquant de fait des habitants plus nombreux.

Autre conséquence, ce recrutement indirect entraîne mécaniquement un effet de sur-sélection de personnes impliquées dans la vie associative, et donc porteuses de certaines valeurs (importance de l'engagement, de l'action collective, ouverture à l'autre...).

On retrouve ce recrutement indirect chez une bonne part des professionnels (chorégraphes, opérateurs, danseurs...) qui eux-aussi découvrent par le hasard d'un contrat le Défilé et ses potentialités esthétiques ou socio-culturelles.

Cet engagement involontaire n'empêche pas, pour les bénévoles comme pour les professionnels, une implication de long terme dans le Défilé, beaucoup déclarant avoir été séduits par ce qu'ils découvraient, et s'être ensuite impliqués de façon plus volontaire et éclairée.

AMIS, FAMILLE, COLLÈGUES : UN RECRUTEMENT PAR AFFINITÉS

Autre vecteur important de recrutement : la cooptation. Nombre de participants arrivent au Défilé en famille, pour partager une expérience avec des amis ou des collègues de travail, voire pour suivre un amoureux ! C'est le cas de Maud : «À l'époque j'étais avec un mec danseur qui lui... du coup... intervenait pour ce Défilé. [...] C'était complètement improbable parce que c'est pas du tout mon truc en fait [rires]. Bref, en tout cas je voulais participer à ça pour rejoindre un peu cet amoureux de l'époque.»

Le Défilé est donc perçu par ceux qui en ont déjà l'expérience comme un espace de développement de ces liens affectifs, un moyen d'amplifier et d'étoffer des relations existantes.

La présence dans le Défilé de personnes qui se connaissent ainsi déjà par ailleurs participe au sentiment de convivialité qui prédomine lors des répétitions. On s'y sent bien parce que l'on est « parmi les siens ». Cela permet même à certains de se désinhiber, de vaincre la peur, de se confronter aux limites de son corps, de danser devant les autres.

Revers de la médaille, ce recrutement de proches en proches amplifie l'effet d'entre-soi et fait peser sur le Défilé la menace d'une moindre diversité de publics participants, à rebours des objectifs affichés. Ceux qui franchissent le pas sans connaître personne peuvent se sentir isolés face à des groupes déjà constitués, et même rebrousser chemin.

VENIR SEUL : LES ENGAGÉS VOLONTAIRES

Ils sont minoritaires, ceux qui rejoignent seuls le Défilé. Mais il est intéressant de comprendre ce qui les a amenés à pousser la porte.

Beaucoup évoquent une période charnière de leur trajectoire de vie : divorce, décès d'un conjoint, perte d'emploi, retraite, départ des enfants... À ces personnes qui se retrouvent seules, sont en recherche de liens et d'activités, le Défilé offre une ressource de sociabilités justifiées par une perspective riche de sens. On ne vient pas juste pour « être ensemble », mais on se retrouve ensemble pour mener à bien une tâche commune, d'une certaine valeur esthétique et sociale, voire politique. Contrairement à d'autres lieux de sociabilités, le Défilé offre ainsi la possibilité d'être « contributif », d'apporter sa pierre à un édifice commun.

D'autres franchissent le pas pour de purs motifs esthétiques : le Défilé leur a plu. Soit qu'ils l'ont vu passer dans les rues de Lyon, soit qu'ils l'ont vu à la télévision ou dans le magazine municipal, comme Bénédicte : «Je voyais des images dans ce magazine qui m'ont donné envie, c'est ce qui a fait que j'y ai participé.»

Ils adhèrent à une ambition artistique, à une œuvre chorégraphique. C'est le cas de Christian, participant danseur : «C'est quand j'ai vu ce Défilé rue de la République que j'ai été complètement impressionné. Un Défilé de ce niveau-là à Lyon, je n'avais jamais vu ça. Et du coup, ça m'a donné envie ! » ou de Patrick : « Le Défilé qui m'a marqué le plus c'est le Défilé de la Route de la soie. C'était grandiose. Je n'osais pas passer le pas parce que je me disais qu'ils étaient très bons et que je n'allais pas y arriver. [...] C'était assez frustrant d'être sur le bord de la route et de regarder simplement. Ça m'a donné envie de le faire.»

DES MOTIVATIONS QUI CORRESPONDENT À DES VALEURS OU À UN PROJET DE VIE

Si l'on observe les motivations à participer et même à revenir sur plusieurs éditions, on se rend compte que ce qui est en jeu, c'est l'adéquation entre un projet ou des valeurs individuelles, et ce qu'incarne ou permet le Défilé.

– La possibilité de faire

Il peut s'agir de pouvoir exercer une pratique à laquelle on souhaite donner une place dans sa vie. C'est souvent le cas de la création de costumes, ou de la danse, comme pour Kenza : « J'ai toujours fait de la danse, depuis que je suis gamine quoi, j'ai commencé par la danse classique, un peu de modern jazz, après du rock, j'ai fait danses de salon... ».

Plus largement, beaucoup découvrent avec le Défilé des possibilités d'agir qu'ils ne trouvent pas ailleurs dans leur vie quotidienne. Cela peut être la possibilité de s'exprimer dans l'espace public. Comme le dit Gérard : « Moi faire le con dans la rue, j'aime bien hein. Quand y'a les flics en plus qui protègent, alors là moi je... je kiffe ! J'en profite ! »

Il peut s'agir également d'expérimenter des pratiques que l'on n'a pas l'occasion d'expérimenter par ailleurs, comme le dit Patrick : « J'ai toujours été attiré par les échassiers et là, il y avait des échasses ! Quand j'ai appris qu'il y avait des échasses, je me suis dit que c'était pour moi. »

Pour les professionnels, il peut s'agir de la possibilité de mettre enfin en œuvre des projets ou des manières de travailler qui ne sont pas faisables hors de ce cadre extraordinaire : « On y a vu l'opportunité de relier toutes les associations communautaires de Vaulx-en-Velin. » dit Nicole, coordinatrice. Une éducatrice décrit « la possibilité de travailler d'une façon complètement nouvelle avec les gens qu'on accompagnait. »

Pour certains participants, c'est enfin la possibilité d'approcher le monde de l'art : les artistes, les coulisses, les projecteurs... Un univers qui leur semblait jusque-là totalement inaccessible. Camille, jeune participante danseuse, nous dit par exemple : « On est devant un miroir et y'a un chorégraphe qui compte, et nous on fait les mêmes trucs en même temps... C'est comme à la télé quand on est petit et qu'on regarde, sauf que là on est grand, et on fait pareil ! ». Une autre participante danseuse, Bénédicte, l'exprime en ces termes : « Pouvoir participer à un Défilé et être un peu, je ne sais pas, un peu, je ne sais pas comment dire..., mais un peu à la lumière, tu vois, être un peu « une

star », pas une star mais faire partie de quelque chose d'un peu grandiose et pouvoir y participer. »

– Un espace d'engagement et de militantisme

Pour beaucoup, le Défilé offre la possibilité d'une participation à la vie de la cité en cohérence avec leur goût de l'implication et de l'action collective. Denis en témoigne « On faisait déjà pas mal de trucs. Ma copine faisait partie des adjoints, du conseil municipal. Nous étions donc pas mal engagés dans ce qui se passait sur la commune. » Comme le dit Sarah, cela permet « de s'investir dans un projet et puis de participer, [...] de faire des trucs tous ensemble ».

Pour certains, ce goût de l'action collective est habité par un engagement militant, politique au sens noble du terme. Un engagement pour une population en particulier, les jeunes ou les anciens de son quartier par exemple, que l'on souhaite aider et dont on veut promouvoir l'image. Ou la volonté de défendre un quartier ou une commune dans son ensemble, comme le raconte cette costumière : « Moi je n'ai fait les Défilés que pour Vénissieux, avec un but précis, qui était d'apporter une valeur ajoutée en termes de moyens et de techniques à Vénissieux. Point. [...] J'ose dire le mot de don : c'est un don. »

Cette adhésion au Défilé parce qu'il est perçu comme une occasion d'action militante est partagée par bon nombre de professionnels, ce qui permet un alignement, une cohérence de valeurs dans lesquelles bénévoles et professionnels se retrouvent. Par exemple une coordinatrice explique son investissement : « Dans mon parcours, j'ai beaucoup travaillé sur des projets artistes-habitants et du coup le Défilé, c'est ça qui m'intéressait [...] Comment créer aussi des événements un peu forts sur les quartiers, qui puissent valoriser aussi ces publics. » Une autre participante est motivée par le fait « qu'il va y avoir des grands, des petits, des gros, des Noirs, des Blancs... Tout le monde, on sera mélangé. Et nous, c'est ce qu'on recherche, l'intergénérationnel, l'interculturel et tout ça... Et puis, ça permettra aussi de voir les Vaudais autrement ».

Cet alignement des valeurs s'étend jusqu'aux chorégraphes, pour qui le Défilé permet également une forme d'activisme. Un chorégraphe hip-hop historique décrit volontiers le sens politique qu'il donne depuis le départ à sa participation : « C'est ce qui va faire sens aussi, sens dans les convictions, dans un engagement artistique. C'est absolument important parce qu'il ne s'agit pas uniquement d'être dans une commande d'une institution [...]. Il y avait des enjeux qui étaient à la fois artistiques, mais aussi sociaux, politiques et culturels. [...] notre présence sur la scène chorégraphique était aussi le fait de dire au monde qu'on

était bien visibles et non pas des invisibles, même si on était issu des communautés minoritaires. Nous, la ghettoïsation, c'était non. L'enfermement, c'était non. [...] C'était de se mettre au service justement de cette population, de les tirer vers le haut avec des projets vraiment très conséquents, où il y a un enjeu artistique, vraiment.»

- Une ambiance chaleureuse

Beaucoup de participants citent la qualité des relations au sein des groupes comme une des principales motivations à leur présence et à leur assiduité au Défilé. Se sentir accueilli, rassuré, important dans une mécanique collective. Ne pas se sentir jugé, mais accepté quels que soient son corps et ses capacités.

Pour une participante, «J'ai tout de suite senti que y'avait une bonne énergie dans le groupe, du coup je les ai suivis.» Pour une autre : «C'était la manière de communiquer et d'envoyer des mails en donnant des nouvelles qui nous faisait nous sentir... en fait ça m'a fait me sentir super accueillie dans le truc, et... donc ça m'a fait me sentir super à l'aise en fait.»

- Le goût du challenge

Il faut enfin souligner qu'une motivation très largement répandue parmi tous ceux qui participent au Défilé, bénévoles comme professionnels, est le véritable goût du défi, de l'épreuve presque impossible que représente l'aboutissement de ce projet. C'est parce que le Défilé représente un véritable challenge, individuel, collectif, physique, technique, organisationnel, que beaucoup se sentent «piqués» et s'engagent. Les

acteurs du Défilé sont motivés parce que c'est «un projet fou».

En exemple :

Cette responsable de structure associative :

«Quand elle m'a parlé du projet euh... enfin moi je la connaissais pas hein, et je lui ai dit : «ben jamais de la vie». (...) Je lui dis «mais t'imagines un peu ce que tu nous demandes ?»

Cette costumière :

«C'est très stressant au départ, hein. Comment on va s'en sortir, comment on va faire ? Han, il y a encore 200 costumes à faire !»

On pourrait également citer le défi technique, ou plus intime et individuel de se montrer en public, de mettre son corps en mouvement malgré un handicap.

Pour relever ce défi, et aller chercher la satisfaction de «l'avoir fait», beaucoup ne vont pas compter leurs heures, prendre sur leurs congés, leurs week-ends, leurs nuits... Ce combat pour franchir des obstacles qui semblaient insurmontables transforme le Défilé en une véritable aventure, une sorte d'épopée dont l'on ressort épuisé mais vainqueur, avec souvent l'envie de recommencer.



UNE PLONGÉE DANS... LES ATELIERS DU DÉFILÉ

Le Défilé et notre étude ont été complètement bousculés par la crise sanitaire de 2020/21. La représentation finale était incertaine, le déroulé des répétitions soumis à de nombreuses contraintes, et l'anticipation de l'évolution de la situation était très complexe. Pour toutes ces raisons, nous n'avons pu mettre en place le protocole de recherche que nous envisagions initialement : nous inscrire nous-mêmes dans des groupes, et vivre tout l'événement de l'intérieur, en observation participante. Seuls des entretiens (une centaine en tout) ont finalement pu être menés.

Cependant, nous avons été très agréablement surpris par la richesse des témoignages que nous avons recueillis, et par la profusion d'images des coulisses du Défilé disponibles. Les participants que nous avons interrogés, pour beaucoup enthousiastes et avec plusieurs participations à leur actif, nous ont permis de nous projeter au cœur de la préparation du Défilé.

À partir de tous ces matériaux, nous avons décidé de nous aventurer sur le terrain de la fiction. En croisant de nombreux entretiens sur différents territoires et éditions du Défilé, nous avons ainsi reconstruit deux récits, permettant d'imaginer ce que peut être la vie au sein des ateliers de danse et des ateliers de couture. Pourquoi la danse et la couture, et pas la musique et les chars ? L'espace disponible dans ce cahier nous a contraint à faire des choix. Cela ne veut pas dire que les ateliers de musique et ceux de construction et décoration des chars ont moins d'intérêt, ou sont moins indispensables au Défilé et à son esprit carnavalesque et joyeux. On signalera simplement qu'ils ont aussi des spécificités.

C'est dans les ateliers chars par exemple que les sociabilités masculines sont les plus fortes, là que des chantiers éducatifs mettent en contact des jeunes en insertion avec des « papis bricoleurs » aux conseils avisés. Dans les ateliers de musique les musiciens amateurs viennent de diverses structures, écoles de musique, harmonies, groupes de percussion, et batucadas. Les musiciens aiment à rappeler que sans eux il n'y a pas de Défilé : la musique est un support indispensable aux chorégraphies et les sonorités entraînant apportent leurs énergies aux danseurs comme au public.

Pour vous donner à voir ce qu'il s'y passe, les sociabilités à l'œuvre, les transformations individuelles et collectives qui y ont cours, nous avons choisi de situer ces fictions lors de l'édition 2018. Le Défilé est fixé pour le dimanche 16 septembre, et les premières répétitions commencent bien en amont, dès le mois de janvier...



Dans les coulisses du Défilé-territoire Bugey Sud (2018) ©Thanh Ha Bui



Atelier de Lyon 8^e (2010) ©Stéphane Rambaud

PLONGÉE DANS... UN ATELIER DANSE

Le Défilé, c'est bien, avant tout, une grande parade dansée. De nombreux participants ont pu nous raconter les répétitions exigeantes qui les accompagnent pendant environ six mois, jusqu'à la représentation finale. Les participants étant très nombreux, les répétitions de danse sont généralement scindées en plusieurs groupes : par exemple sur deux soirs de semaine, pour permettre à un maximum d'actifs de venir, avec en parallèle des interventions dans les établissements scolaires, ou d'insertion ou l'accompagnement d'autres publics

spécifiques. Tous ces sous-groupes se rejoignent ensuite lors de la répétition générale, qui se déroule dans la commune du groupe.

S'appuyant sur la multitude de témoignages collectés, ce premier récit propose ainsi une immersion dans un atelier de danse, de la première séance à la répétition générale, à travers le carnet de terrain imaginaire d'un chercheur en observation participante. Celui-ci assiste à de nombreuses répétitions, et prend des notes...

20 JANVIER (J-236 AVANT LE DÉFILÉ) : PREMIER ATELIER, PREMIÈRE RENCONTRE

• 16h30 •

Ça faisait longtemps que je n'étais pas venu de ce côté de la métropole. Le train, le bus... J'espère que ça vaudra le coup.

La prise de contact n'a pas été si facile que prévue : une chorégraphe toujours en déplacement à l'étranger, l'opératrice qui ne veut pas prendre seule la décision de m'accueillir dans les ateliers... d'une certaine façon je comprends. Elle m'a dit :

« Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas danser, qui viennent danser pour la première fois de leur vie ! Donc il y a une sorte d'intimité, ils ont besoin d'être mis en confiance, de découvrir les lieux, les autres participants... Je ne sais pas si Mado serait d'accord que quelqu'un vienne juste pour observer. Il faut vraiment voir avec elle. Réessayez de l'appeler. »

Ça me donne l'impression d'une forme de protection, ils cherchent à créer une bulle dans laquelle ils vont explorer la danse, le corps...

Est-ce que je vais être « de trop », « gênant » ? En tous cas c'est mieux que je vienne dès les premières répétitions, ils vont s'habituer, je ferai partie du décor, du dispositif. Et avec un peu de chance, ils m'oublieront vite... Je vais essayer de me faire le plus discret possible, prendre des notes dans mon coin.

• 18h00 •

Début du premier atelier, dans la salle des fêtes de la commune. Depuis mon échange avec la directrice du lieu, les choses ont avancé. J'ai eu la chorégraphe au téléphone, je lui ai expliqué ma démarche. Elle a accepté de jouer le jeu, de me laisser observer les répétitions, à condition que je n'interfère pas avec sa manière d'animer son groupe. Aucun souci, bien au contraire !

L'ambiance me semble tout de suite chaleureuse. Des anciens participants (anciennes surtout) se retrouvent. Beaucoup se connaissent déjà. La chorégraphe a amené des boissons (Ice Tea...), d'anciennes participantes ont amené des gâteaux, une table de la salle des fêtes est dépliée pour ce buffet improvisé. Les nouveaux sont plus timides, un peu sur la touche au début de la séance.

Il y a une famille entière qui semble venir pour la première fois, deux jeunes filles, qui semblent nouvelles également. Grandes adolescentes (17 ans ? 19 ans ?), peau très blanche, elles se parlent à voix basse. Un homme, la trentaine, peau très mat, veste en cuir, parle à la chorégraphe, il semble nouveau aussi. Deux femmes échangent en arabe, jeunes, elles sont venues avec leurs enfants en bas âge dans des poussettes.

Il y a environ une trentaine de personnes. Une large majorité de femmes. Tous les âges sont représentés, même s'il y a sans doute plus de personnes d'âge «actif», entre 35 et 45 ans.

Également des personnes âgées, deux femmes me paraissent vraiment «vieilles», peut-être 75 ans ? Une femme en fauteuil roulant, très gaie, semble connaître tout le monde.

La chorégraphe va à la rencontre des nouveaux, discute un temps avec chacun, fait les présentations des nouveaux aux anciens. C'est elle qui fait le lien surtout.

Au bout d'un moment, environ 20 minutes, Mado prend la parole :
«Bonsoir, alors je voudrais tous vous remercier d'être venus ce soir...»

Je n'ai pas le temps de tout noter, mais je remarque qu'elle donne tout de suite l'objectif, donne une dimension forte, «épique» à ce moment :

«Cette soirée, c'est un moment important, et c'est donc important que vous soyez tous venus. Ce soir, c'est le tout premier moment d'une aventure que nous allons vivre tous ensemble, une aventure qui va être exigeante, fatigante ! Les plus anciens peuvent en témoigner ! (Rires dans l'assistance) Mais une aventure qui va être belle aussi, puisqu'elle va nous emmener jusqu'à la place des Terreaux, jusqu'à la place Bellecour. Jusqu'au public lyonnais... Ce qu'on va faire ici, ce que vous allez faire ici, ce qu'on va apprendre ensemble, on va le montrer devant des milliers de personnes ! Devant des caméras de télévision ! Ça commence ce soir, mais ça va jusqu'au mois de septembre ! Jusqu'au spectacle, au Défilé, aux applaudissements !»

Elle désamorce un peu les craintes :

«Certains d'entre vous n'ont jamais dansé, mais ne vous inquiétez pas, comme vous le voyez, et comme on l'a dit dans la réunion de présentation, il y a des gens de tous les niveaux, de tous les âges... Donc ne vous inquiétez pas. Je présente aussi Christelle, qui va être mon assistante pendant toutes les répétitions, donc qui sera là aussi pour vous aider si vous avez des difficultés, qui sera là aussi si moi je ne suis pas là. Je peux déjà vous dire que sur fin avril et mai, je serai là un peu à mi-temps, parce qu'on a un spectacle en Espagne, avec ma compagnie, donc des répétitions, des déplacements... Mais Christelle sera avec vous pour me remplacer.»

Elle explique aussi les contours du groupe : tout le monde n'est pas là ce soir, il y a des gens qui n'ont pas pu venir, mais surtout, il y aura des collégiens du collègue Paul Éluard qui se joindront à la chorégraphie, également des personnes accompagnées par l'association Espoir Insertion, qui seront là à partir de la semaine prochaine, ainsi que des jeunes de l'association Terre de France (des réfugiés ou des sans-papiers, si je comprends bien).

Une femme lève la main pour demander si les répétitions seront systématiquement les jeudis, ce qui est compliqué pour elle. La chorégraphe :

«Oui, absolument. D'abord parce que le jeudi, on peut avoir cette salle, qui est quand même pratique. Et ensuite, c'est très important que vous posiez la question maintenant : au bout de la 2^e ou 3^e séance, il faut en gros que le groupe soit constitué. Il faut un minimum d'engagement, si vous voulez, pour

avoir un résultat à la fin, qui soit à la hauteur. Je sais pas si vous avez déjà vu les images des Défilés des années précédentes ? (la femme répond "oui, à la télé") Pour parvenir à ce résultat, il faut vraiment répéter, répéter, et qu'on avance bien tous ensemble. Donc je vous invite à voir si c'est possible pour vous, si vous pouvez vous organiser...»

• 19h00 •

La chorégraphe propose ensuite de «passer à l'action» : elle invite les participants à former une ronde, puis à des exercices de «détente». Les deux femmes et leurs poussettes ont disparu, sans que je ne les voie partir.

Chacun se secoue, les bras, les jambes. Ils enchaînent ensuite avec un certain nombre d'exercices collectifs : tout le monde avance vers le centre du cercle en levant les mains, chacun traverse la ronde pour aller prendre place de l'autre côté...

J'ai l'impression qu'il y a des grandes différences entre les danseurs : certains (femmes surtout) sont très à l'aise «socialement». Sans forcément «bien danser», elles n'ont pas peur de se lancer, font des gestes humoristiques devant les autres qui rient... D'autres ont l'air au contraire moins à l'aise. Une des deux jeunes filles a l'air d'avoir déjà fait de la danse, elle traverse la ronde avec sérieux, les pieds perpendiculaires dans des positions de danse. Mais elle rougit et se cache derrière sa camarade en arrivant au bout de sa traversée. Un jeune homme un peu fort, habillé en short et t-shirt, semble à la fois n'avoir jamais dansé et ne connaître personne. Il n'a parlé avec personne sauf la chorégraphe depuis le début. Il «se lance» malgré tout, la chorégraphe l'encourage, deux femmes le félicitent quand il arrive de l'autre côté de la ronde.

Une partie des participants sont habillés en tenue de sport (jogging, t-shirt) mais une partie des nouveaux sont venus en tenue de ville, ce qui pose problème quand il faut se baisser par exemple. Christelle, l'assistante, circule entre les participants, montre des exercices, donne des conseils. Trois enfants participent timidement aux exercices, encouragés par leurs parents.

Au bout d'une demi-heure d'exercice, l'ambiance est devenue plus conviviale, des participants se regardent en souriant, rient de leurs maladresses.

La femme en fauteuil est prise en charge dans les exercices par deux autres, qui apparemment la connaissent bien. Elles tiennent le fauteuil, se le font passer. Autour, on les prend en modèle pour savoir comment faire.

• 20h30 •

Fin de la séance. L'ambiance est maintenant franchement détendue, une partie des participants discute dehors, devant la porte de la salle. Il est beaucoup question de où habite chacun et d'organisation des co-voiturages pour les prochaines répétitions. La plupart des participants sont d'ici, mais deux d'entre eux habitent de l'autre côté de la métropole et s'organisent pour faire le trajet ensemble.





↑ ↓ Dansons ensemble le cinquième élément Territoire de Vaulx-en-Velin (2016) ©Blandine Soulage



7 AVRIL (J-161) : L'ÉPREUVE DES CORPS POUR UN GROUPE QUI SE DIVERSIFIE

Retour à la salle des fêtes, je n'ai pas vu le groupe depuis plusieurs mois.

• 18h00 •

J'arrive en avance et je constate d'emblée que la taille du groupe s'est beaucoup étoffée. Il y a peut-être une cinquantaine de personnes, plus de jeunes, notamment de jeunes hommes noirs, qui discutent entre eux. On attend la chorégraphe qui a les clés de la salle.

Je capte des bouts de conversation :

- Un jeune homme « pour moi c'est pas vraiment de la danse, c'est plus un amusement quand même ! Moi si tu me demandais de danser vraiment ... laisse tomber ! »

- Deux femmes d'une cinquantaine d'années, portant un foulard :

« J'espère qu'on va revoir le début parce que j'ai pas bien compris, là, ça va trop vite ! Déjà avec ma hanche, je peux pas lever le genou comme toi ! » « Après tu peux voir avec elle pour faire l'autre mouvement, non ? C'est plus avec les bras, donc ce sera peut-être plus facile pour toi ? » « Oui mais après je vais me retrouver tout devant, donc non ! Moi non ! »

La chorégraphe arrive et s'excuse de son retard. On entre dans la salle. Je vois qu'il y a des habitudes qui ont été prises : Chacun semble se connaître, tout le monde est en tenue de sport (jogging, etc), chacun va directement poser ses affaires dans un coin de la salle... même les personnes nouvelles (c'est à dire celles que je n'avais pas encore vues) ont l'air intégrées dans le groupe. La femme en fauteuil est toujours là, toujours aussi avenante.

Parmi les nouveaux, je note :

- Quatre jeunes hommes noirs, ils semblent avoir 17 ou 18 ans, discutent surtout entre eux, mais aussi avec une femme blanche d'une cinquantaine d'année qui est venue les saluer, plaisante avec eux, puis un homme blanc qu'ils ont l'air de bien connaître.

- Deux personnes un peu « cabossées » : un homme d'une cinquantaine d'années, le visage marqué, couperosé, alcoolique peut-être ? Il est très voûté, regarde le groupe de l'extérieur ; une femme très nerveuse, qui se tient en permanence les mains entrecroisées l'une sur l'autre devant son ventre, et qui passe d'un pied sur l'autre. On dirait quelqu'un qui attend le bus, mais en accéléré.

- Deux jeunes hommes et une jeune femme (entre 20 et 25 ans ?). Ils semblent former un groupe, se connaissent, rient entre eux...

- Une femme plus âgée aussi, peau mate, longs cheveux blancs en chignon, que je n'avais pas vue la première fois.

• 19h00 •

La chorégraphe salue tout le monde. Elle propose un échauffement, tout le monde se met en cercle puis s'exécute, sauf les deux « cabossés » qui ont l'air de ne pas encore avoir leurs marques. Une femme s'approche d'eux, leur parle et les prend par la main.

Les échauffements commencent : on secoue les bras, les jambes, etc. On voit bien que certains sont là pour la première fois. Grosse différence avec ceux qui connaissent déjà les exercices. Chacun masse son voisin de droite : je regarde surtout la femme âgée que je n'avais pas vue la dernière fois. Elle est un peu gênée d'être massée par le jeune homme à sa gauche. On dirait qu'elle a peur d'avoir mal. Lui plaisante, essaye de dédramatiser : «Vous inquiétez pas je suis médecin !» «ah bon ?» «Non. C'est pas vrai. Mais je suis infirmier !»

Il a des grosses mains, qui font paraître très maigre le corps de cette femme. Gestes très doux, calmes, on dirait qu'il ne veut pas la casser.

Fin des échauffements : la chorégraphe annonce que Christelle a préparé une petite vidéo avec les pas des deux chorégraphies, décomposées étapes par étapes, qui sera mise sur le groupe WhatsApp, pour que chacun puisse travailler depuis chez lui. La discussion s'engage : tout le monde n'a pas WhatsApp, certains ne savent pas ce dont il s'agit. Les autres leur expliquent. La chorégraphe rappelle que ce n'est pas une obligation : «C'est un "plus" pour ceux qui peuvent, mais on va continuer à travailler ensemble ici, ne vous inquiétez pas. C'est pour ceux que ça intéresse !»

• 20h 15 •

Le groupe se sépare en deux, une partie travaille avec la chorégraphe, l'autre partie avec son assistante. Ils reprennent une série de pas, au début la même série pour les deux groupes, puis une gestuelle différente.

Les pas sont assez simples (vu de l'extérieur en tous cas), ça ressemble à de la samba : «Devant, devant, devant, devant et puis derrière, gauche, derrière», répète l'assistante.

Celles et ceux qui découvrent la chorégraphie sont aidés par ceux qui la connaissent déjà.

La jeune fille qui avait visiblement déjà fait de la danse est en train de montrer les mouvements aux trois femmes âgées, avec beaucoup de patience. L'homme et la femme cabossés sont dans un coin. Deux femmes vont les chercher, à nouveau, pour les encourager à participer : «je préfère regarder moi. Je regarde, ça va !» dit l'homme. «Tu fais comme tu veux, mais après petit à petit il faut que tu apprennes le pas Christian, si tu veux faire le Défilé !» «J'apprends avec les yeux, moi !»

La chorégraphe et son assistante se concentrent en fait sur les personnes les plus en difficulté. Du coup, ceux qui sont les plus à l'aise répètent inlassablement le même enchaînement de pas. Certains commencent à s'arrêter et à discuter, et je sens un petit agacement — ont-elles l'impression de perdre du temps ?

La chorégraphe tape dans ses mains : «Bon. On va commencer à faire un peu des groupes en fonction de ce que vous vous sentez capables de faire. Ceux qui maîtrisent mieux, vous allez venir vraiment aider ceux qui ont plus de mal».

Une des jeunes filles soupire un peu bruyamment. La chorégraphe : «Je sais que c'est pas facile, pour ceux qui sont plus à l'aise, mais après je vais vous faire faire un mouvement un peu plus énergique, vous allez voir ! Vous allez regretter celui-là ! [rires] Allez on reprend encore 10 minutes sur le premier pas, mais on aide ceux qui galèrent !»

Au bout de 10 minutes, la chorégraphe montre «un véritable “pas brésilien”» : le mouvement est plus complexe, il faut se baisser jusqu’au sol, étendre les jambes... Les réactions fusent : «moi je pourrai jamais faire ça ! C’est trop dur.» Mais je perçois aussi de l’excitation dans les voix.

«C’est pour ceux qui peuvent !» dit la chorégraphe, «pour ceux qui se sentent. Emma par exemple ? Tu veux venir essayer ?» La jeune fille approche.
«Kera, tu viens aussi ?»

Une dizaine de danseurs plus expérimentés (9 femmes, 1 homme) se retrouvent ainsi devant les autres, à travailler ce pas compliqué. Les autres regardent le spectacle. «Moi je pourrais pas faire hein !» lâche une femme. «C’est pas grave, je ne pense pas que ce sera dans le Défilé final» rassure l’assistante chorégraphe.

Au bout d’une dizaine de minutes, les «spectateurs» applaudissent les danseurs plus expérimentés. La chorégraphe annonce un nouvel exercice : une improvisation.

«Vous savez que comme on a dit la semaine dernière, il y a le premier pas, ensuite on se retrouve les deux groupes pour le mouvement des bras, tous ensemble, et là il y a le moment d’impro. Donc comme la semaine dernière, on va travailler là-dessus, avec les pas, les pas et hop : le moment d’impro.»

• 20h00 •

Moment d’improvisation : j’observe des grandes différences entre les danseurs. Il y a ceux qui «savent», dont on sent qu’ils ont déjà dansé. C’est plus facile pour eux d’improviser, ils connaissent déjà des phrases, des pas... Une femme, la cinquantaine, reprend en improvisation les pas de danse de la dernière édition. Effet clin d’œil, une partie de l’assistance reconnaît ses mouvements et rit. Deux jeunes à la peau noire, venus accompagnés d’une éducatrice, se désinhibent et font «le show» pendant leur moment d’improvisation. Main sur le ventre et bassin souple, ils font l’admiration du groupe qui frappe des mains en cadence, et finit par les applaudir à la fin de leur prestation.

D’autres jeunes, pourtant venus avec la même accompagnatrice, semblent beaucoup moins à l’aise. Le corps raide, en manque d’inspiration... l’un d’eux refuse même de participer à cet exercice.

Dans tous les cas, il n’y a que des réactions d’encouragement ou de compréhension de la part du groupe comme de la chorégraphe. Rien n’est «grave», «il faut du temps, c’est normal, tu passeras la prochaine fois si tu le sens».



Dansons ensemble le cinquième élément - Territoire de Vaulx-en-Velin (2016)©Blandine Soulage

21 MAI (J-117) : DÉCOUVERTE DE LA MUSIQUE, RÉPARTITION DANS L'ESPACE

J'observe que le groupe « fonctionne bien », tout le monde semble désormais bien se connaître, bien connaître les lieux, se sentir à l'aise...

Depuis ma dernière venue, un groupe d'anciens semble avoir rejoint le projet. Vieux maghrébins, « chibanis », la peau burinée, costume 3 pièces toujours trop chaud pour la saison. Ils restent entre eux dehors avant l'ouverture des portes. Mais dès que le groupe entre dans la salle, je vois qu'ils connaissent les autres participants avec qui ils échangent des mots chaleureux. Je me demande s'ils savent danser, comment ils vont s'y prendre...

Les conversations de retrouvailles tournent autour d'un barbecue : je comprends que le groupe s'est retrouvé après la séance de la semaine dernière pour faire des grillades, et qu'apparemment tout le monde ou presque est venu. Ça a sans doute renforcé la cohésion, participé au fait que tout le monde semble se connaître maintenant.

• 19h00 •

Assez rapidement, la chorégraphe annonce que le programme du jour va tourner autour de la répartition dans l'espace.

« Encore une fois, il ne s'agit pas d'une punition ou d'une récompense ! Mais on doit s'organiser dans l'espace : qui va être devant, qui va être derrière, au milieu... Et donc, l'idée c'est que ceux qui ont plus de difficultés puissent être « protégés » par ceux qui se débrouillent mieux, ou par les anciens. Et qu'ils puissent suivre les pas. Qu'ils puissent toujours avoir quelqu'un sur qui regarder pour pouvoir suivre s'ils sont perdus. Et puis que pour le public, ce soit cohérent, harmonieux, quoi. Donc voilà, aujourd'hui on va voir un peu qui va où, avec en tête ces idées-là, ces contraintes-là. »

Elle commence à répartir les participants dans l'espace :

« On va faire comme si on était sur la rue de la République, le jour du Défilé. Donc je vais vous répartir à peu près comme vous serez le jour J. Je vais venir vers vous, vous avez juste à vous laisser faire ».

Elle circule parmi les participants éparpillés, et en les prenant par l'épaule ou par la main elle les envoie chacun vers sa position dans le cortège. Il n'y a pas de contestation, les participants acceptent les décisions de la chorégraphe et s'amuse à se retrouver à côté d'untel ou derrière unetelle.

Cette organisation dure assez longtemps, plus d'une demi-heure en tout cas. La chorégraphe repasse, vérifie, ajuste... « Il faudra maintenant vraiment bien vous souvenir de vos places. Il faut maintenant que quand vous arrivez, hop, vous rejoignez votre place dans le cortège. C'est d'accord ? » Les participants répondent gaiement « ouiii ! ». « Vous regardez bien où vous êtes placés, et les personnes avec qui vous êtes : Qui est à ma gauche, qui est à ma droite ? Etc. » Elle donne également des noms à différentes parties du groupe : « Alors vous, vous êtes « devant 1 », vous « devant 2 » et etc : « devant 3 » et « devant 4 ». Pareil : rappelez-vous bien de votre nom de groupe, parce que la semaine prochaine je suis pas là, mais vous allez commencer à répéter les mouvements avec Sabrina, et il faut que chaque groupe commence à apprendre sa partie, sa chorégraphie. Comme on a vu la semaine dernière ok ? » « ouiiii ! » « Bon c'est super ! Vous êtes super ! On est tous super ! » s'amuse-t-elle.



Défilé (2018) ©Stéphane Rambaud

Autre nouveauté du jour : la musique que la chorégraphe fait écouter au groupe sur son téléphone portable : «Alors évidemment ce sera plus fort hein... [rires] mais là, vous avez donc la vraie musique, qu'on est allé enregistrer dans le groupe des musiciens... enfin qu'ils ont bien voulu nous envoyer. Donc vous allez voir qu'il y a des différences : notamment sur le rythme à partir de la 2e partie. C'est beaucoup plus rapide finalement, donc ça va être bien pêchu ! Il va falloir suivre hein ! Ça va aller pour toi Mickael ?» Elle s'adresse au jeune qui n'avait pas voulu improviser la dernière fois que j'étais venu. «Bien sûr pas de problème ! Qu'est-ce que tu crois ?» lâche-t-il d'une grosse voix cassée et inquiète.

Elle organise alors les participants en sous-groupes (devant 1, devant 2...) qu'elle envoie chacun dans un coin de la salle : «On va commencer à répéter chacun sa partition, à partir d'aujourd'hui. Je vous ai mis la musique sur le groupe WhatsApp, donc chaque groupe peut jouer la musique de son côté, s'arrêter, et reprendre quand il veut. La semaine prochaine, on aura les grandes enceintes, normalement. Mais amenez quand même vos petites enceintes bluetooth, pour ceux qui en ont, comme ça on peut aussi travailler par groupes... Qui a pensé à l'enceinte aujourd'hui ?» Plusieurs participants lèvent la main, vont chercher dans leur sac leurs appareils...

Les groupes se répartissent dans la salle. Un ou une ancienne dirige chaque groupe, rappelle les consignes, met la musique, donne le départ, etc.

Je me rapproche du groupe «Milieu 3». Une dizaine de participants, dont Mickaël. Même s'il n'est toujours pas à l'aise physiquement, il ne craint pas de faire les mêmes mouvements que les autres, un peu plus raide et maladroit mais visiblement heureux d'être là. Une femme l'aide particulièrement, l'encourage, le conseille. La chorégraphe passe vers le groupe : «Vous pouvez faire des mouvements simplifiés... Mickaël, tu peux oublier les bras pour le moment, tu fais juste avant arrière, juste les pas. Et tu verras après si tu remets les bras». À l'avant du groupe, une jeune fille s'agace : «Ça fait quand même 100 fois qu'on lui montre... Moi j'ai pas la patience hein !» Sa voisine la reprend avec le sourire : «Y a pas mort d'homme ! Chacun fait comme il peut, il va y arriver...».

• 20h45 •

Fin de la séance. La chorégraphe annonce le programme des prochaines semaines : à partir de maintenant, il y aura répétition supplémentaire un week-end sur deux, d'abord les samedis, puis les week-ends entiers. «On va manger ensemble, donc chacun amène quelque chose. Ça peut être une salade, un gâteau...»

Dehors, à la fin de la répétition, je capte des bribes de conversations. Une femme blanche, la cinquantaine, parle à un jeune homme : «Ha mais tu viens du Mali, Moussa ? Je savais pas que tu venais du Mali ! Je connais bien, tu sais, on avait fait toute la Mauritanie, Mali, Niger avec mon mari, c'est des pays magnifiques ! Si tu as besoin de quelque chose tu me dis !» Les discussions tournent aussi autour de la nourriture à apporter. Un jeune homme : «Franchement moi je vais acheter un truc, je sais pas cuisiner !» Une femme, la cinquantaine, lui répond : «Mais moi je fais la grosse salade de pâtes, t'inquiète pas je fais toujours pour 10 personnes !»

16 JUIN (J-91) : RÉPÉTITION EN EXTÉRIEUR, EN MUSIQUE, EN COSTUMES

• 09h00 •

La répétition générale commence tôt pour un samedi, et ne devrait pas se terminer avant 18 h. Il fait très beau, mais encore un peu frais devant la salle. Le groupe est toujours aussi nombreux, j'observe les discussions de loin en arrivant. Certains fument leur cigarette, il y a un grand groupe au milieu, devant la porte, et d'autres le long des barrières. Personne n'est isolé, «dans son coin». Deux hommes blancs dans la soixantaine discutent avec les deux jeunes noirs qui avaient improvisé et une femme maghrébine qui doit avoir une petite cinquantaine, et qui tient un cabas plein à craquer. Je reconnais Mickaël, qui parle avec une jeune femme à l'allure sportive. Beaucoup ont en main des sacs plastiques, des saladiers couverts d'un papier aluminium.

La chorégraphe arrive, souriante et trousseau de clés en main. «Bonjour tout le monde ! Ça va ? Pas trop dur le réveil ?» Elle ouvre la porte de la salle, les participants s'amassent et rentrent lentement en continuant de discuter. Chacun va poser ses affaires sur des bancs disposés dans le hall de la salle, puis ressort. Je comprends que la répétition va avoir lieu dehors.

Arrivée sur la pelouse du stade municipal, Mado lance rapidement l'échauffement : «Il faut pas qu'on traîne si on veut pouvoir tout faire. Je vous rappelle qu'à 11h, il y a Christiane et Amina qui amènent les costumes, et cette fois, c'est la bonne. Normalement. Normalement.» Les rires fusent, je comprends qu'il a dû y avoir un problème particulier avec ces costumes...

La jeune fille sportive s'approche de la chorégraphe, j'entends qu'elle va devoir partir plus tôt cet après-midi. Elle passe bientôt le bac : «ma mère elle veut que je révise à fond, là...». Elle semble un peu gênée : «Le Défilé, c'est un peu... C'est pas secondaire mais...» La chorégraphe : «Ah non mais bien sûr ! Elle a complètement raison ta mère ! Le Bac c'est le plus important, carrément !» Mickael, de sa grosse voix : «Passe ton Bac d'abord !». L'échauffement se déroule dans la bonne humeur, des mouvements de tai-chi sur la pelouse.

Puis il est temps de reprendre la chorégraphie. La chorégraphe propose de reprendre la première partie, mais sans musique. Elle part vers la salle, pendant que dans chaque groupe on se place, on discute pour se rappeler de ce qu'il y a à faire, on se remontre les pas... La chorégraphe ressort de la salle avec une grosse enceinte sans fil qui semble lourde et qu'elle pose en soupirant. Elle circule à travers les groupes, donne des conseils, rectifie... Si dans l'ensemble, tout le monde commence à maîtriser la chorégraphie, certains ont encore du mal à enchaîner les mouvements.

Elle allume l'enceinte et prend son téléphone. «On va mettre la musique, ça vous aidera à vous caler. Donc on part tous ensemble, à partir de maintenant. S'il vous plaît !». Les groupes se calment, se mettent en position... Elle lance la musique. Faux départ, un groupe n'était pas prêt, «On recommence»... Les groupes commencent à enchaîner les mouvements sur le rythme de samba... mais deux danseurs se cognent en tournant sur eux-mêmes... La chorégraphe arrête la musique, on vérifie que les danseurs vont bien. «On recommence...»

Le calage de l'ensemble des lignes sur la musique est laborieux, et le reste de la matinée est consacré à reprendre la chorégraphie. À 11h15, arrivent deux femmes dans un véhicule utilitaire : «Les costumes !»

• 11h15 •

Tout le monde se masse à l'arrière de l'utilitaire, les deux femmes sortent de gros sacs à carreaux écossais sur lesquels sont collées des étiquettes en papier. Elles essaient d'organiser la distribution : elles font reculer tout le monde, déplient des portants sur lesquels elles assemblent les costumes. Puis il faut récupérer son costume, les danseurs font la queue, par groupes, plus ou moins en file indienne.

• 12h30 •

C'est l'heure du repas. Les costumes ont été soigneusement posés sur le lieu de répétition de chaque groupe. On déplie des tables en bois, les participants vont chercher leur nourriture, posent des saladiers et des sacs plastiques sur les tables.

Certains mangent dans leur propre Tupperware, d'autres répartissent des assiettes en plastique sur la table et partagent le contenu d'un grand saladier, d'autres encore entament un sandwich.

J'observe la répartition des places autour de la nourriture. Des groupes affinitaires se forment par endroits : les jeunes parents (des mères surtout) se regroupent autour des enfants, il y a une table de personnes âgées, certains rentrent manger chez eux.

• 14h30 •

Le début d'après-midi est consacré aux premières répétitions en costumes. Chacun enfile le sien, visiblement ajusté à sa taille. Le collectif devient uniforme, tous dans les mêmes tons verts et blancs. Certains ont des costumes très près du corps, d'autres sont au contraire grossis par de grands cerceaux qui forment des sortes de crinolines, d'autres ont de très grandes manches, dans lesquelles ils tiennent des bâtons en plastique qui leur font des bras immenses...

Il règne une certaine excitation. Les groupes sont reformés sur la pelouse, chacun se regarde, aide les autres à ajuster leur tenue, essaie des mouvements. Les deux costumières passent de groupes en groupes, aiguilles en main, pour réparer ou ajuster.

La chorégraphe reprend la parole : «Bon, on va donc commencer, je dis bien commencer, à danser avec les costumes. Comme vous allez le voir, c'est pas forcément facile ! Mais on va y aller tranquillement, l'idée aujourd'hui c'est juste de commencer à voir ce que ça donne, de commencer à s'habituer, de sentir comment on bouge avec ces costumes, qu'est-ce que ça change pour vous, comment on se place, vis-à-vis des autres, comment on fait pour habiter le costume. C'est vous qui le mettez en mouvement, c'est vous qui le faites exister pour les spectateurs.»

L'exercice est parfois laborieux : un costume se déchire après les premiers mouvements, certains danseurs sont mal à l'aise et ne parviennent pas à danser tout en tenant les éléments de leurs costumes.

Ils doivent également retrouver leurs marques, se tenir plus loin les uns des autres. Les mouvements qui avaient l'air relativement coordonnés ce matin sont désormais chaotiques ...

• 17h30 •

À la fin de l'après-midi, l'humeur est au découragement. «On va jamais y arriver. Je vois pas comment c'est possible...» Certains s'agacent franchement : «Peut-être que tout le monde ne peut pas danser en costume, faut arrêter là ! Il y en a, il faut qu'ils viennent en jogging, et ceux qui savent danser ils mettent les costumes !»

La chorégraphe reprend la parole : «Bon, vous avez vu que c'était pas si facile... On va arrêter les costumes pour aujourd'hui, donc vous les rangez bien par groupe, dans les sacs vers Karima. Il faut que tous les costumes soient pliés mais nickel ! Si on veut que les costumes durent jusqu'au Défilé, il faut vraiment en prendre soin. Donc chacun est responsable de son costume.»

Les danseurs enlèvent délicatement leurs costumes. Il faut près d'une heure pour que tous les sacs aient retrouvé leur place dans le coffre de l'utilitaire.

Mado propose un dernier essai en tenue de ville, «Juste la deuxième partie, pour bien fixer les mouvements, les enchaînements. Et la semaine prochaine, on commencera par ça.»

• 19h00 •

Repas du soir. L'organisation des tables est la même. On sort des bouteilles de vin rouge à certaines tables, à d'autres tables «nous, on mange halal !». Les discussions se font par plus petits groupes, plus fragmentées. La soirée est douce. À la fin du repas, on range les tables qui étaient restées dehors toute la journée.

Les projecteurs du stade s'allument.

Les répétitions reprennent dans le calme. Comme le matin, les groupes montrent une certaine fluidité et parfois même une harmonie dans l'enchaînement des mouvements. Certains danseurs sont régulièrement à contretemps, mais le groupe les prend en charge, s'adapte.

• 20h30 •

Fin de la journée, chacun range ses affaires dans le calme. Les conversations tournent autour de la fatigue : «Je suis é-cla-tée !» lance une fille. «Une tisane et au lit», «J'en peux plus»...

«Tu rentres avec nous, Moussa, on te ramène ou tu vas en ville ?»

«Je veux bien rentrer oui. Là je vais pas encore sortir. Je suis trop fatigué.»



25 AOUT (J-21) : LE JOUR J APPROCHE À GRAND PAS...

● 09h00 ●

Voilà longtemps que je n'ai pas revu le groupe, qui fait aujourd'hui sa rentrée après deux mois de pause estivale. Le jour J est dans trois semaines. La répétition a lieu dans le grand gymnase de la commune, et les participants vont passer tout le week-end ensemble.

J'arrive le dimanche matin, la répétition commence à 10h, mais la veille, elle s'était terminée à plus de 23h.

La chorégraphe arrive, les traits tirés.

«Tout le monde est déjà là, on dirait ! Aujourd'hui, on va donc faire le filage complet. Comme je vous le disais hier, on se met vraiment dans l'état d'esprit du jour J. En tous cas pour ce matin, on ne fait pas d'interruption. Chacun est à sa place, chacun sait ce qu'il a à faire, et on déroule tout, du début à la fin. S'il y a des problèmes, s'il se passe quelque chose, on oublie ! On fait comme s'il ne s'était rien passé et on continue. L'idée c'est d'avoir la vue d'ensemble. C'est d'accord ? Compris ?».

«Oui !» répondent les participants, dans une discipline quasi militaire.

«Ok, prenez vos places, vérifiez vos costumes, passez aux toilettes... Non non, on ne garde pas les chaussures là ! On est dans l'esprit Rue de la République ! Donc c'est le costume, rien que le costume !».

● 10h00 ●

Les danseurs se répartissent dans l'espace, par sous-groupes. Cette mise en place est très rapide, bien rodée. Je ne les ai pas vus entrer, mais une vingtaine de musiciens arrivent à l'autre bout de la salle et s'installent : ils sont également costumés, tous en vert. Ils ont des percussions, congas, tablas... des trompettes, trombones... Ils prennent leur place et se regardent comme au début d'un concert.

Je cherche des yeux Mickaël, il est toujours dans le groupe du milieu, méconnaissable avec le costume, il n'a pas l'air stressé mais très concentré. Sa voisine lui frotte le dos vigoureusement. J'ai globalement du mal à reconnaître les participants, les costumes en font une sorte d'armée, verte et blanche.

«On va y aller ! Donc comme on a dit hier, on va faire trois fois chaque partie. On ne s'arrête pas !», répète la chorégraphe. «Si on tombe on se relève, et on continue, on va jusqu'au bout ! Et je veux voir de l'émotion ! Les gestes des bras, les remontées, très lentes... Il faut que ce soit beau ! C'est vous qui portez cette beauté maintenant, c'est vous qui faites vivre le tableau.»

La chorégraphe s'éclipse, fait un signe aux musiciens depuis le bord de la salle, s'appuie nerveusement contre le mur. La musique commence, très entraînante. Le rythme a accéléré depuis les premières fois.

Les groupes commencent à piétiner bruyamment sur place, en rythme, puis s'élancent. Pas en avant, en arrière, frappe dans les mains...

Le mouvement d'ensemble est bien synchronisé. Mickael est dans le rythme, malgré un corps toujours raide. Les décalages viennent essentiellement des différences entre les corps : plus âgés et plus raides, ou plus jeunes, plus souples, dont les bras montent plus haut.

La jeune femme en fauteuil est à l'avant du premier groupe. Elle suit une chorégraphie adaptée, avance et recule son fauteuil en cadence, s'arrête pour frapper dans les mains, parfaitement coordonnée au reste de son groupe.

Le moment d'improvisation est l'occasion d'une grande diversité de mouvements : certaines danseuses se lancent dans de véritables entrechats, un jeune homme semble vivre une sorte de transe, vibrant de tout son corps. Mickael tourne sur lui-même dans une sorte de « pogo », sourire aux lèvres. Les chibanis secouent la poitrine en écartant les bras.

Les danseurs perdent un peu de leur coordination par moment, mais se rattrapent en regardant ce que font les voisins.

Ils répètent cinq ou six fois un ensemble de phrases, entrecoupées de moments d'improvisation. Le tout dure près d'une heure.

Des voisins, des amis sont présents dans la salle et constituent un public. Il y a des poussettes avec des bébés, des enfants. Rapidement les spectateurs frappent dans leurs mains au rythme de la musique, et encouragent les danseurs, saluent les improvisations des uns et des autres.

La fin de la prestation est marquée par des applaudissements nourris, les danseurs comme les musiciens sont en nage. Certains saluent, cabotinent. Tout le monde se précipite sur sa bouteille d'eau, sa serviette. Il fait très chaud dans le gymnase.

« Merci à tous ! Merci » dit la chorégraphe. « Vous pouvez sortir, boire, etc. Et on se retrouve pour manger, et cet après-midi, on reparle de tout ça. Mais c'était bien ! C'était bien ! ».

• 11h45 •

Les danseurs, danseuses, rejoignent leurs amis dans le public. Des enfants sautent au cou d'une femme « C'était super maman ! » La femme récupère son bébé dans la poussette et s'assied sur un banc pour l'allaiter. On déplie les tables, on ouvre les sacs pour sortir le pique-nique.

J'ai l'impression que c'est tout un quartier qui communique et supporte ses danseurs, que l'espace clos des répétitions s'est complètement ouvert. Les personnes du public ont apporté à manger également, gâteaux, plats...

Tout le monde est maintenant tourné vers le jour J !



Dans les coulisses du Défilé (2018) © Thanh Ha Bui

PLONGÉE DANS... UN ATELIER COUTURE

Que serait le Défilé sans ses costumes ? Explosion de couleurs et de matière, ils représentent le thème choisi par le groupe, et cherchent à éblouir les spectateurs. Pour les danseurs, c'est aussi un « déguisement carnavalesque », qui leur permet de devenir quelqu'un d'autre le temps du Défilé. Ce sont ainsi des milliers de costumes qui sont présentés à chaque édition, avec plusieurs modèles par groupes, qui réalisent chacun plusieurs tableaux, et singularisent différents participants comme les échassiers, les musiciens, ou les jeunes, les hommes, etc.

Produire autant de costumes est un travail titanesque si l'on en croit les témoignages recueillis. Et un travail invisible, sous-estimé, assuré par des participants de l'ombre désignés souvent, ce n'est pas un hasard, comme les « petites mains » du Défilé. Si, les premières années, quelques amateurs ont rempli ce rôle, aujourd'hui chaque groupe a sa propre costumière professionnelle, qui dessine les costumes en concertation avec le chorégraphe, prépare les patrons, collecte les matières premières et chapeaute les opérations. C'est dans ce petit cercle discret que cette deuxième fiction vous propose de vous immerger.

Les ateliers couture commencent en même temps que ceux de danse, entre six et neuf mois avant le jour du Défilé. Ce ne sont presque que des femmes qui les réalisent, bien peu nombreuses face à l'ampleur de la tâche. En général, les ateliers sont organisés en journée, ce sont donc beaucoup de femmes sans activité professionnelle que l'on y retrouve (retraîtée, femme au foyer, demandeuse d'emploi, en arrêt maladie, etc.). Les ateliers couture sont d'ailleurs souvent confiés à des centres sociaux ou des structures d'insertion. C'est en tout cas une entrée privilégiée par les organisateurs pour accrocher des publics « éloignés de la culture ».

Ici, nous plongeons dans l'intimité d'un atelier couture grâce à une immersion fictive dans l'atelier de Nadia, costumière expérimentée du Défilé, qui a réuni autour d'elle un petit nombre de couturières bénévoles.

Une chercheuse en immersion rend visite très régulièrement aux costumières, et met la main à la pâte. Elle s'implique dans la confection des costumes, et rapporte dans ses notes quelques épisodes marquants de ses passages dans l'atelier.



15 JANVIER (J-241 AVANT LE DÉFILÉ) : C'EST REPARTI POUR UN TOUR !

J'ai pris contact avec Nadia, qui est costumière pour des groupes du Défilé depuis de nombreuses éditions. Elle navigue de commune en commune, au gré des sollicitations. Au fil des années, elle s'est construit une solide expérience, et sa réputation la précède. Chacun reconnaît sa créativité, sa technicité et son sérieux. Et par-dessus tout, c'est son humanité qui fait que ses ateliers sont si appréciés : elle sait adapter le travail aux capacités des participants, donner confiance et transmettre son savoir, créer du lien, construire une ambiance paisible et chaleureuse. Nadia est dans son univers quand elle travaille avec les amateurs, et cela lui tient beaucoup à cœur. Avis aux opérateurs qui la voudraient dans leur équipe : la costumière a ses convictions, et ses conditions !

Cette année, c'est dans l'ancienne caserne mise à disposition par la mairie qu'aura lieu la préparation des costumes. Ce sera leur QG pour les huit prochains mois. Pour Nadia, «C'est quand même plus confortable que de devoir tout trimballer d'ateliers en ateliers ! Ah non, ça, plus jamais !»

Nous avons rendez-vous à sept heures un samedi. Nadia vient très tôt pour finir de préparer le lancement des ateliers. Elle arrive avec sa voiture remplie de tissus glanés la veille à l'usine Tissu+. Quelques jours plus tôt, elle est déjà venue au local pour installer quatre machines à coudre et le reste des stocks de matières premières avec Jean-Pierre, un technicien de la Ville. Elle a aussi amené des enceintes et une machine à café : «On pourra écouter de la musique et boire des cappuccinos dignes de ce nom !».

C'est important que les bénévoles se sentent bien dans l'atelier, surtout vu le travail qui les attend. Cette année, il y aura 250 danseurs, avec trois tableaux différents. J'ai encore du mal à me représenter le nombre d'heures, la quantité de tissu que cela représente... D'autant que tout doit être prêt pour la répétition générale début juillet. «Mais on y arrivera, de toute façon il faut y arriver», me dit Nadia.

Nous attendons trois volontaires pour l'instant. Nadia espère que la réunion d'information en aura motivé quelques autres et qu'elles seront assez nombreuses. Il y aura Mireille, qui la suit dans tous ces ateliers depuis leur rencontre sur l'édition des Routes de la Soie. Elle a commencé dans sa ville, et a eu un véritable coup de cœur pour la costumière. Alors quand sa commune a cessé de participer il y a six ans, Mireille a suivi Nadia dans d'autres groupes. Petit à petit, elle a appris à manier seule la surjeteuse, à travailler des matières très différentes, et même à dessiner des patrons.

Le centre social m'a également parlé de Houria et Nicole, qui vont se joindre à elles. Pour la première fois, les couturières vont aussi travailler avec des détenues de la maison d'arrêt voisine, que Nadia ira voir une fois par semaine. Elle a beaucoup insisté auprès de l'opérateur pour que ce partenariat puisse se mettre en place. Elles feront les coiffes. «C'est ce qui se voit le mieux à la télé», me glisse-t-elle.

Une voiture sur le parking : Mireille arrive la première. Elle a dû partir tôt de chez elle, les Monts du Lyonnais ce n'est pas la porte à côté. «Hé Nadia, c'est reparti pour un tour !», lui lance-t-elle guillerette. Elle lui pointe le coffre du doigt : «Regarde là-dedans, tu ne vas pas être déçue, ça fait des mois que j'y mets de côté, et toute la famille s'y est mise».

Nadia ouvre et on découvre de grands sacs remplis à ras-bord de bouteilles en plastique.

- Oh merci ! On va faire des supers décors pour les costumes. Comment t'as réussi à en trouver autant ?
- Ben j'ai passé le mot, ma frangine m'en a envoyé, les copains de l'asso aussi, et puis on en a récupéré plein au festival qu'on organise vers chez moi.
- Génial ! On pourrait récupérer des capsules de café, tu vois les rondes là, et on les mettrait sur les chapeaux !
- Moi je veux bien mais y'en a combien de chapeaux ? Il nous en faudrait combien des capsules ? C'est pas le tout mais faut les trouver...
- T'inquiète pas va, on va bien y arriver !»

Une fois les sacs rangés dans un coin de l'atelier, on se réunit autour d'un café. Nadia déplie ses esquisses et patrons. Cette année, elle explique s'être inspirée de tenues de samourais, et d'une ancienne collection Jean-Paul Gaultier, retrouvée dans un magazine. Il va falloir en coller des bouteilles pour les plastrons. «T'en as de ces idées», lui lâche Mireille, avant d'aller commencer à couper du tissu.



Atelier Territoire de Lyon 5^e (2010) ©Stéphane Rambaud

Depuis tout son entourage est prévenu : chaque jeudi après-midi jusqu'au mois de juin, pas la peine de compter sur elle, elle sera à la caserne. Ce qui la motive dans cette aventure ? Les rencontres bien sûr ! Elle a découvert des personnes si différentes, et en est sûre, elle ne les aurait jamais connues ailleurs. Quand elle vient à l'atelier, Houria prend le bus tôt, après avoir confié les enfants à sa sœur pour la journée. Elle ramène tout le temps un petit truc à manger, aujourd'hui on se régale de ses baklavas maison.

Il est 10h30 quand Mireille rompt le silence qui s'était installé dans l'atelier. «Et Nadia, elle est où encore ?», s'enquiert-elle. À ces mots, la porte s'ouvre, et Nadia apparaît chargée d'une pile de coiffes, toutes plus colorées les unes que les autres. Chacune comprend qu'il s'agit des réalisations des détenues de la maison d'arrêt, et se presse autour de la table pour les admirer. Chaque coiffe est unique, personnalisée par une des filles. À l'intérieur, une étiquette en rappelle la maternité. «Ah sur celle-là on reconnaît bien le style de Sarah», s'amuse Houria. C'est sûr que c'est la plus chatoyante.

- «Qu'est-ce que c'est beau ! Tu ramènes des nouvelles aussi Nadia ?
- Oui, regarde le cahier de correspondance est là. C'était le dernier atelier à la prison, elles ont toutes voulu vous écrire un petit mot.»

Ce cahier de correspondance permet aux couturières d'échanger avec les filles de la maison d'arrêt depuis plusieurs mois. Nadia le trimballe d'ateliers en ateliers, pour partager l'avancée des costumes, donner des nouvelles, et leur raconter un peu l'extérieur. Cela crée un véritable esprit d'équipe entre ces femmes qui ne se sont pourtant jamais rencontrées. Mireille ouvre le cahier et les autres se réunissent autour d'elle pour lire ces petits mots. Des au revoirs, des mots d'encouragement pour la dernière ligne droite, des remerciements aussi. Je vois du coin de l'œil Houria essuyer une larme.

- «Et comment on fait pour leur répondre cette fois ? Tu n'y retournes pas la semaine prochaine ?
- Non c'est fini, mais on peut leur envoyer une lettre. De toute façon, je vais faire des copies du cahier, tout le monde pourra en garder une.
- Ah oui s'il te plaît.»

Elles acquiescent toutes.



31 MAI, J-15 : LA PRESSION MONTE

Je suis arrivée encore plus tôt à la caserne ce matin. Nicole est déjà là, elle attend dans la fraîcheur printanière car seules Nadia et Mireille ont les clefs du local. On en profite pour discuter de tout et de rien, et surtout du temps qui file à toute vitesse. Ces dernières semaines, on sent le stress monter dans l'atelier, car il reste quelques jours avant la répétition générale, et les costumes sont loin d'être finis.

Nicole me semble plutôt renfermée ce matin, ce qui n'est pas à son habitude. Tout comme ses camarades, elle est de plus en plus sous pression. Elle me dit qu'elle ne refera pas le Défilé à la prochaine édition. C'est sûr que c'est très sympa, elle rencontre du monde, œuvre pour apporter de la joie aux danseurs et spectateurs le jour J, mais ces derniers temps elle se sent très fatiguée. Mais puisqu'elle s'est engagée, elle veut tout de même aller jusqu'au bout.



Plus tard dans la matinée, l'atelier est en pleine ébullition. Annie, devenue experte du pistolet à colle, s'emploie à garnir les derniers chapeaux de capsules de café. Je me demande combien elle en a fait depuis ce matin... De l'autre côté de la pièce, Houria et Mireille reçoivent les danseurs pour les dernières mensurations et adaptations. Elles rajoutent un peu de mousse pour combler ici, font un ourlet là : pour elles, l'important est que les danseuses et les danseurs se sentent bien, et que ça tienne tout le long du Défilé.

D'un coup, Nicole laisse pour la première fois sortir sa frustration : « Oh non mais c'est pas possible ! Encore ! Comme si c'était le moment ! » Dépitée, elle fixe le fil de sa surjeteuse qui vient de lui casser entre les doigts. Nadia remarque son découragement et vient vers elle. Elle coupe deux fils et lui lance gentiment :

- « Vas-y remets les maintenant, il faut que tu apprennes.
- Moi je veux bien, mais tu as vu l'heure qu'il est ? Impossible que je termine mon plastron aujourd'hui, et il m'en reste encore 10 à faire pour la semaine prochaine ! Comment veux-tu qu'on s'en sorte ?
- Mais on va bien s'en sortir ne t'inquiète pas. On va mettre les bouchées doubles, et puis au pire, un peu de pistolet à colle et hop ! Ils auront bien l'air finis, dit-elle en riant. Et puis on peut faire quelques nocturnes, hein les filles ? Il nous reste pas mal de boulot, on peut faire vendredi soir et lundi aussi, on sera en vacances scolaires.
- J'apporterai une salade ! Rétorque Annie, D'ailleurs, celles qui habitent loin, vous pouvez dormir chez moi, dans la rue d'à côté. Vous êtes les bienvenues, c'est pas bon de prendre la route à ces heures. »

Une nocturne vendredi ? La discussion est animée : l'une doit gérer ses gamins toute la journée de samedi, les autres doivent emmener les leurs à un tournoi de foot, ou encore à l'anniversaire d'une cousine... « Si je viens il faut absolument que je rentre avec le dernier bus, il ne faudra pas compter sur moi pour rester jusqu'au bout de la nuit », dit Houria.

Un peu à l'écart, Nicole se confie à nouveau à moi : « Non, là je ne peux pas. Combien d'heures j'ai déjà donné ? D'un autre côté, il ne reste qu'une semaine de travail... Je ne peux pas non plus laisser tomber les filles... ».

15 JUIN, J-1 : DES PORTES S'OUVRENT

Trois heures du matin, déjà. On commence à ne plus bien y voir clair là. La répétition générale n'est plus que dans quelques heures. Nicole et Annie sont déjà à l'appartement. Elles n'en pouvaient plus les pauvres, à tel point qu'Annie s'est même endormie dans le stock de rembourrage. À côté de moi, Nadia et Mireille finissent d'ajuster la longueur des manches d'une grande veste. Je couds machinalement les derniers sequins d'une jupe. On ne s'est pas parlé depuis presque une heure, chacune le regard fixé sur son ouvrage.

En tout cas, elles ont vraiment bien avancé. Les filles ont emmené du travail à la maison, même si Nadia n'était pas d'accord. C'est moins sympa que d'être ensemble, mais elles ne lui ont pas laissé le choix.

Dans un grand geste, Nadia coupe son dernier fil, et nous regarde tout sourire :

- « Et bien, je crois qu'on peut dire que c'est un défi relevé !
- « On a fini ? Tu en es sûre ? lui répond Mireille.

- Regarde autour de toi, je crois que tout est là.
Il reste quelques ajustements à voir à la répétition générale, et sûrement quelques surprises de dernière minute, mais sinon, oui ! On a fini !
- Oh j'y crois pas ! Bravo Nadia tu as tellement assuré !
- Franchement je suis tellement fière de vous les filles, on était une équipe de choc, avec une ambiance au top ! Et Mireille, merci beaucoup. Tu as été incroyable, une vraie professionnelle, indispensable !
- Arrête... tu vas me faire rougir !»

Nadia disparaît une minute dans la pièce de stockage. Le temps que nous échangeons quelques paroles de soulagement avec Mireille, elle revient le sourire aux lèvres et une bouteille à la main : «Champagne !». Je me sens presque en trop, avec la sensation de n'avoir pas contribué à la même hauteur que les autres, bien que j'ai quelques costumes à mon actif. Au moment de trinquer, Nadia s'adresse spécifiquement à son bras droit Mireille :

- «Tu sais ce que j'aimerais pour la prochaine Biennale ?
- Avoir moins de costumes à faire ? Une nouvelle machine à coudre !
- Ce que j'aimerais, c'est que tu deviennes officiellement mon assistante costumière. L'année prochaine on en parlera à l'opérateur, il faudra négocier le budget pour te rémunérer.
- Mais non ! Tu rigoles ?

Elles se prennent dans les bras, émues. Mais Mireille en revient bien vite au travail : pas le temps de s'éterniser ici, il faut aller se reposer pour assurer la répétition générale.



LE JOUR DU DÉFILÉ



Le Défilé rue de la République (2018)©Thanh Ha Bui

Enfin, c'est le grand jour, le «jour J» du Défilé !

Après des mois de préparation, tous les groupes vont converger vers le centre-ville de Lyon pour la représentation finale. Avec les défilants, c'est la fête qui prend place dans l'espace public, et rassemble des centaines de milliers de personnes. Le jour J est aussi le plus chargé d'incertitudes, et entre stress et euphorie, les participants décrivent une explosion d'émotions, pour un moment hors du temps.

En 25 ans d'existence, le Défilé a pris des formes variées. Parmi les évolutions les plus marquantes, l'apparition de la Tarentelle place Bellecour, la diminution du nombre de groupes, la montée des contraintes sécuritaires (Défilé au stade de Gerland en 2016), ou encore sanitaires (Défilé dans le théâtre antique de Fourvière en 2021). La pluie battante de l'édition de 1998 et les changements de parcours (passage sur les quais du Rhône pour les éditions 2000 et 2002), sont d'autres d'exceptions dans le déroulé classique du Défilé, qui ont fortement marqué les participants, comme l'ont révélé les nombreux entretiens menés avec eux.

Ici, nous avons fait le choix de ne pas nous attarder sur chaque configuration, mais de raconter un Défilé « idéal-typique », rue de la République, qui ne correspond pas à une édition particulière, mais propose une expérience recomposée à partir des nombreux souvenirs que nous avons recueillis.

Nous racontons étape par étape ce grand jour, accompagné de quelques saynètes fictives, inspirées des témoignages des participants. Nous n'avons pas résisté à l'envie de retranscrire également quelques paroles de participants sur la parade dansée, car comme beaucoup nous l'ont dit, « Pour le comprendre, il faut le vivre ».

Plongeons dans les coulisses de cette journée exceptionnelle.

LA JOURNÉE HEURE PAR HEURE

• 5h30 •

La journée du Défilé commence très tôt pour certains. Les régisseurs et logisticiens du Défilé, ainsi que des agents de la Ville et de la Métropole, s'affairent rue de la République pour terminer les préparatifs engagés depuis plusieurs jours maintenant : montage de la scène pour le spectacle final, balisage et nettoyage du parcours, installation d'un PC sécurité et de la régie de France 3, accueil des chars, préparation des loges, etc.

En région, les groupes les plus éloignés sont déjà sur le pied de guerre : il faut acheminer le char, les costumes et les participants jusqu'à Lyon. En espérant que tout se déroule comme prévu, car les aléas sont nombreux.

Paul, constructeur de char

[Bilibibip bilibibip, tchack]

“Oulah... Ça pique ce matin. Il me faut deux heures de route pour amener le char à Lyon. Rendez-vous à 8h30 pour le montage, le hangar de stockage est à cinq minutes à pied... Il faut que j'aille le chercher d'ici 20 minutes.

- Tu te lèves déjà Paul ?
- Oui, faut pas que je traîne... t'es réveillée bien tôt toi aussi.
- Hum, j'ai pas très bien dormi. Je crois que je suis trop excitée et stressée à la fois.
- M'en parle pas, je me suis repassé les plans de montage en boucle, et je me demande si ce foutu démarreur va pas nous faire des misères... Hier, on y a passé une heure avec Jacky avant de réussir à lancer le groupe électrogène qui alimente la sono. J'ai peur qu'il nous lâche aujourd'hui.
- Tu verras à Lyon comment ça se passe. De toute manière tu réussiras à bricoler une solution, comme d'habitude. Et puis, il y a l'équipe technique du Défilé au cas où, ils peuvent trouver des solutions.
- C'est pas faux... Tu as rendez-vous à quelle heure toi au car des musiciens ?
- Départ 8h00. Ils ont vu large au cas où.
- Ok, j'essaierai de passer te voir dans les loges si j'ai le temps. Bon allez, j'appelle Jacky voir s'il s'est bien réveillé, et à la douche !

Équipe technique

“Ok, tout le monde sait ce qu'il a à faire ? On se la refait une dernière fois :

- Fayçal, tu gères le PC sécurité rue du Bât d'Argent, l'infirmier ne va pas tarder je pense.
- On est bon sur les loges, y'a un régisseur partout.
- Pour la scène, ils vont refaire des balances avant 10h, mais normalement y'a aucun souci, on a tout vérifié hier.
- Marjo et Jean-Phi sont calés avec la police municipale et nationale, et les prestas sécurité arrivent à 12h30.
- Ok, y'aura plus qu'à les dispatcher sur le parcours. Tout le monde garde bien son talkie, y'a des référents un peu partout, et bien sûr Catherine en central, notre chef d'orchestre.

• 08h55 •

Au tour des groupes de l'agglomération lyonnaise et de ses alentours de se mettre en mouvement. Participants amateurs et professionnels se retrouvent à un point de ralliement pour embarquer dans des bus mobilisés pour l'occasion.

Pour les habitants de la métropole, voir les bus TCL sortir ainsi de leur utilisation habituelle renforce le sentiment de vivre un moment spécial, et de se sentir valorisé. Les coordinateurs et coordinatrices des groupes sont à l'œuvre pour cadrer tout ce petit monde.

Dans les bus, les fanfares et autres batucadas mettent l'ambiance, on chante et danse déjà. La fête converge doucement vers le centre-ville de Lyon.

Karine, coordinatrice, et les jeunes participants d'un centre social

“Oui, oui Lucie c'est bien 9h devant la MJC, tu verras le bus de toute façon en arrivant... Ouais moi aussi j'espère que personne ne va être en retard... Oui, oui, les costumes sont avec Sabrina, elle prend un fourgon à part pour les emmener dans les loges, on la rejoindra directement là-bas... Oui, t'inquiète pas, j'y ai pensé... Ça marche, je te laisse, je crois que y'a les jeunes du centre social qui arrivent. Oui, très bien, aller je te laisse, à tout à l'heure...”

- Hey ! Salut les jeunes !

- Bonjour !

- Alors on est en forme ? Prêts pour le grand jour ? Vous êtes bien timides ! Y'avait plus de pêche aux dernières répétitions, haha !

- C'est trop tôt là.

- Ou alors tu t'es couché trop tard ! T'as traîné jusqu'à quelle heure sur TikTok ? Ah ah, je te taquine ! Allez, attendez-moi là, faut que je passe un dernier coup de fil, les autres vont arriver... En tout cas, j'espère !

- 4-8-12... 40-44... 78-80-81... et 82 ! Ok, je crois qu'on est bon. Ok, alors, votre attention s'il vous plaît ! Bonjour à tous, et merci à tous d'être là. Quelques mots avant de partir... On en a pour une petite demi-heure jusqu'au centre-ville, on va être déposés sur les quais du Rhône. On reste bien ensemble pour aller aux loges, où les costumes sont déjà arrivés normalement, chacun en a un à son nom, et c'est Fatiha et son équipe qui vous les distribueront, ok ?

- Oui ! [en chœur]

- Et bien sûr, on va retrouver les camarades de Sainte-Foy là-bas.

- Wouuuuuuuuuuh ! [en chœur]

- Pour la suite, on refera un point vers midi, et si y'a le moindre problème, vous venez me voir. Y'a aussi l'équipe chorégraphique, Adil, Yacer, Romain, Dounia ou Sherine qui sont là. Voilà... et surtout, amusez-vous !

- Wouuuuuuuuuuh Mâdaaame, des bus TCL rien que pour nous ! On n'est pas n'importe qui !

- Viens vite ! Il faut absolument qu'on monte avec les musiciens !

• 10h26 •

Ça y est, la Presqu'île se transforme en véritable fourmilière !

À peine sortis du bus, les participants animent les rues encore endormies du dimanche matin. Le joyeux cortège rejoint ses loges : les participants investissent chaque fois un bâtiment public pour leur préparation, choisi parmi les établissements scolaires et culturels du centre-ville. L'occasion de découvrir des lieux inconnus, et d'en tirer à nouveau la sensation d'être privilégié.

Là, les choses s'accroissent : il faut s'inscrire au registre, récupérer son bracelet de circulation, puis trouver son costume, s'habiller, se faire maquiller, manger. Les danseuses et les danseurs, comme les musiciennes et musiciens se préparent, sous la houlette de la coordination. De leur côté, les membres de l'atelier couture s'affairent à résoudre les problèmes de dernière minute. Des aides ponctuelles viennent dans cette phase cruciale, avant de parfois rejoindre le défilé en tant que porteurs d'eau. Tous sont réunis dans une ambiance qui oscille entre excitation grandissante, phases de stress et temps morts.

Pendant ce temps, à l'extérieur, les professionnels techniques et logistiques continuent leur ballet. Les participants des groupes s'activent pour monter les chars, réaliser les dernières vérifications, et réagir aux imprévus, sous le regard des premiers spectateurs qui viennent s'assurer les meilleures places, glacière et chaise pliante sous le bras.

Malika, bénévole en soutien

“Bonjour, c'est bien la loge du groupe de Rillieux ici ? Vous êtes Cathy, la costumière ? J'suis Malika, la sœur de Hussein, c'est lui qui m'envoie. J'avais pas le temps de m'investir dans un atelier, mais j'ai quand même envie de faire un petit quelque chose, alors il m'a dit "tiens, va voir Cathy aux loges, elles ont toujours besoin d'aide".

- Ah ben, c'est super, bienvenue Malika ! Viens, je vais te présenter les autres filles des costumes. Les danseurs et musiciens vont bientôt arriver, il va falloir les maquiller, regarde, il y a tous les modèles affichés là. Tu vas aussi défiler avec nous, il reste une place pour faire porteuse d'eau du coup.
- Mais j'ai même pas appris la chorégraphie !
- Il faut juste ravitailler les autres et pousser un petit charriot. Ça va être top, regarde, on sera habillé en fleurs.
- Wouah, qu'est-ce qu'il est beau ce bâtiment, j'avais jamais remarqué !
- C'est l'école de la Martinière, j'ai toujours eu envie d'y entrer.
- Attends mais c'est pour nous tout ça ?
- Les filles ! Entrez vite dans les loges et foncez voir Annie à l'accueil, elle va s'occuper de vous.»

• I h53 •

La préparation dans les loges est ponctuée de temps morts.

Une fois maquillés et costumés, les participants s'occupent comme ils peuvent. On en profite pour discuter autour d'un pique-nique. Les anciens, rôdés, auront apporté des cartes et autres jeux de société, voire un apéritif, entré en douce. Au détour des couloirs, s'improvisent des danses autour des musiciens.

Pour les coordinateurs des groupes, la matinée n'est pas de tout repos : il faut non seulement gérer les imprévus des loges, mais aussi garder un œil sur ce qu'il se passe à l'extérieur. Les chars sont tous installés dans la zone de stockage des Terreaux, ils subissent un contrôle de sécurité et les dernières vérifications techniques. Heureusement, l'expérience des défilés a prouvé jusque-là qu'aucun problème de dernière minute n'est insoluble.

Sarah, coordinatrice

“Ça va les jeunes, pas trop long l'attente ?

-Si, de ouf.

-Qui veut jouer au Uno ?

-Ouais, Michel, tu gères !

-Hé hé, qu'est-ce que tu crois ? J'en suis pas à ma première Biennale !»

Un participant

“Allô, oui, Patrick ?... Comment ça, le... Attends, ne paniques pas, je ne comprends pas... Le camion du char ne démarre plus ? Non, c'est pas vrai !... Mais vous êtes où ? Ok, j'appelle tout de suite l'équipe du Défilé, je crois qu'ils ont une dépanneuse au cas où... Oui, je fais vite et je te tiens au courant, on va trouver une solution. T'inquiète pas pour le montage, je vais demander à des petits jeunes de te rejoindre, ils sont déjà prêts.»

«Salut maman ça va ?... Oui, ça va bien, je suis en loges là... Oui, tout mangé, merci... Je suis en gladiateur, mais mon maquillage est pas top je trouve... Ben, ouais, ça me fait des gros sourcils... Non, mais oui, ça va, je suis avec Flavie et Matéo. Tu vas regarder à la télé ?... Merci maman, bisous à tout le monde...»

• 13h 16 •

Les groupes sont prêts : il est temps de sortir des loges et de faire face au public.

Direction la place des Terreaux, en fanfare, comme d'habitude. L'adrénaline monte encore d'un cran. Ils se retrouvent costumés et maquillés dans la ville. Les passants sont intrigués, autant de potentiels spectateurs que les danseurs invitent à les suivre jusqu'à la rue de la République.

Un petit groupe et une journaliste de la presse locale

«[câlin collectif] Allez, les filles, c'est parti ! Tututu, tutututu ! Osman, envoie-nous la musique !

-Bonjour... Est ce qu'on peut vous prendre en photo pour notre reportage ?

-Ah, mais vous êtes les jeunes de Jean Zay, on s'est vus quand vous êtes venus à la répétition générale. Attendez, je remets mon chapeau !»

• 13h 27 •

Arrivée sur la place des Terreaux, on découvre enfin les autres groupes.

Grâce au programme, on devine qui est qui, on apprécie, on se compare : tel groupe est toujours aussi nombreux, tel autre a de bien beaux costumes («Mais pas plus beaux que les nôtres !»).

C'est l'occasion d'échanger quelques mots avec des participants d'autres groupes, et de retrouver de vieilles connaissances du Défilé. Les habitués, amateurs comme professionnels, forment un véritable réseau de sociabilité. On assiste à une sorte d'émulation parmi ces milliers de participants.

C'est aussi l'heure des traditionnelles photos, dans le cadre magnifique de la place des Terreaux, encadrée par l'Hôtel de Ville et le musée des Beaux-Arts. On fait toujours une photo de groupe, puis certains choisissent aussi de faire des portraits de chaque participant.

Le groupe d'Irigny

«Martine ! C'est bien toi ? Je t'avais à peine reconnue, comme t'es belle avec cette coiffe !

-Aïcha ! Comme ça fait longtemps... Et c'est ton fils, ce jeune homme ? Comme il a grandi ! Tu te souviens de moi ? Tu étais tout bébé quand tu venais danser avec nous.

-Tu dances à Villeurbanne maintenant ? Ça a l'air vraiment bien cette année. On se voit à l'arrivée, et sinon : à dans deux ans !

-Wouah mais c'est qui c't'énorme groupe ? Ils sont 60000 ou quoi ?

-Ça, c'est Bron, ils sont toujours vachement nombreux.

- Et là, t'as vu ce char, comme il est beau ? Viens, je veux prendre une photo avec la girafe en échasse !

-Allez, tout le monde, rassemblez-vous pour la photo, on se met sur les marches, les plus petits devant ! ... Attention, ça va y aller... et pour le sourire, tout le monde crie Irigny !

-Irignyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyy !»

• 13h49 •

L'heure du départ approche.

Les groupes sont dans les *starting blocks*, positionnés avec leur char dans l'ordre de passage. On entend la rumeur d'un public de plus en plus dense venant de la rue de la République. Ça y est, on y est, on va le faire. Chacun prend conscience de l'ampleur de l'événement. Les jambes commencent à flageoler pour certains, vont-ils oser se lancer ? D'autres ne tiennent plus en place, impatients.

Heureusement, il y a des leaders dans tous les groupes, professionnels comme amateurs, qui s'emploient à soutenir, rassurer et motiver les autres. C'est l'heure des derniers discours des chorégraphes, qui veulent donner de la force à celles et ceux qu'ils ont accompagné depuis déjà de longs mois.

Du côté du public, on se languit. Dans la rue de la République pleine à craquer, pas facile d'être aux premières loges pour apprécier le spectacle. Des spectateurs montent sur les lampadaires, les abribus. Des habitués prévoyants ont apporté des tabourets et parfois des escabeaux.

Un chorégraphe

«Aujourd'hui, c'est le grand jour ! J'ai été très heureux de partager toutes ces répétitions avec vous, vous avez été incroyables !

-Ouais !

-On est là, à Lyon, dans ce magnifique cadre, et on va le faire briller. On a un très beau projet, on peut en être fiers : fiers du char de Jackie et Patrick, fiers de nos magnifiques costumes faits par Annie et toute son équipe, bravo et merci à eux, et à vous ! On peut tous être fiers. Je vous fais confiance à 100% pour assurer le show, comme à la répétition générale. On fait ample, on ne perd pas le rythme, on sourit, on sourit, on sourit ! Pensez aux photos, pensez au public, donnez-leur le meilleur, et on va s'éclater. Le Défilé, c'est que du bonheur, profitez-en un maximum, ça va passer très vite, vous allez voir. Et qui ne danse pas n'est pas...

-Romanais !

-Qui ne danse pas n'est pas...

-ROMANAIS !

-Ben alors, Rémi, ça va pas, on t'entend plus ?

-Oh, ça y est, je suis stressé, je sens que ça monte là ! J'ai peur que tout le monde me regarde, et si on me reconnaissait ? Je crois que je sais plus la choré, on fait quoi après le demi-tour ?

-Mais non, ça va être super, tu vas y arriver et t'auras qu'à me regarder si t'es perdu. De toute façon personne, ne le verra si tu te trompes, et c'est pas toi que les gens vont voir, c'est nous tous.»

• 14h02 •

Le cortège est lancé !

Les groupes longent un à un l'Hôtel de Ville, avant de s'engouffrer dans la rue de la République. Les équipes techniques sont prêtes, les maîtres de cérémonie annoncent l'arrivée des troupes, accueillies par des pluies de coiffons et une foule en délire. Une entrée «digne de l'équipe de France sur les Champs Élysées», nous diront certains participants.

Le stress est à son comble, et il faudra quelques tours de chauffe pour se laisser enivrer par la fête. Puis «On oublie tout», paraît-il, jusqu'à perdre la notion du temps au milieu de la musique qui bat son plein, de l'émerveillement du public, et de l'explosion de couleurs et d'émotions qui nous emporte.

Garants du bon déroulement des festivités, les équipes techniques, les conducteurs de chars et les costumiers restent à pied d'œuvre durant cette traversée, attentifs au moindre incident.

C'EST DU VÉCU !

Michel, Bron

«Au début, on est concentré quand même, et après, on est pris dans l'ambiance, on ne fait plus attention... On a tout dans la tête et dans les jambes, ça part tout seul quoi. Et puis, après tu te dis, tu as oublié une note, c'est pas grave.»

Aïcha, Vaulx-en-Velin

«L'important c'est d'être à 100%, pour le public, pour la Biennale, pour la Maison de la Danse, pour les personnes qui s'investissent, pour les bénévoles et tous les participants. On s'est maquillés, on s'est habillés, on a fait honneur.»

Inès et Zineb, Vaulx-en-Velin

«Il y avait de tout, des personnes âgées, des jeunes, des chibanis... Et, c'est vrai que je pense que chacun a trouvé sa place... Chacun se dit "j'ai ma part dans cette Biennale".

-Et puis on est tous pareils, on a tous le même costume... On se ressemble, on est dans la même troupe. Tous ensemble !

-Il faisait chaud ! C'était long, c'était fatigant... On avait l'impression que ça se finissait plus !

-Ce qui est bien, c'est que la chorégraphe et ses troupes venaient nous voir de temps en temps pour un peu dynamiser tout ça, et eux étaient en tête de file, donc ça motive.

-J'étais derrière les chibanis, et je leur disais "Allez, s'il vous plaît? lâchez pas, allez", parce que y'avait du monde, tout le monde nous regardait, "Allez, lâchez pas", parce qu'on était au début de la file hein, "Allez, allez !". Et ils étaient fatigués, fatigués, donc après, nous on a marché, on a arrêté de danser à un moment donné, on n'en pouvait plus.»

Albane, Décines

«T'as envie de donner du spectacle au public qui est venu, tu veux les émerveiller, qu'ils prennent autant de plaisir que toi. Et des fois, tu as des connections, il y a juste un échange de regard avec quelqu'un, c'est des moments magiques. C'est pas comme dans la vraie vie, où tu évites le regard des autres. Là, tu vas les chercher justement. [...] Quand je défile, déjà, c'est pour mon bien-être, ça me fait du bien, et j'ai l'impression de faire du bien aux gens.»

Éliane, Vaulx-en-Velin

«Moi aussi, je dansais, j'avais confiance. Je crois que j'étais portée par le groupe qui était tellement plein d'énergie ! On était salués par tout le monde, et on était fiers ! Là, c'était tout Vaulx-en-Velin : aucune peur, aucune angoisse, ce n'est que de la joie, de l'enthousiasme et de l'énergie, beaucoup, beaucoup d'énergie.»

Madeleine, Villeurbanne

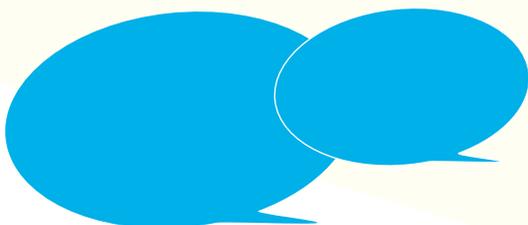
«Ma première Biennale, j'ai encore pu la faire debout. Mon problème c'est la marche, du fait de ma maladie évolutive. Et là, avec le temps, les Biennales suivantes, j'ai dû les faire en fauteuil, et c'est autre chose, t'as pas la même représentation dans les yeux des autres. Et il m'est arrivé un truc magnifique, à la Tarentelle finale. Je me suis retrouvée dans la foule avec une petite fille en fauteuil, et j'ai vu dans ses yeux que ce que je représentais pour elle, c'est que tout était possible. C'est pas parce que tu es en fauteuil que tu ne peux pas danser.»

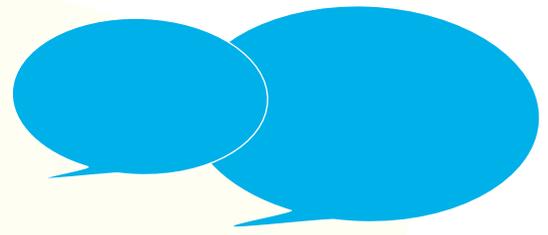
Ludivine, Sainte-Foy-Lès-Lyon

«Je me disais, ça pourrait être comme ça plus souvent : être avec des gens sans rien attendre, pour donner et recevoir. C'était vraiment un moment de joie, gratuit, anonyme et fédérateur.»

Jacques, Villeurbanne

«Traverser la ville, pour moi, ça veut dire beaucoup de choses. Quand je défile, j'ai cette émotion de me dire, "Waouh, il y a quelque chose qui s'est inscrit dans les pavés, ou dans les murs".»





Michel et Anne-Marie, Bron

“Ça créé un projet extraordinaire quoi. Aussi bien entre musiciens, qu'entre musiciens et danseurs. On avait quelque chose qui communiquait, qui était vraiment fluide. La musique, l'ambiance, être reconnu, et transmettre, voilà comment je pourrais le traduire. C'est faire plaisir, donner une part de culture, c'est une transmission à tous ces gens qui sont en train de regarder.

-C'est quelque chose qu'on ressent, parce que le public est quand même assez proche et on les regarde dans les yeux quoi ! Vraiment.

-Ils sourient, nous aussi on est contents. On s'adresse presque à eux.

-Et quand on s'arrête de jouer, parce qu'à un moment donné, on n'en peut plus, les spectateurs à côté, ils rouspètent. "Allez ! Continuez !" On leur dit "On n'en peut plus, on en peut plus" [rires].»

Anne-Marie, Bron

“Notre maire était très fière. Quand on défilait, elle était dans le public, les loges officielles, et elle criait plus fort que les autres pour nous encourager, je m'en souviens.»

Karine, Feyzin

“Vous êtes marié ? Le Défilé c'est comme le jour du mariage : ça passe trop vite. Les gens ils partent à danser, on voit l'arrivée à Bellecour, là en trois secondes, et... C'est émotionnel, c'est fort, parce qu'on donne un résultat, on est arrivé au bout du projet.»

Rosette, Vaulx-en-Velin

“S'il y avait un état d'esprit comme ça dans la vie, le quotidien, ça serait trop beau. La vie serait belle. [...] Dans le groupe de la Biennale, déjà, il n'y a pas de catégorie sociale, c'est le vivre-ensemble. On ne regarde pas si tu es noir, blanc, riche, pauvre... Ça n'existe pas. Ton métier, ça n'existe pas. On regarde l'état d'esprit d'être ensemble, on va bosser ensemble, voilà.»

Josette, Vaulx-en-Velin

“Le truc le plus important, c'est la joie, quoi, on représente la joie puisqu'on est en train de danser pour les gens. La vie, l'espoir.»

Malika, Vaulx-en-Velin

“On porte un message, comme quoi on est tous égaux, y'a pas de toi t'es blancs et toi t'es noir, on est tous pareils, c'est comme un match de foot, comme la coupe du monde [...] Et c'est ça aussi qu'on veut, on voudrait vivre ensemble et... et partager... Tu me donnes, je te donne, c'est ça aussi ce message. Qu'on vienne de banlieue, de la ville, des montagnes, chacun va apporter son petit grain de sel. Et c'est ça qui manque aujourd'hui, c'est ce partage. En plus, avec ce qu'il y a actuellement, on a l'impression qu'on doit tous se séparer, et la vie c'est pas ça, c'est de vivre tous ensemble. Et pas chacun dans son coin comme un ermite, c'est ce message. Qu'on est ensemble.»

Martin, Villeurbanne

“C'est investir l'espace urbain, se l'approprier, dialoguer avec lui et y apporter de l'esthétique et du beau. Participer à une action collective, être dans une énergie, et puis, c'est vrai que la danse, le rapport au corps, au rythme, y'a plein plein de choses qui se dégagent.»

Sylvie, Sainte-Foy-Lès-Lyon

“Il y avait des Lyonnais et des gens qui viennent de loin. Tu te sens appartenir à la ville en fait. Et que la ville t'appartient. D'habitude, on vient, on se balade... Mais le jour du Défilé, on investit vraiment la ville, on la rend vivante.»

Sandrine, Bron

“Le Défilé, c'est extraordinaire. C'est vraiment partager un moment, et danser devant tout cet énorme public. Les collégiens, le but c'est qu'ils prennent confiance, qu'ils soient autonomes, à l'aise, et qu'ils arrivent à prendre du plaisir à la danse. Et qu'ils soient fiers. Oui, qu'ils soient fiers. Ils sont applaudis, ils sont mis en valeur.»

• 16h00 •

Les participants arrivent progressivement sur la place Bellecour, lessivés ! L'extase et l'union avec la foule festive les ont portés jusqu'au bout, malgré la chaleur, les doutes, les muscles endoloris et la fatigue. On partage ses ressentis, on se félicite, et on savoure la satisfaction d'être allé jusqu'au bout, d'avoir embelli la ville et émerveillé ses concitoyens l'espace d'un instant.

Quelques chapiteaux et une collation offrent une respiration bienvenue avant l'apothéose : la Tarentelle finale place Bellecour, où participants et public sont réunis. Ce moment est décrit comme une véritable communion par les participants, un moment extraordinaire de partage et d'égalité entre tous, réunis autour de la même envie de faire la fête ensemble.

Josette, Jean-Claude et leurs enfants, spectateurs, Francheville

- Ils sont beaux tous ces danseurs... Quelle chance !
- Maman, t'adores la danse, tu pourrais le faire toi aussi ?
- Un jour, peut-être, mais vous m'accompagnez hein ?
- Euh...
- Allez, pour mon anniversaire ? On fait comme ça ? Je n'oublie pas, hein.

• 18h00 •

Le Défilé est fini... ou presque.

Tandis que certains participants vont reprendre rapidement le cours de leur vie, d'autres ont besoin de plus de temps pour revenir à la réalité.

L'ivresse de la fête s'estompe progressivement face au poids de la fatigue, dans le métro ou le car du retour.

Mais bien sûr, des musiciens et danseurs insatiables continuent d'égayé le chemin du retour.

De nouveaux « anciens » du Défilé

- Bon... ben, ça y est... C'est fini. C'est passé tellement vite, c'est triste.
- Et ouais... Mais on se retrouve dans deux ans pour la prochaine édition. Les programmes vont bientôt sortir, on choisit notre groupe ensemble ?
- Oui, bien sûr !
- Trop bien ! Vilma propose d'aller voir le replay du Défilé chez elle vendredi soir, t'en es ?
- Ah oui, avec plaisir ! J'ai pas réussi à voir les autres groupes.



Le Défilé - Territoire Savoie & Haute-Savoie (2018) ©Thanh Ha Bui

QUELQUES MOTS DE SOCIOLOGUE...

Durant notre enquête, nous avons été particulièrement saisis par la force des récits du jour J. Ils donnent à voir un événement hors norme, dont certaines dimensions ne sont accessibles qu'en y participant soi-même, accédant ainsi aux prémices de la fête, aux moments de partage au sein et entre les groupes. En plus du très large public, et des milliers de danseurs, musiciens et autres, le Défilé réunit un ballet technique insoupçonné, qui orchestre discrètement l'ensemble de la journée. C'est donc un événement particulièrement dense, vécu à des places différentes selon le rôle que l'on occupe.

Les témoignages se rejoignent presque tous sur un point : l'intensité des expériences. C'est «l'euphorie», «l'extase», «la communion», «whaou !», un moment que l'on a du mal à décrire, tant il est hors du commun, incomparable. Plusieurs participants parlent de leur enivrement, voire d'être «shooté», «drogué», pour décrire le bouquet d'émotions qui les submerge.

On peut s'arrêter sur quatre points principaux pour comprendre cette intensité émotionnelle propre au jour du Défilé.

RESSENTIR LA FORCE DE L'ÉVÉNEMENT

Soulignons tout d'abord l'importance de la dimension sensorielle de ces expériences. En effet, la plupart des témoignages sur le jour J insistent sur la force du contexte : la grandeur de la rue de la République, sa riche architecture, son effet de «caisse de résonance», qui renforce la capacité de la musique à faire vibrer et porter ailleurs, et l'explosion de couleurs et de mouvements.

Comme cela a déjà été décrit, «défiler à Lyon», et plus encore dans la fameuse «rue de la Ré», est exaltant. L'investissement festif de l'espace public contraste avec son appropriation habituelle. La rue marchande, où le nombre des passants anonymes n'empêchent pas la solitude, se transforme en espace commun et vivant, sous l'impulsion d'une foule joyeuse décidée à donner le meilleur, «pour le public», «pour la ville», «pour la communauté». Le Défilé est souvent mis en opposition avec le quotidien, par sa gratuité, sa dimension collective, et les valeurs de partage et d'égalité qui y sont défendues et mises en scène.

Mais ce n'est pas seulement la «rue de la Ré» qui se transforme. Un établissement prestigieux devenu une fourmilière bigarrée, des parents méconnaissables

sous le costume et le maquillage, un adjoint au maire converti en porteur d'eau... Autant de souvenirs qui ont marqué les participants.

Rue de la République, on se retrouve sous les applaudissements d'une foule immense, émerveillée. L'ampleur de l'événement, source de fierté, se donne à voir à travers la présence de la presse, de chaînes de télévision, de la présence de représentants politiques de premier plan, et de parrains et marraines célèbres.

AGIR COLLECTIVEMENT, VIBRER ENSEMBLE

Que serait la fête si elle n'était pas partagée ? La dimension collective, présente dans tous les entretiens, est au cœur de l'expérience du Défilé. Cela est vrai dans tout le processus de préparation que nous avons décrit, mais atteint son paroxysme le jour J. On y prend véritablement conscience de son rôle dans une œuvre collective qui nous englobe et nous dépasse. On «fait partie» de différentes échelles qui s'emboîtent : ses proches, son groupe, la «communauté du Défilé», participants et publics confondus.

Parmi tout ce monde, *a priori*, pas de compétition, mais une saine émulation. On décèle certaines rivalités bon enfant entre groupes, qui motivent sans diviser. Et dans ce moment de partage, que certains désignent même comme une «communion», chacun, en miroir, devient un amplificateur des émotions de l'autre.

Le Défilé révèle le collectif autant qu'il le produit. À ce propos, l'anthropologue Emmanuelle Lallement (2016) aborde les événements festifs comme des «moments éphémères de production du collectif», au travers de recours à des sensations, des codes musicaux et des langages corporels communs. En filigrane, on peut voir se former une «communauté du Défilé», unie par cette expérience partagée, et l'adhésion à des valeurs communes, qui émanent entre autres du thème donné à chaque édition et de son appropriation par chaque groupe.

Plus que l'expérience, c'est la manière de la vivre qui soude la communauté du Défilé, ce qui peut éclairer le fait que certains participants, très rares dans notre échantillon, soient restés relativement hermétiques à la production du collectif festif. Cela nous renvoie à la notion de «communauté émotionnelle», forgée par Barbara Rosewein qui la décrit comme un «groupe social dans lequel les individus sont animés par des intérêts, des valeurs et des styles émotionnels

communs ou similaires». Elles se caractérisent donc par les émotions et les manières de les exprimer qu'elle promeut (ou qu'à l'inverse elle décline) (Damien Boquet).

En apprenant des façons similaires de se mouvoir, de s'exprimer dans l'espace public par la déambulation, la danse, la musique, et en partageant un engagement corporel fort, avec le désir d'agir symboliquement dans la cité à travers la danse et la fête, le Défilé produit une communauté émotionnelle singulière, explicitement civique et engagée.

L'implication corporelle qu'exige le Défilé est très importante dans la construction de cette communauté, à nouveau en contraste avec la vie sociale quotidienne. Il n'est pas anodin que plusieurs participants soulignent le rapprochement que crée le fait d'avoir «transpiré ensemble», et regrettent l'absence de «connexion» et «lâcher prise» durant l'édition 2016, dans le stade de Gerland, où la configuration maintenait le public à distance et réduisait le temps de représentation.

La corporéité de certaines interactions sociales, et plus particulièrement le partage des mêmes gestes et la forte proximité (la foule festive), a en effet été analysée comme un mode spécifique de production du collectif. Olivier Cathus, dans son ouvrage au titre très signifiant, *L'Âme-sueur*, expose ainsi «le télescopage nécessaire qu'il y a dans toute effervescence sociale, entre d'une part une expérience collective et d'autre part une expérience physique. Il dit le corps-à-corps nécessaire de toute communauté festive» (S. Hampartzoumian).

Stéphane Hampartzoumian a également décrit des dynamiques dans des rave-parties qui font fortement écho à ce qui se passe dans le Défilé. Il voit dans la danse et le «retournement festif» un double mouvement de «dés-individualisation» ou de «re-communautarisation», durant lequel «le participant re-noue avec un corps propre», en même temps «qu'il re-noue aussi avec un corps social, un corps social quasi archaïque d'avant le dé-nouage moderne».

PROUVER ET S'ÉPROUVER : RITUEL ET MISE À L'ÉPREUVE DE SOI

Ce point se base sur certains témoignages qui associent le Défilé à une forme «d'être ensemble» que nos sociétés modernes auraient perdue. On pourrait parler d'un rituel (rarement nommé directement ainsi).

Si ces paroles ne font pas vraiment écho au «rituel d'agglomération» proposé par Philippe Dujardin, le sentiment de communion et de «passer une épreuve» peut être rapproché de ce que des anthropologues (A. van Gennep) ont décrit comme des rites de passage, qui signent le passage du statut de profane à celui d'initié, en l'occurrence à membre de la «communauté du Défilé» que nous avons décrite, ainsi que des rites calendaires : ces rendez-vous réguliers qui scandent le déroulement de la vie sociale, et agissent comme soupapes de décompression avant le retour à la situation initiale.

On retrouve, en effet, dans le Défilé un certain nombre de leurs caractéristiques : suspension, voire retournement d'un certain ordre social, incarnation d'un nouveau rôle, apprentissages et transformations. Des ingrédients de l'effet carnavalesque du Défilé.

On pourrait alors aborder le Défilé comme une épreuve rituelle, individuelle et collective, dont les participants soulignent unanimement la difficulté. C'est un véritable défi que de «tenir» le kilomètre et demi de «la rue de la Ré» sous la chaleur écrasante ou la pluie battante, suspendu en haut d'un char ou engoncé dans son costume.

La recherche du dépassement de soi est souvent mobilisée pour évoquer une double exigence, celle de l'apprentissage au long cours (maîtriser une chorégraphie, répéter régulièrement, tenir dans la durée, etc.) et celle de la performance esthétique et sportive le jour J : aller au bout, s'exposer au regard du public.

Mis en lien avec des éléments biographiques, en étant en situation de handicap, après une grossesse ou une maladie, en vieillissant, en faisant le Ramadan, l'envie de prouver, et se prouver qu'on peut (encore) le faire résonne singulièrement pour chaque participant.



Le Défilé - Territoire Saint-Priest, Corbas, Décines (2014) ©Stéphane Rambaud

APRÈS LE DÉFILÉ, QUE NOUS RESTE-T-IL ?

Pour clore ce cahier, quittons le mode de la fiction et laissons le mot de la fin à celles et ceux qui nous ont permis de connaître le Défilé de la Biennale de la danse de l'intérieur. Parmi les nombreux participants amateurs qui nous ont accordé des entretiens, beaucoup nous ont parlé de ce qu'il leur reste après le Défilé, des transformations observées sur eux-mêmes, mais aussi sur les autres, de la manière dont cela ouvre aussi le champ des possibles et des pratiques.



Le Défilé (2018) ©Blandine Soulage

UN CERTAIN DÉSARROI

La musique s'arrête, les groupes se séparent et chacun rentre chez soi, épuisé, reprendre le cours normal de son existence. On pourrait croire que l'aventure s'arrête là, de façon abrupte, que l'on touche à la fin de cette parenthèse enchantée. C'est en partie vrai, puisque dans les témoignages, la fin du Défilé apparaît souvent comme un grand vide, presque un temps de désarroi. Mais l'ambiance effervescente du jour J accompagne encore certains participants pour quelques temps encore.

«Après le Défilé, tu te sens un peu orphelin parce que d'un coup tout s'arrête, tu ne dances plus, tu ne vas plus retrouver ton groupe.» (Bénédicte, Saint-Priest/Feyzin)

«Post-Biennale c'est un peu comme si tu étais *stone*... T'as une période où tu es hyper détendue, et en même temps t'es super excitée, t'as envie de raconter ce que t'as vécu à tout le monde.» (Albane, Décines)

«Les gens se retrouvent régulièrement aux répétitions, ça devient une sorte de rituel dans leur vie. J'ai vu des dames pleurer après le Défilé, en disant "Mais qu'est-ce qu'on va faire de notre vie maintenant ?"» (Étienne, Lyon)

«Après le Défilé j'en ai encore pour quelques jours... C'est comme un bourdonnement de musique qu'on entend encore, des émotions qui restent. Je vais me retrouver chez moi, à rire seule parce que je me rappelle de ci ou de ça.» (Emma, Lyon)

DES RETROUVAILLES POUR ENTREtenir LA FLAMME

Pour de nombreux participants, ce n'est pas tout à fait la fin de l'aventure du Défilé. Des moments de partage se montent dans les communes pour prolonger le plaisir d'être ensemble, et garder un peu de l'élan du Défilé : tout le monde est invité à se retrouver pour se remercier, se féliciter, et poursuivre un peu la fête. Certains groupes produisent même de petites répliques du Défilé dans d'autres contextes : animer une fête des voisins, participer à un festival, aux fêtes du 8 décembre, etc.

«Quelques semaines après, c'est le rassemblement de tout le groupe : un petit discours, les vidéos sur écran géant, les photos, chacun amène un petit truc à manger... Le buffet, en général, c'est le paradis, tout le monde arrive avec des supers gâteaux, et surtout tout le monde est content de se revoir. Il y en a même qui enfilent de nouveau leur costume. À la fin, on remet la petite musique du Défilé, les gens se remettent à danser, et... (émotion) c'est un super souvenir.» (Madeleine, Villeurbanne)

«J'ai toujours ce désespoir de fin de Défilé, on se dit "Ça y est c'est fini, c'était juste une fois". Mais une année, mon groupe est retourné défiler à Turin, avec qui on était jumelé. On évitait cette frustration du moment unique. Il y avait des velléités de faire continuer l'aventure, ça avait tellement bien marché qu'on s'est dit pourquoi pas tourner un peu en Europe avec notre Défilé ? Finalement ça ne s'est pas fait, mais on y a cru et c'était une super motivation, "wouah ce qu'on a vécu là on va pouvoir recommencer à le vivre".» (Jacques, Lyon-Villeurbanne)

DES LIENS QUI PERDURENT

Il n'est pas rare que les amitiés nouées au fil des répétitions perdurent, ou se renforcent, parce que d'édition en édition, on se retrouve. Même si l'on ne garde pas de liens, on peut, en croisant dans la rue un membre de son groupe, se sentir complice.

«Même quand on se croise dans Bron, on se fait : "Ah, c'est les gens de la Biennale !" [rires] J'ai travaillé un temps aussi au cinéma, ça me faisait rire d'être à la caisse et de me dire "Ah oui c'est vrai je la connais, mais d'où ? Ah mais oui évidemment de la Biennale !" [rires]» (Camille, Bron)

«Grâce au Défilé, on a vraiment créé un groupe amical fort qui est toujours là, 12 ans après.» (Blandine, Saint-Étienne)

«C'est un groupe qui a vécu le Défilé, parce qu'on a vécu les répétitions, on a appris à se connaître en piqueniquant, ou dans les temps morts, ou en attendant, ou en se plantant, en se donnant des conseils. Le groupe s'est constitué et il s'est dispersé après. Mais on sait qu'on a ce véhicule en commun, d'avoir été près de quelqu'un qui a fait un malaise un jour et de lui avoir demandé la fois d'après, "Est-ce que ça va ?". Il y a eu ce "nous", ces moments où l'on se fond dans un collectif. À chaque fois qu'on se reverra, qu'on se recroisera, on n'a pas besoin de se le dire mais on l'a vécu ensemble.» (Pierre, Trièves-Matheysine)

«On a formé un groupe d'amis dans le Défilé, qui s'est agrégé petit à petit. L'un ramène son beau-frère, l'autre ses vieux amis, etc. Participer ensemble au Défilé, ça construit aussi une histoire commune, même si on fait d'autres choses à côté, c'est l'ADN du groupe quelque part.» (Jacques, Lyon-Villeurbanne)

«On a travaillé du début jusqu'à la fin, et tout le monde se connaît. Et au final, ça crée des liens après le Défilé. Les gens se contactent entre eux, ils se retrouvent entre eux, ils se font des soirées. Donc, c'est plutôt sympathique. Après le Défilé, dès qu'on organise quelque chose, tout le monde essaie de se faire passer le message. C'est même plus qu'un groupe, finalement, on devient une famille...» (Christopher, Neuville-sur-Saône)

PARFOIS... RIEN

Il arrive que l'on ressorte du Défilé comme on y est entré, parce que la culture on connaît déjà, le faire-ensemble dans un contexte de diversité, on connaît aussi, ou parce qu'on est resté un peu à distance, ou encore parce qu'on a trempé dans le bain de la préparation du Défilé qu'un instant trop court.

«Ça n'a pas été mon cas, de ressentir un effet transformateur. Comme j'ai l'habitude de faire, enfin je veux pas me la péter, mais j'ai joué au théâtre, j'ai fait des spectacles de rue avec Frappaz, pour moi c'est un truc parmi tant d'autres, donc non je peux pas dire que ça m'a transformé, non. J'ai pris du plaisir à le faire, j'aime beaucoup être avec des professionnels du spectacle, j'apprécie, mais je ne suis pas en extase non plus. Pour moi c'est normal, même si je ne le fais pas tous les jours. C'est ce que j'aime, donc je le fais et le refais, j'aspire à avoir des moments de bonheur au quotidien donc, oui ça c'en est un parmi tant d'autres.» (Gérard, Villeurbanne)

«Après, il ne faut pas se leurrer. Une fois le projet fini, tout le monde repart chez soi et connaissant bien la population de la Matheysine, les gens d'ici qui ont participé, c'étaient des gens qui étaient déjà investis dans des assos. Les communautés populaires de Matheysine n'ont pas vraiment participé. Dans la mesure où j'aidais les enfants en difficulté dans toutes les écoles du plateau, je n'ai pas vu ces familles-là. Je crains que les gens qui participaient étaient comme nous des gens convaincus.» (Myriam, Trièves-Mathésyine)

«Je pense que quand vous avez une personne qui va commencer à faire les costumes, travailler sa chorégraphie au mois de novembre et qui va aller au Défilé au mois de juin, elle a bénéficié de toute la transformation que lui a apporté le Défilé, c'est évident. Parce qu'elle y est allée sur un temps long, qui a pu complètement la transformer. Sauf que nous on n'a pas le temps long, on a des petites touches quoi. C'est un peu *one shot* pour nous, du fait de notre type d'accompagnement et de notre type de public. Et du coup moi, je vais pas vous dire "C'est magnifique, c'est de la culture donc c'est génial", non, je ne dirais pas ça. Mais j'adorerais que ce soit ça, sauf que c'est trop ponctuel pour nous pour que ça le soit vraiment. C'est pas en 15 jours qu'on transforme 10 ans de décrochage scolaire.» (Chantal, Lyon)

UNE ESTIME DE SOI RENFORCÉE

La plupart des participants ressentent néanmoins qu'en eux-mêmes, le Défilé a provoqué des changements. Le Défilé est fini, mais pas tout à fait, comme l'exprime une costumière :

«C'est pas fini, tu vois, ça ouvre des petites brèches pour aller ailleurs, pour rencontrer du monde, pour faire d'autres choses. La perception de soi est un vaste continent, elle concerne le corps, avec lequel on est à l'aise ou pas, la manière dont on se sent capable ou incapable, légitime ou illégitime, utile ou inutile, visible ou invisible, ce qui introduit, entre autres, les questions d'estime de soi et de confiance en soi. Dès lors que la perception de soi dépend beaucoup du regard des autres, le fait que le Défilé apporte des jugements nouveaux et positifs sur soi est important.»

«Au début, je ne pensais pas pouvoir faire le Défilé, parce que je suis quelqu'un d'un peu renfermé. Du coup, ça m'a libéré on dirait, ça m'a changé, ça m'a plus ouvert... Ouais, ça m'a changé. Parce qu'avant j'étais quelqu'un de timide.» (Madi, Bron)

«Pour moi, le Défilé, c'était pas tant un moment de vivre-ensemble, non. Là, dans la danse, au Défilé, j'ai trouvé qu'il y avait plein de petits groupes, parce que les gens se connaissaient déjà. J'avais l'impression que les gens s'étaient inscrits entre copines en fait. C'est le problème quand on s'inscrit à plusieurs. Non, le Défilé à Lyon, ce qui a été vraiment impressionnant, c'est qu'on nous a bloqué les rues. Il y a que nous qui passons et on nous applaudit. Je me disais "J'ai droit à ça quand même". Je pensais pas que j'aurais pu mériter ce genre de chose [rires]». (Maryse, Vienne)

«Ça m'a donné l'occasion de rencontrer pas mal de gens, et oui, il y a eu des rencontres formidables avec des personnes qu'on n'a pas l'occasion de croiser. Et je trouve que ces aînés qui viennent danser avec nous, c'est juste formidable, parce que quand je vois Rosette avec ses 80 ans qui danse, je me dis que c'est possible d'en faire autant à son âge. Elle faisait les mêmes mouvements que nous, bien qu'elle a aussi des douleurs de genou ! Pour moi, ça donne une image positive de quand on sera un peu plus vieux. J'aimerais bien être comme elle, faire comme elle, donc ça nous tire vers le haut, ça nous donne de l'espoir et de la force pour l'avenir, on sait jamais ce qui peut nous arriver.» (Kenza, Vaulx-en-Velin/Villeurbanne)

« Bon, ça m'est très spécifique hein, mais je le vois comme un événement qui me tient en forme. Chaque année, chaque fois que je vais le faire, je me demande de quoi je vais être capable. Comme j'ai une maladie évolutive, si tu veux, je perds un petit peu chaque fois. Et du coup, chaque fois que j'arrive à faire un truc, je suis super contente, parce que je me dis "Ça je l'ai encore". Tu regardes pas ce que tu as perdu, tu regardes ce que tu es encore capable de faire. » (Madeleine, Villeurbanne)

UNE PLUS GRANDE CONFIANCE

La confiance en soi se forge dès l'enfance, mais elle se construit et se nourrit aussi tout au long de la vie. L'expérience du Défilé peut alors être décisive, en découvrant l'étendue de ses capacités et en modifiant l'image que l'on a de soi-même.

La confiance en soi est parfois définie comme l'estime de soi dans l'action : on ose agir, cela donne une nouvelle force, qui aide à son tour à agir, en élargissant ce qu'on appelle parfois le pouvoir d'agir.

L'expérience du Défilé peut amener à se découvrir, à oser, à s'autoriser, à avancer, à saisir des opportunités, ou à sortir des attendus que font peser sur soi l'entourage. De nombreux témoignages ont ainsi relié à de nouvelles possibilités des modifications, même imperceptibles, de la perception de soi.

« Ça a bougé mes lignes en moi. Quand vous n'êtes pas danseur, que vous vous retrouvez à bouger votre corps, il y a quelque chose d'artistique, forcément moi ça m'a donné de la confiance. Et je peux être la porte-parole de mon mari, qui est encore moins danseur, qui a accepté de nous suivre cette année. Je crois qu'il ne verra plus son corps de la même façon. On a réussi à lui faire faire des choses artistiques, belles, on n'aurait jamais cru. [...] Moi la Biennale de la danse m'a donné beaucoup beaucoup de confiance ouais, une grosse base dans laquelle je puise encore, c'est sûr. Au regard des autres aussi, parce qu'on est devant des spectateurs, des danseurs aussi d'autres compagnies... Quand vous avez participé à un événement, où déjà il y a eu de belles rencontres humaines, et que déjà vous vous sentez fière de ce que vous avez fait – parce que moi je reste non danseuse, entre deux Biennales, je ne danse pas – dans un lieu assez magique, parce que Fourvière, j'y ai vu des grandes stars [rires] et je vais y retourner, tout ça mélangé fait qu'il y a un puit d'énergie, une réserve d'énergie et de fierté, de belles choses dans lesquelles personnellement je puise, je peux puiser dans les difficultés. » (Blandine, Saint-Étienne)

« Il y avait des jeunes accompagnés par des éducateurs de prévention, qui ne voyaient absolument aucun intérêt à faire ce truc. En répétition, ils étaient très distants, en arrière, à regarder de loin. Et puis, petit à petit, en fait naturellement, ça les a embarqués car ils ont pu discuter avec des gens qui étaient là. [...] Je me souviens d'un jeune qui ne disait pas bonjour, qui était vraiment en mode "Ça me saoule" et puis, petit à petit, on a vu l'évolution. Après il disait bonjour, après il rigolait, et à la fin il est venu sur la clôture, il avait le sourire jusque-là, il nous faisait la bise, il était à l'aise, il a même fini par danser au pot de clôture. En tout cas, ça lui a apporté quelque chose de positif, c'est sûr. Aujourd'hui, ce qu'il fait je n'en sais rien mais, ne serait-ce que sur cette année-là, ça lui a apporté de la confiance, ça lui a permis de se rendre compte que chacun avait sa place, il a trouvé la sienne en tout cas. » (Chloé, Vaulx-en-Velin)

DE NOUVELLES PERCEPTIONS DES AUTRES, QUI MODIFIENT LES RELATIONS

Dès lors que dans le Défilé, presque inmanquablement, on côtoie des personnes que l'on ne croise pas d'ordinaire, et davantage que les croiser, on fait ensemble, on apprend à se connaître, et il en ressort des perceptions nouvelles. Des perceptions qui peuvent permettre de s'affranchir des stigmates.

« J'ai fait un Défilé avec des malvoyants. Quand on a commencé à apprendre à danser avec des valides et des non-valides, ce n'était pas évident. On apprenait à se toucher, le contact. Au début, on osait à peine se frôler et même pas, et à mesure que les répétitions avançaient, on avait vraiment des contacts, à se serrer, et j'ai trouvé que c'était très enrichissant de pouvoir travailler avec le handicap, que je ne connaissais pas du tout. Même avec des personnes handicapées, j'ai gardé certains contacts. On n'a plus ces barrières. Deux ans après, j'ai fait un deuxième Défilé avec Pierre Deloche et c'était tous handicaps confondus. On a fait un Défilé sur les fous du village. Quand on défilait, on ne savait plus qui étaient les "fous", c'était assez marrant. » (Monique, couture)

« Moi, je trouve que ça fait re-croire en l'humain en fait. C'est la foule, qui, dans un même élan, fait la même chorégraphie, la même chose, vraiment dans un esprit bon enfant, on est juste dans la joie, dans le partage [...]. Moi, je trouve que ça me fait du bien, parce que c'est quelque chose qui permet de reprendre confiance en l'humain. On a beau regarder les infos, il se passe plein de trucs terribles dans le monde, mais avec la Biennale, c'est se dire : tout ce qu'on peut faire ensemble, en partant de pas grand-chose, chacun à son petit niveau. Personne n'est professionnel, mais tout le monde peut faire son petit colibri, pour moi, c'est ça. » (Vanessa, Grenoble)

UN NOUVEAU RAPPORT À LA CULTURE, QUI OUVRE À DE NOUVELLES PRATIQUES

Parce qu'on aura découvert des styles de danse, ou la couture, ou la décoration, ou la musique, qu'on aura noué une relation de proximité avec une équipe artistique, parce qu'on se sera rendu compte que ce n'est pas hors de portée, ou parce qu'on aura reçu des entrées gratuites à un spectacle de la Maison de la danse, on pourra enclencher un nouveau rapport à la culture, et petit à petit suivre un chemin de découverte.

«Ça m'a ouvert sur des choses que je connaissais pas. Ça m'a amenée au festival de rue, parce que c'est un peu la même chose. Là, je suis investie dans le festival qui s'appelle Les Monts de la Balle. Mais c'est pareil, c'est l'ambiance, faire des choses tous ensemble, avec de la récupération, en y faisant venir des gens...» (Marie-Claude, Saint-Étienne)

«Ma fille a fait le Défilé, elle s'est pas trop posée la question, elle m'a suivi parce qu'elle avait 11 ans. Avant, elle ne dansait pas, on était en campagne ça faisait trop d'allers-retours de la danse, quoi. Après, elle s'est inscrite au conservatoire, en contemporain. Il n'y aurait pas eu le Défilé, je pense que ça aurait été plus difficile. La prof qui l'a intégrée, c'est celle qui nous faisait la Biennale. Elle a dit "T'es grande, si je t'intègre, je veux bien, mais tu seras qu'avec les petits parce que tu n'as pas le niveau". Ça a aidé quoi». (Maryse, Vienne)

«Des fois, la Maison de la Danse, ils donnent des billets pour faire découvrir autre chose au niveau de la danse, chorégraphes et tout, parce que nous, on ne connaît pas ce monde-là. Après, petit à petit, tu es imprégné. Moi, tout ce qui est danse, spectacle, maintenant j'y vais. C'est tellement beau, j'emène des amis, "Tiens, on va y aller c'est beau, tu sais". Comme la musique classique, avant je n'aimais pas trop, franchement moi je m'endors avec le violon, et maintenant j'apprécie, mais j'ai mis du temps. Ce n'était pas trop mon truc, nous c'était plus la musique du soleil, salsa, tu sais, le reggae, des trucs qui bougent. Comme le 1^{er} janvier, le Nouvel An, Vienne, la musique. C'est une fois par an, le concert de Vienne, en Autriche. Je ne rate pas ça. Même si j'ai veillé, à midi ils démarrent ça, je ne le rate pas. C'est trop beau, il y a Strauss, les valses de Vienne, la déco, dans le jardin, ça danse...C'est un autre style de danse, mais c'est d'une beauté... Le Défilé m'a emmenée vers beaucoup d'ouverture. Déjà, de voir les danses contemporaines... Ce n'était pas trop mon style. Et quand ils sont en résidence, ils viennent à la Maison de la danse, on les voit faire. C'est ce que j'aime à la Maison de la danse, après, tu as un accès direct à eux, tu peux leur poser des questions. C'est ça l'avantage. C'est trop chouette ça.» (Josiane, Vaulx-en-Velin)

«En termes de confiance en soi, ça a permis à ces gamins de se dire : "Ouais, j'peux me représenter, j'peux faire quelque chose autour de la danse, et j'ai ma place, tout comme les autres". Ça a permis à certains... Parce qu'on a tous des représentations. Par exemple, la danse, pour les garçons, c'est un truc de filles. Et nous, sous l'étiquette hip-hop, on a pu un peu plus les mobiliser, même si au final, le projet artistique était très métissé, sur la chorégraphie.» (Stéphane, Saint-Étienne)

«Déjà, d'aller pousser la porte d'un équipement culturel ça change le rapport à "l'équipement n'est pas fait pour moi parce que je ne vais rien comprendre au spectacle". On est quand même là-dessus, au départ. Une fois qu'on a poussé la porte, on se rend compte qu'il y a plein de choses à découvrir.» (Chloé, Vaulx-en-Velin)

DE NOUVELLES PERCEPTIONS DES TERRITOIRES, QUI ÉTENDENT LES ZONES DE VIE

Parce qu'on aura répété dans un quartier où l'on craignait, en se garant, de revoir sa voiture avec une vitre brisée, ou qu'on aura répété dans un quartier chic où l'on pensait que les gens sont forcément hautains, les expériences qui amènent à franchir des frontières sociales font souvent sauter des idées reçues. Cela ouvre alors de nouveaux terrains pour des pratiques sociales.

«Quand ils venaient sur Vaulx-en-Velin, ils avaient peur pour leur voiture, pour ceci, pour cela, donc... Ça les a un petit peu réconforté aussi, parce qu'ils sont sortis de répétition et leurs voitures étaient toujours là. Voilà, c'est malheureux à dire, mais c'est des visions qu'ils ont sur une ville qu'ils ne connaissent pas, et par rapport aux médias qui font que quand ils arrivent là, ils ont une boule au ventre. Et en fin de compte, ils ont travaillé avec nous, nous on était chez eux et on n'était pas aussi à voler leur voiture par exemple [rire]. Moi j'ai vu quelqu'un dire "Ah ben ma voiture elle a rien eu". Voilà, y'a pas que de la délinquance sur Vaulx-en-Velin, y'a plein de choses hein !» (Kenza, Vaulx-en-Velin/Villeurbanne).

«Après, les gens se croisent sur Vénissieux, et c'est pour ça que je dis que c'est leur ville, ils représentent leur ville. Donc des gens qui ne se croiseraient pas forcément parce que ce n'est vraiment pas aux mêmes endroits, ils n'ont pas la même circulation dans la ville. Et là, ils se croisent. Et puis les mamans descendent plus facilement aussi du plateau des Minguettes pour aller au centre-ville. Elles y vont déjà un peu, mais pour des choses assez pratiques. Là, elles ont découvert par exemple le parc Louis Dupic, parce qu'on y a fait des pique-niques. Ça permet aussi de découvrir peut-être en interne sa propre ville, des fois, de se déplacer, d'aller répéter sur un stade.

À Charréard, elles n'y auraient jamais mis les pieds, ou d'aller à Moulin-à-vent aussi pour faire une répétition. C'est ça aussi, parce qu'on essaie effectivement, en fonction des possibilités d'utilisation des espaces municipaux, parce que la ville est quand même bien mobilisée en nous mettant à disposition ces espaces-là, cela permet aussi aux gens de se déplacer dans leur ville». (Marie-Josée, Vénissieux)

«Ça déclenche une ouverture d'esprit, qu'on soit une personne très défavorisée ou qu'on soit une personne hyper favorisée, abonnée de la Maison de la danse. Dans un quartier, rencontrer les gens, oui, ça change définitivement le regard qu'on porte sur ce quartier. Donc ce n'est pas juste "on va amener les pauvres, on va les élever". Non, non, c'est vraiment la question de : dans ma tête, je viens rouvrir des endroits qui ne se seraient pas ouverts sans ça.» (Hélène, Lyon)



Le Défilé (2018) ©Blandine Soulage

Making of

LE CONTEXTE – Au printemps 2020, la crise sanitaire percute les activités culturelles, et singulièrement le spectacle vivant qui repose fondamentalement sur un principe de coprésence.

La Métropole de Lyon et la Biennale de la danse, qui souhaitaient renouveler le regard sur le Défilé, saisissent le sentiment de manque que créent les confinements pour engager un processus de questionnement sur le Défilé, mais aussi de valorisation de celles et ceux qui en sont les acteurs.

Questionnement : après 25 ans d'existence, que peut-on dire des apports du Défilé aux territoires qui portent les groupes ? Quels vécus des participants et quelles appropriations ? Le Défilé transforme-t-il certaines réalités sociales ou fonctionne-t-il comme une parenthèse enchantée ? Et dans une optique plus prospective, quels nouveaux défis doit-il relever dans le contexte d'une société, de territoires et d'institutions profondément transformés depuis l'édition fondatrice de 1996 ?

Valorisation : le Défilé repose sur des professionnels, des bénévoles, des participants amateurs qui permettent que tous les deux ans nous nous rassemblions autour d'une parade dansée, qui est aussi une fête, un moment de communion, peut-être déjà une tradition. Malgré la météo parfois capricieuse, des attentats, une pandémie et d'autres embûches, le Défilé n'a jamais fait défaut, grâce à ces multiples engagements qui méritent la reconnaissance de la communauté.

LA COMMANDE – Questionner et reconnaître impliquait de recueillir et de croiser de nombreux témoignages. Il fallait donc réaliser une enquête. Celle-ci fut confiée à la direction de la prospective et du dialogue public, qui s'appuya pour ce faire sur trois consultants-chercheurs : Pierre Grosdemouge (sociologue), Julie Jeammaud (anthropologue) et Cédric Polère (sociologue).

L'ENQUÊTE – Ceux-ci ont mobilisé de multiples sources : archives du Défilé, presse, littérature académique, et bien sûr l'enquête de terrain auprès des différents acteurs du Défilé.

L'enquête s'est déroulée du printemps à l'automne 2021. Une centaine d'entretiens ont été conduits, d'une durée d'une à trois heures chacun. L'échantillonnage des entretiens a permis de couvrir :

- La diversité des rôles, statuts et situations au sein du Défilé : participants aux ateliers danse, couture, chers et musique ; chorégraphes ; costumières ; opérateurs ; organisateurs ; élus municipaux et métropolitains ; institutions partenaires ;
- La profondeur chronologique de l'événement : chorégraphes et membres fondateurs du comité de pilotage de 1996 ; participants des éditions récentes mais aussi des premières ;
- L'étendue spatiale de la participation, des banlieues lyonnaises jusqu'à des territoires reculés des Alpes ou d'ailleurs : Trièves-Matheysine, Grenoble, Saint-Étienne, Tarare, Vienne, etc.

Quelques territoires ont concentré un plus grand nombre d'entretiens que d'autres (notamment Bron, Feyzin, Neuville-sur-Saône, Saint-Étienne, Trièves-Matheysine, Vaulx-en-Velin et Villeurbanne) afin de permettre une analyse des dynamiques territoriales du Défilé : conditions de déploiement des projets, effets induits à court terme ou dans la durée.

Il faut noter que, contrairement à ce qui était imaginé au départ, les enquêteurs n'ont pas pu observer le déroulement des ateliers, ceux-ci ayant été repoussés, supprimés ou tenus à huis-clos à cause de la crise sanitaire. Les résultats de l'enquête reposent donc bien davantage sur des propos de participants que sur une observation directe.

LE PILOTAGE – La démarche a été cadrée par un comité de pilotage réunissant les vice-présidents de la Métropole en charge de la Culture, de la Participation citoyenne, de l’Habitat et de la Politique de la ville, ainsi que la directrice, puis le directeur, de la Biennale de la danse.

Au quotidien, le processus de travail était animé par un comité technique réunissant, côté Biennale, les professionnels en charge du Défilé et, au sein de la Métropole, des professionnels de la culture, de la Politique de la ville, de la participation citoyenne et de la prospective.

Le rôle de ce comité technique était de challenger l’enquête et d’imaginer la façon d’en partager les résultats. Dans cette perspective, le 23 septembre 2022, les acteurs historiques et actuels du Défilé ont été invités à prendre connaissance des conclusions de l’enquête. Il s’agissait aussi de travailler avec eux à une mise en dynamique de la démarche elle-même.

LES LIVRABLES – Dès le départ était présente l’idée que cette enquête ne devait pas être considérée comme de la littérature grise à destination des seuls décideurs, mais comme un matériau devant porter la fierté des acteurs et sympathisants du Défilé, et comme une occasion d’entendre et de faire circuler leur parole.

Les résultats sont donc livrés sous la forme de trois cahiers, très imagés, restituant (1) l’histoire de cet événement hors norme (...en mémoires), (2) le vécu intime de celles et ceux qui le font (...en coulisses), et (3) les analyses sociologiques et questionnements pour l’avenir (...en perspectives).

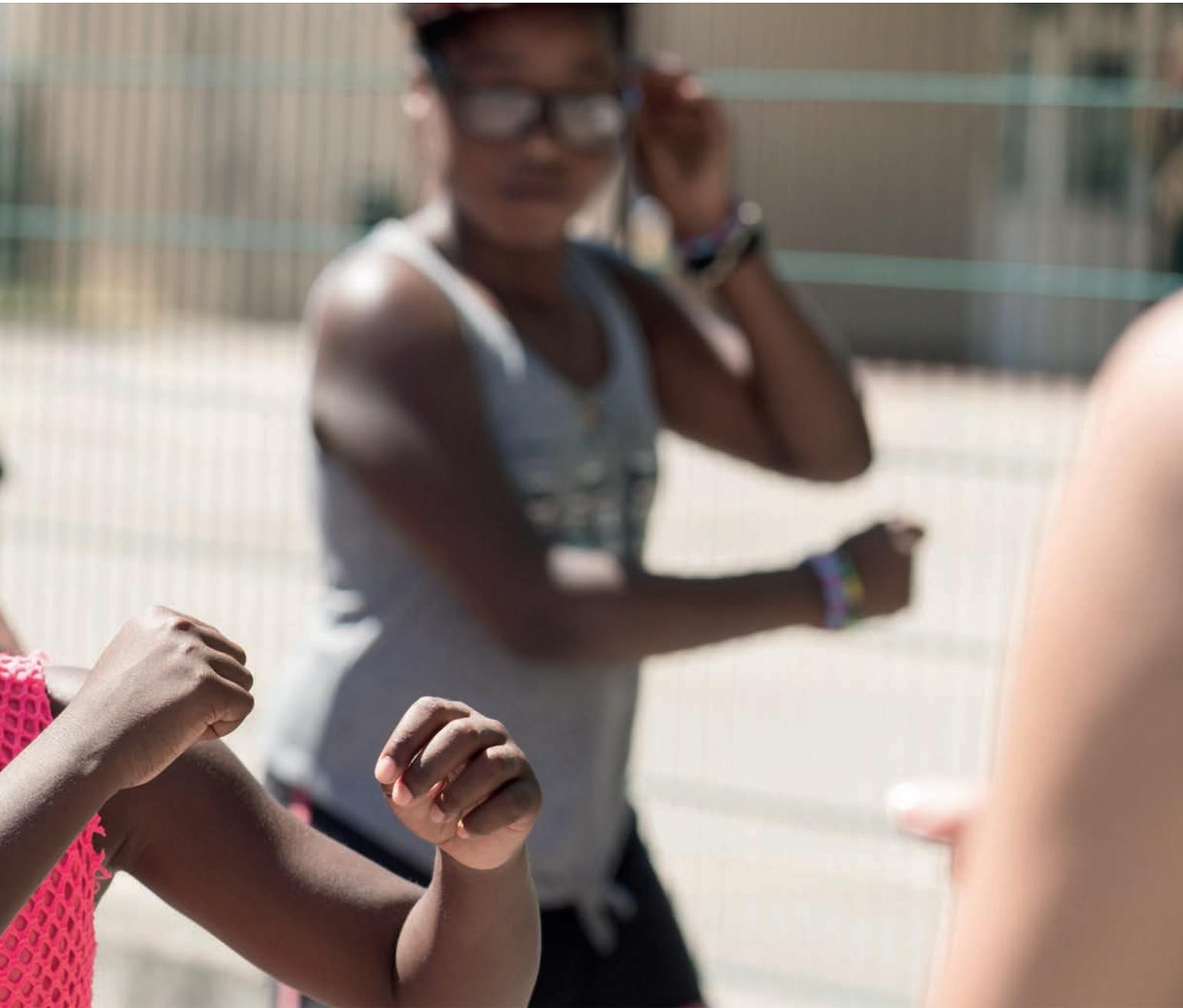


Le 17 septembre 2023, c’est finalement une Célébration du Défilé qui a été imaginée pour accueillir les résultats de ce travail, pour en débattre, et pour «faire mémoire».

Le Défilé de la Biennale de la danse a 25 ans. Cela mérite bien une fête, et quelques pages pour lui rendre hommage...

Jean-Loup Molin,
Directeur adjoint Prospective des politiques publiques





Répétitions générales - Territoire de Vaulx-en-Velin (2016) ©Blandine Soulage

WWW.

Retrouvez
toutes les ressources

MILLENAIRE3.

COM

MÉTROPOLE DE LYON

Direction de la prospective
et du dialogue public

20 rue du Lac, CS 33569
69505 Lyon Cedex 03

MÉTROPOLE

GRAND

LYON

grandlyon.com